

DENISE GIRARD

**DIFFÉRENCIATION SOCIALE ET RITUELS DU MARIAGE:
LES MONTRÉALAIS FRANCOPHONES, 1925-1940**

**Thèse
présentée
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)**

**Département d'histoire
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC**

FÉVRIER 1998

© Denise Girard, 1998



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-26066-6

Canada

RÉSUMÉ COURT

Les rituels de mariage sont utilisés comme marqueurs culturels de la différenciation sociale dans la société montréalaise francophone entre 1925 et 1940. Les données sur lesquelles s'appuie la présente étude ont été recueillies lors d'une enquête concernant trente-six mariages ayant été célébrés entre des Canadiens français, originaires de Montréal. La description ethnographique tient compte de leurs pratiques culturelles et ce, selon une division de l'échantillon en trois classes sociales: la bourgeoisie, la classe moyenne et les ouvriers. Les rituels sont ensuite analysés pour faire ressortir les différences de classes sous divers rapports: individus, familles, groupes d'âge etc.

RÉSUMÉ LONG

La différenciation sociale dans l'observation des rituels de mariage introduit une idée nouvelle dans la compréhension des phénomènes sociaux. C'est en enquêtant sur les rituels du mariage à Montréal qu'a été dégagée une certaine diversité des comportements culturels urbains, et cette hétérogénéité se calque sur l'organisation sociale elle-même.

Les rituels de mariage sont donc utilisés comme marqueurs culturels de la différenciation sociale dans la société montréalaise francophone entre 1925 et 1940.

Cette étude s'appuie sur un corpus de 36 mariages ayant été célébrés entre des Canadiens français originaires de Montréal afin d'identifier, dans le détail, les rituels qui avaient cours à partir de la rencontre initiale entre un jeune homme et une jeune fille jusqu'à l'installation de leur ménage en passant par les fréquentations, l'accord, les fiançailles et la noce. La description ethnographique tient compte des pratiques culturelles observées selon une division de l'échantillon en trois classes sociales: la bourgeoisie, la classe moyenne et les ouvriers. Les rituels sont ensuite analysés pour faire ressortir les différences de classes dans diverses dimensions: degré de variabilité des pratiques rituelles, rapports individu/famille, rôles des groupes d'âge, rapports homme/femme, rapports privé/public et valeurs exprimées.

AVANT-PROPOS

Les travaux relatifs aux études de troisième cycle, principalement la rédaction de la thèse, représentent une somme considérable de travail. Cependant, cette tâche ne peut être accomplie sans l'aide de nombreuses personnes, et ce, à divers plans.

Tout d'abord, nous tenons à remercier très vivement les informatrices et informateurs qui ont collaboré à notre recherche. Sans leurs témoignages, offerts si généreusement, un tel travail n'aurait pu être entrepris.

Nous remercions également notre directrice de thèse, Madame Anne-Maire Desdouts, qui a su si bien guider nos travaux avec rigueur et compétence, tout en nous apportant une aide compréhensive.

Nos remerciements non moins chaleureux vont à notre codirecteur, Monsieur Gérard Bouchard, pour son soutien constant à partir du tout début de nos travaux. À titre de directeur du projet de recherche de l'IREP dans lequel s'insèrent nos propres travaux, le professeur Bouchard a su nous insuffler l'enthousiasme et le courage nécessaires pour mener à bien nos études. L'équipe du projet y a également contribué pour beaucoup, notamment Madame Josée Gauthier qui a su maintenir l'essentiel lien scientifique.

Nous ne saurions davantage oublier la très généreuse compréhension de Monsieur Gilbert Dionne qui, alors qu'il était vice-recteur aux Communications de l'UQAM, a facilité la poursuite de nos études parallèlement à notre travail professionnel.

Nous ne nous acquitterions pas de toutes les dettes contractées à l'occasion de cette recherche, si nous ne réservions pas des remerciements particuliers à nos enfants (Louise, François et Marc), aux membres de notre famille et à nos amis pour leur affectueux soutien.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----------|
| RÉSUMÉ COURT | ii |
| RÉSUMÉ LONG | iii |
| AVANT-PROPOS | iv |
| TABLE DES MATIÈRES | v |
| LISTE DES TABLEAUX..... | ix |
| LISTE DES ANNEXES | x |
| | |
| INTRODUCTION | 1 |
| PREMIÈRE PARTIE: CADRE CONCEPTUEL ET MÉTHODOLOGIQUE..... | 5 |
| CHAPITRE 1 Questions et conceptualisation..... | 6 |
| 1. Objectifs de la recherche | 6 |
| 1.1.1 Les rituels du mariage..... | 9 |
| 1.1.2 Les Montréalais francophones | 15 |
| 1.1.3 Présentation des trois classes sociales | 16 |
| 1.1.4 Définition et pondération des critères de classement | 19 |
| 1.2 Structure de l'enquête | 24 |
| 1.2.1 L'enquête..... | 24 |
| 1.2.2. Conditions de l'enquête | 28 |
| 1.2.3 Les informateurs | 29 |
| 1.2.4 À l'appui de l'enquête..... | 32 |
| 1.3 Contexte socio-économique..... | 34 |
| 1.3.1 Montréal dans la première moitié du vingtième siècle..... | 34 |

| | |
|--|------------|
| DEUXIÈME PARTIE | |
| MORPHOLOGIE DES RITUELS DU MARIAGE | 41 |
| CHAPITRE 2 Se connaître, se fréquenter, se fiancer | 42 |
| 2.1 Se rencontrer, se fréquenter et se fiancer dans les familles bourgeoises..... | 43 |
| 2.1.1 Les débuts | 43 |
| 2.1.2 La rencontre initiale | 56 |
| 2.1.3 Les fréquentations..... | 59 |
| 2.1.4 Les fiançailles | 68 |
| 2.2 Se rencontrer, se fréquenter et se fiancer dans la classe moyenne..... | 70 |
| 2.2.1 La rencontre initiale | 70 |
| 2.2.2 Les fréquentations..... | 74 |
| 2.2.3 Les fiançailles | 79 |
| 2.3 Se rencontrer, se fréquenter et se fiancer chez les ouvriers..... | 81 |
| 2.3.1 La rencontre initiale | 82 |
| 2.3.2 Les fréquentations..... | 85 |
| 2.3.3 Les fiançailles | 93 |
| 2.4 Différenciation sociale | 94 |
| CHAPITRE 3 Se marier: préparation et célébration..... | 107 |
| 3.1 Se marier dans les familles bourgeoises..... | 107 |
| 3.1.1 La préparation du mariage | 107 |
| 3.1.2 La cérémonie religieuse | 122 |
| 3.1.3 La noce..... | 128 |
| 3.2 Se marier au sein de la classe moyenne | 133 |
| 3.2.1 La préparation du mariage..... | 133 |
| 3.2.2 La cérémonie religieuse | 143 |
| 3.2.3 La noce..... | 148 |

| | | |
|--|---|-----|
| 3.3 | Se marier dans les familles ouvrières..... | 152 |
| 3.3.1 | La préparation du mariage..... | 152 |
| 3.2.2 | La cérémonie religieuse | 159 |
| 3.2.3 | La noce..... | 165 |
| 3.4 | Différenciation sociale | 169 |
| CHAPITRE 4 S'installer et prendre place dans la communauté | | 190 |
| 4.1 | S'installer et prendre place dans la communauté au sein de la classe bourgeoise..... | 190 |
| 4.1.1 | Le voyage de nocces..... | 190 |
| 4.1.2 | La nuit de nocces | 192 |
| 4.1.3 | L'installation au domicile | 193 |
| 4.1.4 | La réinsertion sociale | 195 |
| 4.2 | S'installer et prendre place dans la communauté au sein de la classe moyenne | 195 |
| 4.2.1 | Le voyage de nocces..... | 195 |
| 4.2.2 | La nuit de nocces | 196 |
| 4.2.3 | L'installation au domicile | 197 |
| 4.2.4 | La réinsertion sociale | 198 |
| 4.3 | S'installer et prendre place dans la communauté au sein de la classe ouvrière..... | 199 |
| 4.3.1 | Le voyage de nocces..... | 200 |
| 4.3.2 | La nuit de nocces | 201 |
| 4.3.3 | L'installation au foyer..... | 202 |
| 4.3.4 | La réinsertion sociale | 203 |
| 4.4 | Différenciation sociale | 204 |

| | |
|--|------------|
| TROISIÈME PARTIE | |
| LA DIFFÉRENCIATION SOCIALE DANS LA RITUALITÉ..... | 216 |
| CHAPITRE 5 Analyse structurelle..... | 217 |
| 5.1 Dimensions d'analyse | 219 |
| 5.1.1 Degré de variabilité du rituel..... | 219 |
| 5.1.2 Rapports individu/famille..... | 225 |
| 5.1.3 Rôles des groupes d'âge..... | 233 |
| 5.1.4 Rapports homme/femme..... | 236 |
| 5.1.5 Rapports privé/public..... | 244 |
| 5.1.6 Valeurs exprimées | 251 |
| CONCLUSION | 261 |
| BIBLIOGRAPHIE | 270 |

LISTE DES TABLEAUX

| | | |
|----|---|-----|
| 1 | Proximité de résidence..... | 96 |
| 2 | Âge à la première rencontre..... | 97 |
| 3 | Lieux de rencontre des conjoints..... | 98 |
| 4 | Durée des fréquentations..... | 102 |
| 5 | Durée de la période des fiançailles | 106 |
| 6 | Âge au mariage..... | 171 |
| 7 | Époque du début de la préparation du trousseau..... | 174 |
| 8 | Tenue de la mariée | 177 |
| 9 | Tenue du marié | 178 |
| 10 | Mois du mariage | 181 |
| 11 | Jour du mariage..... | 181 |
| 12 | Heure du mariage..... | 182 |
| 13 | Durée de la noce | 188 |
| 14 | Destination du voyage de noces | 206 |
| 15 | Durée du voyage de noces..... | 207 |
| 16 | Moyen principal de transport utilisé pour le voyage de noces..... | 208 |
| 17 | Moment de la consommation du mariage..... | 209 |
| 18 | Mode d'organisation du jeune ménage | 213 |

LISTE DES ANNEXES

| | | |
|------------|--|-----|
| ANNEXE I | Professions exercées par les mariés et leurs parents..... | 282 |
| ANNEXE II | Composition du trousseau d'une jeune fille de la bourgeoisie mariée en 1932..... | 284 |
| ANNEXE III | Texte d'un faire-part pour un mariage de la bourgeoisie..... | 288 |
| ANNEXE IV | Texte d'un faire-part pour un mariage ouvrier..... | 289 |
| ANNEXE V | Liste des cadeaux reçus lors du mariage d'un couple de la bourgeoisie en 1937..... | 290 |

INTRODUCTION

Tout individu, au cours de sa vie, passe par des étapes successives qui le font accéder à différentes positions et statuts collectivement définis. L'individu n'est cependant pas indépendant de la société dans laquelle il vit et, dans les passages qu'il doit accomplir, il se conforme à un certain ordre qui le rattache au monde. Les passages de la vie sont ainsi marqués par des ensembles d'actions individuels et collectifs réglés par la coutume selon les valeurs de son milieu. Chaque société contient des sous-ensembles qui se différencient dans leur vision du monde et qui, par conséquent, se comportent selon leurs propres modes d'expression; c'est cet ordre même que la culture investit.

Le champ de la culture urbaine a été peu exploré jusqu'ici au Québec; ainsi notre recherche veut-elle contribuer à jeter quelque lumière sur les Québécois francophones du vingtième siècle vivant en milieu métropolitain. Un groupe de chercheurs québécois de l'Institut interuniversitaire de recherche sur les populations (IREP) effectuent présentement des enquêtes dans diverses régions du Québec sur les principaux rites de passage, la naissance, le mariage et la mort. Les études entreprises veulent mettre en évidence les dynamiques culturelles interrégionales, autant dans leur diversité que dans leur évolution. C'est à l'intérieur d'une telle perspective que s'inscrit notre propre étude sur Montréal. Cette métropole, nous le savons, présente un terrain culturel d'une grande complexité. Pour notre part, nous avons étudié les rituels de mariage dans sa population d'origine canadienne-française pendant la

période de 1925 à 1940. Notre recherche sera sans doute utile à la comparaison des rituels qui auront pu être observés dans les populations rurales ou semi-rurales. En plus de cet objectif d'envergure québécoise, notre enquête a poursuivi ses propres interrogations sur les composantes culturelles internes de la population montréalaise en s'attachant très étroitement à la structure sociale pour en montrer les différences.

La différenciation sociale dans l'observation des rituels de mariage introduit une idée relativement nouvelle (au Québec du moins) dans la compréhension des phénomènes sociaux. C'est en enquêtant sur les rituels du mariage à Montréal qu'a été dégagée une certaine diversité des comportements culturels urbains, et cette apparente hétérogénéité se calque sur l'organisation sociale elle-même. La mise en relation de plusieurs individus dans les alliances matrimoniales nous a incitée à examiner les différences culturelles entre les classes sociales. En effet, les dimensions socio-économiques de la société semblent ici être en rapport avec les dimensions socioculturelles. C'est ainsi que l'existence même d'un rite ou la forme qu'il adopte se différencierait selon le milieu social où il a cours. Il s'agit là d'une question à explorer.

À cause des enjeux multiples auxquels sont confrontés les individus, que ce soit la représentation de soi, la reproduction sociale ou la reconnaissance de son identité, les individus adopteraient les formes culturelles correspondant à leur position dans la hiérarchie sociale et en fonction de leurs objectifs de maintien ou d'ascension. Voilà une hypothèse à prendre en considération.

La période de vie qui couvre les fréquentations et le mariage apparaît comme un moment particulièrement propice pour observer les pratiques culturelles et tenter de les comparer entre les classes sociales. Il nous a aussi semblé que l'étude des modes de construction des relations sociales et de la

façon dont elles sont vécues offrirait une approche susceptible de révéler un aspect important de la culture urbaine, en l'occurrence celle de Montréal.

Notre recherche a été effectuée auprès de 36 mariages qui ont été célébrés entre 1925 et 1940. Les critères suivants ont guidé le choix de nos informateurs: les deux conjoints devaient être nés à Montréal¹, être d'ascendance canadienne-française et le mariage religieux devait avoir eu lieu sur l'île de Montréal. Néanmoins, ce cadre imposé a priori au terrain exploré ne permet pas la généralisation de nos résultats à toute la société montréalaise

Nous essayerons donc, dans notre analyse, de mettre en évidence les spécificités de classe, par l'analyse des pratiques culturelles et rituelles qui avaient cours dans les activités entourant le mariage, à partir du moment des fréquentations jusqu'à la réinsertion sociale du jeune couple.

Il nous apparaît judicieux d'effectuer nos constructions à la lumière d'enquêtes ethnographiques portant sur la description des rituels de mariage et, par un renversement de perspective, d'aborder l'analyse sous l'angle précis de la différenciation sociale telle que vécue par les individus dans la famille et la communauté.

Le cadre urbain montréalais des années 1920 et 1930 a été choisi pour effectuer notre étude. Nous y avons observé les pratiques culturelles sous

¹ Pour éviter d'écartier d'excellents informateurs qui ne répondaient pas tout à fait à cette exigence, nous avons accepté de rencontrer des personnes qui n'étaient pas nées à Montréal mais qui y étaient arrivées très jeunes. Elles avaient donc passé leur jeunesse à Montréal. Ce fut surtout le cas de quelques hommes; s'il s'agissait d'une femme, nous étions beaucoup plus stricte sur le respect des critères, étant donné que les traditions familiales étaient surtout transmises au sein de la famille de la femme.

l'angle de la différenciation sociale, chez les Montréalais d'origine canadienne-française, en enquêtant dans toutes les couches de la société.

La thèse se divise en trois parties. Dans le premier chapitre (qui constitue la première partie), nous décrivons le cadre conceptuel et méthodologique: en premier lieu, nous présentons nos objectifs de recherche, l'état de la question et la définition des concepts tels qu'ils sont utilisés dans ce travail. Ensuite, sont décrits la structure et le déroulement de l'enquête; enfin, nous traçons un portrait de la société montréalaise entre les deux guerres.

La deuxième partie est consacrée à la description ethnographique des rituels du mariage. Pour en faciliter l'étude, nous avons divisé le scénario nuptial en grandes étapes qui font l'objet des chapitres 2, 3 et 4: premièrement, de la rencontre initiale aux fiançailles; en second lieu, de la préparation du mariage au départ pour le voyage de nocces; et enfin, du voyage de nocces aux premiers jours de la vie de couple. Dans chacun de ces chapitres, les rituels de mariage sont décrits de l'extérieur, en vue d'en établir la morphologie pour chacune des classes sociales. À la suite de cette reconstitution, nous exposons un relevé des similitudes et des différences décelées entre les classes.

La structure des rituels du mariage est ensuite étudiée, dans la troisième partie (chapitre 5), selon diverses perspectives. Afin de répondre à nos interrogations, l'examen des éléments structurels de la ritualité embrasse les dimensions suivantes: degré de variabilité des rituels; rapports individu/famille; rôles des groupes d'âge; rapports homme/femme; rapports privé/public; et valeurs exprimées.

PREMIÈRE PARTIE:

CADRE CONCEPTUEL ET MÉTHODOLOGIQUE

CHAPITRE 1

QUESTIONS ET CONCEPTUALISATION

1. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Les relations entre intervenants dans la sphère sociale et dans la sphère privée s'articulent de manière à ce que les individus évoluent dans le sens des aspirations du groupe familial ou social. Lorsqu'il est question de mariage, il est très important que le couple soit "bien assorti", c'est-à-dire que les deux conjoints soient - idéalement du moins - du même groupe d'âge, du même niveau de fortune, de la même condition et du même milieu. Cela veut également dire que l'on reconnaît le milieu social, que l'on reste "entre soi". Cela dit, si la classe sociale tend à se reproduire à l'identique, l'individu, lui, peut avoir des objectifs de promotion que le mariage permet de réaliser.

Nous nous proposons d'aborder la différenciation sociale des rituels de mariage, dans une ville complexe comme Montréal, sous trois angles différents.

1. *Variations des formes culturelles d'un milieu ou d'une classe à l'autre en regard des enjeux sociaux*

Les individus sont confrontés à des enjeux multiples, que ce soit la représentation de soi, la reproduction sociale ou la reconnaissance de son identité. Chaque classe sociale choisirait ses propres formes de ritualité. Le mariage serait ainsi le "produit" des structures sociales². Qu'en est-il vraiment?

Les gestes que posent les individus sont régis par un ensemble de facteurs qui viennent autant de l'univers des règles macro-sociales que des coutumes de l'entourage. À quels impératifs individuels, familiaux ou sociaux les jeunes Montréalais obéissaient-ils lorsqu'ils se fréquentaient et se mariaient?

La vie sociale est universelle mais, dans une société complexe, ses arrangements sont très divers. Cela donne à penser que les modèles culturels différencieraient d'un milieu social à l'autre: dans quelle mesure varient-ils? Selon quelles modalités? Le premier objectif de notre recherche vise à faire ressortir comment la différenciation culturelle s'articule à la stratification sociale.

2. *Rapports sociaux et famille*

Les rapports qu'entretiennent entre eux les individus et les familles sont influencés par les cadres sociaux dans lesquels ils évoluent.

² Philippe Garigue, *Analyse du comportement familial*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1967, p. 85.

Les rituels de mariage, dans leurs mises en scène, sont de bons témoins des rôles et des rapports auxquels se plient les membres d'une partie ou l'autre de la société en fonction des attentes qu'ils perçoivent. Alors qu'aujourd'hui on observe des déplacements de la famille vers l'individu, qu'en était-il de ces rapports au cours des années 1920 et 1930? Peut-on retrouver une même dynamique culturelle régissant le rôle des différents groupes d'âge dans les rituels de mariage?

Les liens conjugaux se construisent à l'image des rôles respectifs des hommes et des femmes dans la société. Comment s'articulaient-ils au sein des couples, dans les fréquentations, à l'occasion des célébrations entourant le mariage?

Les valeurs auxquelles les individus et leur classe se conforment, supposent et justifient l'adoption de tel ou tel comportement. Les normes sociales étaient-elles les mêmes pour tous? Ou se modélaient-elles en fonction de la hiérarchie sociale? Le cas échéant dans quels sens?

3. Influence des formes culturelles d'un milieu à l'autre.

Les modèles des pratiques rituelles de la bourgeoisie montréalaise s'imposent-ils peu à peu aux autres classes sociales ou existe-t-il, par exemple, une culture populaire³ relativement spécifique en regard des modèles vécus par l'élite? Jusqu'à quel point les formes culturelles montrent-elles une marge

³ Le terme "populaire" renvoie ici à l'ensemble des travailleurs manuels.

d'autonomie ou d'affranchissement par rapport aux environnements sociaux?
Ces formes transcendent-elles les classes sociales?

1.1.1 Les rituels du mariage

Nous disposons de très peu d'études historiques sur l'évolution du mariage urbain au Québec. Louise Dechêne a, pour sa part, évoqué quelques pratiques qui avaient cours au début de la colonie, notamment l'habitude du contrat de mariage⁴. Cependant Montréal était à peine une ville à cette époque-là. Lorsque d'autres auteurs ont fait du mariage un sujet d'étude plus important, ils n'ont pas spécifiquement abordé les rituels.⁵ Denise Lemieux et Lucie Mercier⁶, par exemple, dans leur étude sur les âges de la vie à partir d'autobiographies, ont décrit le cycle de vie des femmes au tournant du siècle. Le mariage n'étant pas spécifiquement l'objet de leur étude, elles ne lui ont consacré qu'un seul chapitre. De plus, la description qui en a été faite concernait tous les milieux et non spécifiquement les femmes urbaines.

Plus proches de nos préoccupations, quelques auteurs ont étudié certains aspects du mariage montréalais, mais à notre connaissance, aucun n'a fait une étude des rituels du mariage comme tels. Ainsi Lucia Ferretti, dans un article paru en 1985, décrit quelques habitudes urbaines du mariage ouvrier dans la paroisse Sainte-Brigide, au début du vingtième siècle⁷. Son article a le grand

⁴ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, Paris, Plon, 1974, 588 p.

⁵ Mentionnons l'ouvrage récent de Serge Gagnon, *Mariages et famille au temps des Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

⁶ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940*, Québec, Institut de recherche sur la culture, 1989, 400 p.

⁷ Lucia Ferretti, "Mariage et cadre de vie familial dans une paroisse ouvrière montréalaise: Sainte-Brigide, 1900-1914", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1985, Vol. 39, (2), pp. 233-251.

mérite de démontrer l'existence de formes de solidarité entre parents et voisins. Les registres de publication des bans d'une paroisse ouvrière, à la source de son étude, ne permettaient cependant pas de connaître la façon dont était vécue la noce ouvrière, ni d'en découvrir les modes d'organisation familiale. Par ailleurs, les indices qu'elle a identifiés établissent néanmoins quelques paramètres attestant que le modèle familial proposé par l'Église aux travailleurs était largement accepté au début du siècle par ces Montréalais. De son côté, Denyse Baillargeon⁸ a consacré un chapitre au mariage, dans son étude sur la vie des femmes de la classe ouvrière pendant les années de la Crise. Son étude se rapproche de la nôtre en raison de la période étudiée, du choix des ouvrières comme actrices principales et, également, par la méthode de l'histoire orale. Elle souligne l'importance des contraintes économiques pesant sur le choix d'un conjoint et sur le faste de la noce.

Tous ces écrits abordent, d'une façon ou d'une autre, la culture montréalaise. Notre démarche, quant à elle, privilégie l'observation des rituels comme éléments destinés à illustrer ce même objet. Mais pourquoi l'étude des rites et des rituels?

L'existence humaine est régie par l'environnement social, avec toutes les règles, coutumes, obligations et interdictions que cela comporte⁹. À cause de leur caractère répétitif, les rituels sont un point d'appui stable pour reconstituer les conduites collectives: la morphologie des rituels illustre le degré de latitude des acteurs sociaux dans l'expression de leur identité et de leur image de soi. Le rite, dans son sens le plus rudimentaire, consiste en un acte individuel ou

⁸ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1991, 311 p.

⁹ Jean Cazeneuve, *Sociologie du rite*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 27.

collectif, répétitif, qui s'accomplit selon un code plus ou moins immuable. Il s'agit d'un geste qui n'est justifié ni par le besoin de confort ou de plaisir, ni pour répondre aux exigences élémentaires de la vie.

Dans l'esprit de Saussure, "le rite est une construction sociale qui préexiste à l'individu."¹⁰ Son importance et sa composition varient donc avec le contexte culturel et l'organisation sociale dans lesquels il se déploie. Le rite n'existe pas seul; il prend tout son sens dans un ensemble de gestes précis et déterminés en eux-mêmes, de nature symbolique, pour se constituer en rituels. Ces derniers seraient un mode d'expression du lien social, une manière de réaffirmer, à leur tour, la continuité de la société par un réseau de règles constituant la structure même de la vie sociale.

Tout rituel a sa fonction au moins symbolique: pourquoi les hommes ont-ils recours à un type de comportement collectif plutôt qu'à un autre? Les pratiques rituelles établissent l'individu dans un rôle bien défini, fixent sa place et, en établissant des balises, le rassurent sur les choix qu'il effectue.

Le cycle de la vie est ponctué de moments qui transforment l'individu en le faisant passer d'un état à un autre. Le mariage apparaît comme un de ces grands rites de passage, parce qu'il sert à marquer différents passages: passage de l'état de célibataire à celui de marié, passage de jeune à celui d'adulte, changement de domicile, changement de statut économique, etc. C'est bien ce qu'affirme Gossiaux quand il souligne que: "Le mariage n'est pas un rite de passage comme les autres, en ceci que le passage et le changement essentiels qu'il a à marquer s'expriment en termes de possession et non pas

¹⁰ Cité par François Héran dans "L'institution démotivée de Fustel de Coulanges à Durkheim et au-delà", *Revue française de sociologie*, 1987, XXVIII, p. 80 et 81.

seulement en termes d'appartenance"¹¹. Le terme possession prend ici une connotation sexuelle qui est absente de la notion d'appartenance. Ces deux aspects sont observables dans l'asymétrie des rôles de l'homme et de la femme dans les rituels.

En effet, régi par des codes formels et informels, réglé par la coutume et les institutions, le mariage marque un passage aux conséquences multiples dans la vie des individus et des groupes. Il met en scène non seulement un homme et une femme, mais leurs familles, leurs amis et leurs voisins. Les rituels nuptiaux relèvent de bien d'autres champs que de ceux qui concernent uniquement deux individus. Ils réfèrent, à de multiples niveaux, au sens même du système social.

Dans son manuel de folklore, Arnold Van Gennep¹² a ouvert la voie à l'étude systématique des rituels de mariage, en recensant de nombreux rituels relevés à l'occasion d'enquêtes menées auprès des populations rurales. C'est à partir de ses observations que furent entreprises nombre d'autres enquêtes ethnologiques. Parmi les travaux les plus importants, citons ceux de Martine Segalen sur la société paysanne française¹³.

¹¹ Jean-François Gossiaux, "Le sens perdu du mariage", *Dialogue*, 1986, (91), p. 104.

¹² Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*, Tomes I et II, Paris, A. et J. Picard, 1982.

¹³ Deux ouvrages importants de Martine Segalen: *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, Flammarion, 1980, 211 p.; et, avec la coll. de Josselyne Chamarat, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, 175 p. Toujours pour la société rurale française, à part les travaux de Martine Segalen, citons, parmi d'autres: Nicole Belmont, "La fonction symbolique du cortège dans les rituels populaires du mariage", *Annales: économies, sociétés, civilisations*, 1978, vol. 3, (3), pp. 650-655; Laurence Hérault, "La cheville et le brandon. Rituels de fiançailles et de mariage dans le haut bocage vendéen", *Terrain*, 1987, (8), pp. 42-51.

Le rituel du mariage rural est constitué de trois composantes principales: le transfert d'objets et de biens, le transfert de personnes et, enfin, la mise à l'épreuve de la personnalité des conjoints. Anne-Marie Desdouits¹⁴, pour les régions rurales de la Beauce et de la Côte-de-Beaupré, de même que Marie-Josée Huot¹⁵ pour le Saguenay et pour Charlevoix, ont constaté que, même si le rituel paysan québécois au vingtième siècle est moins codifié que dans la France rurale du dix-neuvième siècle, il présente un ordre séquentiel semblable. Dans les deux régions étudiées par Anne-Marie Desdouits, non seulement l'ossature est beaucoup plus simple, mais les étapes sont elles-mêmes moins ritualisées, se réduisant souvent à l'essentiel. Elle constate: "pas de pratiques très structurées; peu de croyances et de conduites symboliques, pas d'échanges de cadeaux stéréotypés, une gestuelle et des pratiques peu codifiées, qui laissent place à l'initiative des acteurs"¹⁶.

Devant leur apparente simplicité, des chercheurs québécois¹⁷ se demandent pourquoi, au Québec, les rituels de mariage seraient si peu élaborés. Cette simplification, dans la mesure où elle se confirme, trouve-t-elle son explication dans l'établissement d'une population sur un nouveau

¹⁴ Anne-Marie Desdouits, "Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce", dans Gérard Bouchard et Serge Courville (sous la dir.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, pp. 307-328.

¹⁵ Marie-Josée Huot, *Les Pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay et de Charlevoix*, mémoire de maîtrise, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, 1991, 138 p.

¹⁶ Anne-Marie Desdouits, *op. cit.*, p. 327.

¹⁷ Voir à ce sujet Gérard Bouchard, "Sur la dynamique culturelle des régions de peuplement", *Canadian Historical Review*, 1986, XVII, (4), pp. 473-490. Voir aussi les actes du colloque France-Québec de 1995: Martine Segalen et Gérard Bouchard, (sous la dir. de), *Une langue, deux cultures, Rites et symboles en France et au Québec*, 1997, Les Presses de l'Université Laval, 351 p.

territoire? Les rituels sont étudiés par ces chercheurs comme témoins des dynamiques socioculturelles de population. D'autres questions suscitent également un grand intérêt. Citons par exemple celle de connaître les différences observables entre les pratiques culturelles urbaines et les pratiques culturelles rurales. Aujourd'hui, à l'heure de la mondialisation des moyens de communication, assistons-nous à l'uniformisation des comportements culturels? Présentement, plusieurs recherches sont en cours sur les pratiques culturelles au Québec, touchant plusieurs milieux sociaux et plusieurs régions. Ces recherches sont effectuées sous l'égide du Programme de recherches sur les dynamiques culturelles interrégionales de l'IREP¹⁸. Comme nous l'avons déjà signalé, la présente étude s'inscrit dans ce cadre.

Par ailleurs, Alain Girard¹⁹ a amorcé, pour la société contemporaine, une réflexion à l'occasion de sa très importante enquête de 1963 en France, où il a mis en lumière les stratégies que les individus et les familles mettent de l'avant en vue d'une alliance matrimoniale. Son enquête a été reprise par Michel Bozon²⁰ en 1983, pour mesurer l'évolution des pratiques sous ce rapport. La nuptialité déclinerait sans signifier pour autant le déclin du couple. En effet, si le mariage tend à être davantage voué à l'épanouissement affectif des individus, il n'est pas pour autant un acte improvisé. Il prend son originalité dans le fait que ce sont les conjoints qui prennent en main le déroulement des activités et il survient après une période de cohabitation. L'implication des

¹⁸ Ce programme de recherches couvre divers volets. Voir à ce sujet Gérard Bouchard, Anne-Marie Desdouits, René Hardy et Francine Saillant, "Sur les dynamiques culturelles interrégionales au Québec (19e - 20e s.)" dans Gérard Bouchard, et Martine Segalen, (sous la dir.), *Dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France. Construction d'une enquête*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (IREP), 1995, pp. 11-26.

¹⁹ Alain Girard, *Le choix du conjoint. Une enquête psycho-sociologique en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1981 (3e éd.), 201 p.

²⁰ Michel Bozon, "Le choix du conjoint" dans François Singley, *La famille, l'état des savoirs*, Paris, Éditions La Découverte, 1991, pp. 22-33.

familles est donc moins fréquente et, par ailleurs, l'aspect festif du mariage est renforcé. "La cérémonie est vécue comme un rite de transition, tout en continuant à être considérée comme une fête majeure, qu'il est normal de vouloir célébrer à un moment ou un autre"²¹. Nous comptons, dans des travaux subséquents, étendre notre propre analyse des rituels de mariage à la période contemporaine dans la même population qui fait l'objet de cette thèse.

1.1.2 Les Montréalais francophones

La définition des Montréalais francophones, qui sont pris à témoin dans notre étude, recouvre plus que la langue, comme dénominateur commun. Il s'agit de francophones d'ascendance canadienne française, établis à Montréal depuis plus d'une génération. Constituant la majorité de la population montréalaise, ils se sont retrouvés dans toutes les classes sociales. Signalons qu'à l'époque où se situe notre recherche, les fondements même de l'identité des Canadiens français reposaient dans une très large mesure sur la langue et sur la religion catholique.

Il est donc apparu important d'identifier les acteurs dans cet espace socialement hiérarchisé de même que les critères qui permettraient de les classer. Cela dit, la tâche visant à caractériser la population montréalaise en la catégorisant et en la hiérarchisant socialement demeure une entreprise difficile.

Le premier outil développé consiste dans la catégorisation sociale de notre échantillon. La distribution en classes sociales pouvant prêter à des interprétations diverses, nous avons tenu compte de variables susceptibles de caractériser les classes selon plusieurs aspects, et en particulier dans leur

²¹ Michel Bozon, "Sociologie du rituel du mariage", *Population*, 1992, (2), p. 414.

expression culturelle. De plus, il faut être conscient que la taille restreinte de l'échantillon ne permet pas de couvrir un éventail très fin de sous-ensembles.

Le concept de classe sociale doit être entendu ici au sens très général d'un ensemble de disparités ou de clivages dans la structure sociale, tels qu'on y trouve une hiérarchie de groupes identifiés par leurs caractéristiques économiques, sociales, culturelles, etc. On suppose qu'à l'intérieur de chacune des classes, les individus partagent sensiblement les mêmes conditions. Le concept est donc utilisé ici dans son acception descriptive seulement, sans référence proprement théorique (marxiste ou autre). Précisons que l'utilisation d'un classement social, comme nous le faisons ici, ne représente qu'un instrument commode pour constituer des ensembles cohérents afin de mieux saisir la spécificité des pratiques culturelles.

1.1.3 Présentation des trois classes sociales

Nous avons découpé la structure sociale de Montréal, déjà définie par son caractère ethnique, selon une configuration comprenant trois classes: la classe bourgeoise, la classe moyenne et la classe ouvrière. Ce modèle servira de cadre de classement et d'analyse pour construire une représentation suffisamment adéquate de l'espace social afin de soutenir les fins de notre étude.

Cet énoncé des trois grandes classes de l'espace social montréalais nécessite quelques précisions méthodologiques. Signalons d'abord que le fait de présenter les classes sociales montréalaises sur deux décennies, celles de 1920 et de 1930, nous obligeait à ne présenter que des traits suffisamment accentués et constants pour servir de cadre de classement pour la période étudiée. L'échantillon a été construit de manière à recouvrir les trois classes sociales.

Selon notre définition, la **bourgeoisie** canadienne-française regroupait les propriétaires ou dirigeants de grandes entreprises, les hauts fonctionnaires, les cadres supérieurs et les professionnels. Ils habitaient Outremont, Westmount ou le centre-ouest aux rues élégantes, aux alentours de la rue Sherbrooke. Ils passaient l'été à la campagne, voyageaient en Europe, faisaient des études universitaires au Québec, au Canada ou à l'étranger. Ils appartenaient à des lignées aux noms prestigieux comme les Lacoste, les Béique, les Taschereau, etc.

Ces bourgeois, tout en conservant certaines valeurs qui faisaient l'apanage des élites rurales, avaient souvent développé leur esprit d'entreprise dans leurs relations d'affaires avec leurs homologues anglophones. Leurs succès financiers leur avaient donné une certaine confiance en leurs possibilités et leur avaient attiré une réputation qui leur avait permis de s'imposer dans les autres sphères d'activités comme la politique et les associations volontaires.

Les manières bourgeoises qui ont pu être observées au cours de notre enquête correspondent assez bien avec le caractère discret mais bien réel des attributs de la classe bourgeoise, comme l'a décrite Béatrix Le Wita²² dans son étude de la bourgeoisie parisienne. Selon elle, les familles bourgeoises tiennent à une certaine intimité, à une sobriété dans le geste et la parole, à un chic sans ostentation qui empêche de les confondre avec les "nouveaux riches", à une distinction dans les manières et à un contrôle de leurs émotions. Chez eux, comme on peut le dire des bourgeois montréalais, retenue, sobriété et distinction sont des normes de conduite.

²² Béatrix Le Wita, *Ni vue ni connue: approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1988, 200 p.

De son côté, **la classe moyenne** canadienne-française prenait son essor et élargissait ses rangs à la faveur du développement économique du début du siècle. À Montréal particulièrement, les membres de cette classe représentaient assez bien le type particulier de l'urbain habitant une métropole: type de col blanc salarié qui est apparu sous la poussée de l'expansion du secteur tertiaire de l'économie moderne, comme dans bon nombre de villes nord-américaines. Comme elle est difficile à cerner en raison de sa complexité, nous traitons la classe moyenne comme une classe englobant tout l'espace social entre la bourgeoisie et le milieu ouvrier.

La classe moyenne était constituée des fonctionnaires, des propriétaires de petites entreprises, des cadres et des cols blancs (travailleurs non manuels semi- ou non spécialisés). Les personnes de la classe moyenne avaient accédé à une instruction de niveau secondaire et, souvent même, elles avaient fréquenté l'université. Elles étaient fréquemment propriétaires de leur résidence et pouvaient aspirer à un niveau de consommation qui dépassait les besoins essentiels. Elles jouissaient donc d'une certaine indépendance économique qui leur permettait de consacrer du temps et de l'argent aux arts, aux voyages et au confort matériel. Les signes extérieurs qui découlaient de ces activités contribuaient à leur prestige au sein de leur environnement social. Elles habitaient principalement les quartiers Notre-Dame-de-Grâce, Ahuntsic, Ville Mont-Royal ainsi que la frange d'Outremont et de Westmount.

Les aspirations d'ascension sociale se retrouvaient particulièrement au sein de la classe moyenne. L'accession à l'instruction supérieure, à des postes de commandes dans les organisations ou à des fonctions politiques facilitait cette mobilité.

Remarquons que les limites floues, tant inférieures que supérieures, accroissent les difficultés d'une définition précise de la classe moyenne. La grande variété de ses composantes et son évolution dans le temps sont

responsables de cette situation. Néanmoins, la catégorisation que nous avons retenue paraît appropriée aux fins de notre étude.

Enfin, la classe **ouvrière** regroupait tous les travailleurs manuels: journaliers, petits métiers, cols bleus. Ils étaient généralement peu scolarisés et plus ou moins bien rémunérés. À Montréal, l'implantation de nombreuses industries au début du siècle a attiré une main-d'oeuvre considérable. Venus de tous les coins du Québec, ces travailleurs se sont établis près des usines. Ils vivaient dans des quartiers ou des municipalités comme Verdun, Hochelaga-Maisonneuve, Côte-Saint-Luc, Pointe-Saint-Charles. Ils étaient le plus souvent locataires dans des immeubles à moyenne densité. Presque tous les membres de la famille, y compris souvent les jeunes filles, travaillaient à partir du début de l'adolescence. Les périodes de loisirs y étaient fort courtes et l'aire des sorties plutôt restreinte. Leur appartenance sociale s'exprimait dans un réseau de solidarités locales et demeurait largement souvent circonscrite au cercle de la famille et de la parenté.

1.1.4 Définition et pondération des critères de classement

Un mot sur les éléments dont nous avons tenu compte dans ce classement. D'abord, à cause de la taille réduite de l'échantillon, il a fallu décomposer l'ensemble social en trois entités seulement. Il est donc évident que chacun des sous-ensembles contient un degré élevé d'hétérogénéité.

Le classement a été constitué selon divers paramètres qui mettent en rapport la profession, bien sûr, mais aussi le capital culturel et social de même que certaines données économiques. Donc, pour tenter de construire des unités de référence suffisamment cohérentes, nous avons tenu compte de la profession, du niveau de vie, du revenu, du genre vie, du niveau d'instruction, du lieu de résidence, des relations sociales et de l'ancienneté du rang social.

Dans un premier temps, nous nous sommes appuyée sur les catégories socioprofessionnelles des parents et des mariés. Or, la profession, bien que fort valable pour un premier classement, ne saurait suffire lorsqu'il s'agit d'analyser l'univers culturel d'une population. À l'expérience, il s'est avéré que, dès cette étape, apparaissaient des éléments d'hétérogénéité. Par exemple, tel médecin présentait trop de différences avec un riche industriel, sur le plan du lieu de résidence ou du genre de vie, pour être placé dans la classe bourgeoise tel qu'il aurait fallu le faire si l'on ne tenait compte que de la profession. Également, les petits employés non manuels comme les commis de bureau, eux aussi, introduisaient un élément d'hétérogénéité excessif dans la classe moyenne. En effet, bien qu'il s'agisse d'employés non manuels qui, en principe, sont classés parmi la classe moyenne, ils s'apparentaient davantage aux ouvriers, lorsque l'on tenait compte d'autres aspects que la profession. Il a donc fallu effectuer des retouches à notre méthode d'évaluation basée sur les professions seulement et faire intervenir des critères qui rendraient les classes plus homogènes. Cette disposition avait le mérite aussi de tenir davantage compte des réalités culturelles des sujets soumis à l'enquête.

C'est pourquoi, dans un deuxième temps, nous avons choisi d'appliquer d'autres critères. Dans leur choix, on a privilégié d'abord les données économiques et ensuite les données culturelles. C'est ainsi que, pour ces critères additionnels, nous avons considéré dans un premier groupe: le revenu, le niveau de vie, le genre de vie. Ces caractéristiques découlent, la plupart du temps, de l'exercice de la profession et sont intimement reliées. C'est pourquoi nous en avons tenu compte immédiatement après la profession. En deuxième lieu, l'instruction apparaît comme un élément important qui a influencé le comportement culturel des individus. En troisième lieu, interviennent la résidence et les relations sociales. Ces deux derniers indicateurs reflètent

l'aire géographique et sociale dans laquelle se sont exprimés les éléments des critères précédents. Enfin, l'ancienneté du rang social s'est avérée utile pour confirmer un individu dans une classe donnée, en le situant dans son histoire familiale.

Si les critères que nous avons choisis d'appliquer évoluent d'une époque à l'autre, sous le rapport de leur contenu et de leur signification, du moins offrent-ils un minimum de continuité indispensable à l'établissement de règles fiables pour classer tous les individus de notre échantillon. En résumé, il s'agit donc de:

1. *La profession*: nous considérons d'abord, dans la profession ou l'emploi, les aspects relatifs à la nature de l'effort (non manuel ou manuel). À mesure que les travailleurs se spécialisent, interviennent la complexité de la tâche et le niveau de compétence exigée par la profession exercée²³.
2. *Le niveau de vie*: il réfère aux conditions matérielles d'existence et au niveau de fortune. Le revenu disponible et la situation financière de la famille déterminent les standards plus ou moins élevés de consommation par l'importance des dépenses visibles et des heures libres en dehors du travail.
3. *Le genre de vie*: les choix qui sont faits de l'utilisation des revenus constituent des indices du genre de vie. Par exemple, songeons à la qualité des vêtements et des objets d'usage courant, à l'importance des réunions mondaines et à l'intérêt pour les activités d'ordre artistique.

²³ Voir à ce sujet: Gérard Bouchard, *Tous les métiers du monde. Le traitement des données professionnelles en histoire sociale*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 323 p.

Également, on vit selon certains modèles de conduite, compte tenu des antécédents, de l'origine géographique de la famille, de l'orientation religieuse, de l'image que l'on veut projeter de soi. La famille a un rang à tenir, à conserver ou à respecter et chacun est conscient de la place qu'il occupe dans la société.

4. *Le niveau d'instruction*: pour la première moitié du siècle surtout, la durée des études et le prestige accordé au diplôme étaient en relation avec la profession. Signalons que ce critère pouvait influencer fortement la mobilité sociale et il a été un des facteurs principaux de changement dans le cadre de la Révolution tranquille. Par exemple, les transformations du système d'éducation ont contribué, avec le syndicalisme, à l'expansion des classes moyennes telles que nous les connaissons aujourd'hui au Québec.
5. *Le lieu de résidence*: les quartiers ou municipalités de l'île de Montréal ont déjà été décrits par les chercheurs²⁴. Mentionnons, entre autres, que la ville d'Outremont est généralement considérée comme le noyau des résidences de la bourgeoisie canadienne-française, tandis que Verdun et le centre-est de Montréal sont perçus comme le fief des ouvriers francophones.
6. *Les relations sociales*: nous entendons par là les réseaux de sociabilité dans lesquels les individus évoluent. Leur étendue, leur variété et leur

²⁴ Notamment Claire McNicoll, *Montréal. Une société multiculturelle*, Paris, Bélin, 1993, 317 p.; Michelle Benoît et Roger Gratton, *Pignon sur rue. Les quartiers de Montréal*, Montréal, Guérin, 1991, 393 p.; Jean-Claude Robert, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art global et Libre expression, 1994, 167 p. De ce dernier ouvrage nous reproduisons, en page 40, la carte tirée des travaux de Leonard C. Marsh et qui illustre la répartition de la richesse chez les résidents de Montréal en 1935.

prestige signifient souvent la promotion ou le maintien dans l'échelle sociale. Ces relations constituent donc un facteur de distinction.

7. *L'ancienneté du rang social*: ici entrent en jeu les antécédents bâtis petit à petit par la famille. Tout ceci confère à un individu ou à un groupe d'individus une position sociale dont il doit tenir compte. Nous pensons principalement au nom, au titre et à la réputation. Le transfert relativement récent d'une classe à une autre ne signifie pas toujours l'intégration au milieu culturel d'accueil et la perte des pratiques culturelles acquises dans le milieu d'origine.

En tenant compte de ces différents critères, nous en sommes arrivée à constituer des classes sociales suffisamment cohérentes pour servir les fins de notre analyse des pratiques culturelles. À l'aide de ces critères, appliqués dans l'ordre qui vient d'être indiqué, nous avons convenu de certains arrangements ad hoc, par exemple: les artisans sont classés dans la classe moyenne, les petits cols blancs dans la classe ouvrière et certains professionnels dans les classes moyennes. Cette démarche permet d'obtenir un maximum d'homogénéité sociale.

En définitive, la relative cohésion des classes sociales de notre échantillon devrait permettre une analyse concluante des régularités, des différences et des concordances qui apparaissent entre les classes sociales dans les rituels du mariage. Quant aux cas marginaux, difficiles à catégoriser, ils feront aussi l'objet d'un examen attentif, car ils peuvent révéler des comportements novateurs ou être, par défaut, les témoins privilégiés et indirects de pratiques par ailleurs largement diffusées. Cependant, dans tous les mariages observés, la décomposition des rituels en éléments significatifs et leur catégorisation permettront d'accéder à un premier niveau de compréhension des rituels et de la différenciation sociale. Il nous sera alors possible de détecter la présence d'un rite, de la forme qu'il adopte, et d'élaborer le profil de chacune des classes

sociales pour l'ensemble du rituel. Une fois cette étape franchie, nous souhaitons examiner, par voie de comparaison, les rapports qu'entretiennent les modèles culturels avec la structure sociale elle-même.

1.2 STRUCTURE DE L'ENQUÊTE

1.2.1 L'enquête

La réponse à nos questions passe par l'observation des rituels et des autres gestes significatifs des relations amoureuses et du mariage qui ont laissé des traces dans la vie et la mémoire des Montréalais. Nous avons choisi la méthode ethnologique pour le traitement de cet objet. En outre, l'enquête orale donne accès au champ de l'intimité des individus laquelle échappe autrement à la recherche et permet de retracer un volet de l'expérience humaine qui ne se retrouve pas ordinairement dans les archives écrites. La démarche ethnologique implique, dans un premier temps, l'enquête proprement dite et, dans un deuxième temps, l'analyse comparative des "significations totalisantes"²⁵ que révèlent les histoires personnelles.

L'enquête ethnologique accorde à l'individu toute sa place. Grâce à cette méthode, nous avons constitué un corpus de données considérable. L'enquête a retracé les rituels des fréquentations et de la célébration du mariage en insistant sur tous les moments forts de cette période de la vie. À partir de la mise en scène de situations singulières, se dégagent les modèles de l'ensemble du groupe social. Ce parcours dans l'univers social et symbolique,

²⁵ Cette expression est utilisée par Jocelyn Létourneau lorsqu'il parle de l'exploitation de l'autobiographie dans *Le coffre à outils du chercheur débutant: guide d'initiation au travail intellectuel*, Toronto, Oxford University Press, 1989, p. 135.

à partir des individus, permet de déceler les différences fines et multiples dont est tissée leur vie et d'en découvrir les cohérences avec l'organisation sociale. Il s'agit donc, comme l'affirme Jocelyn Létoumeau, de "réenvisager une totalité à partir de la prise en compte de l'originalité d'une situation singulière."²⁶ Cependant, cette totalité, comme ensemble de cohérences individuelles, n'a été envisagée que sur une période importante de la vie, celle de la constitution d'un couple en vue du mariage et le mariage lui-même.

Notons que l'enquête ethnologique, si elle a l'avantage de recueillir les informations à la source, comporte aussi ses propres limites: nous sommes consciente que les faits recueillis passent par le filtre de la mémoire des informateurs et contiennent donc une part de subjectivité. D'une certaine façon, nous pouvons parler d'une reconstruction, d'une représentation des faits tels qu'ils subsistent dans la mémoire des informateurs puisqu'en plus des renseignements factuels, l'enquête orale "véhicule les représentations que les individus se font de la réalité"²⁷. C'est justement tout l'univers de ces représentations que nous avons tenté de retrouver afin de distinguer les subtilités des gestes posés dans le cadre personnel, familial et social des individus.

Une telle collecte de matériaux engage également la subjectivité du chercheur lui-même. La rigueur scientifique lui impose une distance à l'égard de son informateur. Néanmoins, de la qualité de la relation entre le chercheur et son informateur dépendent l'abondance et la profondeur des informations recueillies. Les embûches suscitées par des entretiens empreints de subjectivité doivent être évitées par la vérification des traits repérés auprès de

²⁶ Jocelyn Létoumeau, *op.cit.*, p. 136.

²⁷ Martine Roberge, (sous la dir. de Bernard Genest), *Guide d'enquête orale*, Québec, Direction des communications du Ministère des Affaires culturelles, 1991, p.13.

plusieurs individus. L'étude d'objets tels que les rituels et les modes de différenciation sociale pourrait sembler superficielle ou insuffisante. Pourtant, elle permet souvent d'accéder à une très fine compréhension des phénomènes sociaux. Pour y arriver, il faut toutefois que le chercheur soit sensible à l'expression des particularités des systèmes micro-culturels.

L'analyse commence par la mise en place et la description des faits: la décomposition des pratiques rituelles en éléments significatifs et leur catégorisation permettent d'accéder à un premier niveau de compréhension des rituels et des distinctions sociales. Une fois cette étape franchie, l'analyse porte sur la structure même des rituels et des pratiques relevées lors de l'enquête. Il est alors possible d'examiner, par voie de comparaison, les rapports qu'entretenaient les modèles culturels avec la structure sociale elle-même.

L'un des problèmes de méthode rencontrés a été d'identifier des informateurs susceptibles de former un échantillon valable et capable de répondre à notre objectif de varier les points d'observation dans différentes classes sociales. Devait-on s'en tenir à des résidents de quartiers déjà répertoriés dans des études urbaines selon une catégorisation de la richesse?²⁸ Cette option nous est apparue trop restrictive. Nous avons donc élaboré une méthode d'échantillonnage qui tenait compte de plusieurs variables (lieu de résidence au moment du mariage, date du mariage, critères d'identification de classe, santé physique et intellectuelle de l'informateur

²⁸ Une carte de la répartition de la population suivant les niveaux de richesse est publiée dans Jean-Claude Robert, *Atlas historique de Montréal*. Montréal, Art Global/Libre Expression, 1994, p. 128.

potentiel) et qui permettait de recruter des informateurs qui s'étaient mariés dans l'ensemble de l'espace urbanisé de l'île de Montréal.²⁹

Les entrevues (semi-directives) ont été conduites à l'aide d'un questionnaire très détaillé afin de disposer du plus grand nombre de faits possible, relevés grâce à une observation minutieuse. Ce questionnaire a été élaboré à partir de celui utilisé dans l'enquête sur les Dynamiques culturelles interrégionales menée par l'IREP. Construit pour les populations rurales, nous avons dû le modifier afin de l'appliquer à la société complexe du milieu urbain montréalais. Nos données concernant les rituels du mariage seront ultérieurement utilisées, avec celles recueillies dans d'autres régions, pour créer une cartographie de la morphologie des rites de passage au Québec. Leur collecte devait donc emprunter une même structure d'enquête dans un souci de comparabilité. Un logiciel a d'ailleurs été mis au point, en vue de la compilation ultérieure de toutes les données qualitatives recueillies par l'ensemble des chercheurs reliés au projet. Les propos des entretiens ont ensuite été transcrits sous format informatisé à partir des bandes sonores réalisées lors des entrevues.

Une grille d'analyse très fine a permis la décomposition des données rituelles en très petites séquences et leur mise en relation les uns par rapport aux autres. Gestes posés, personnes en présence, tous les éléments relevés au cours de l'enquête ont été disséqués, ordonnés en mises en scène cohérentes pour être ensuite comparés d'une classe à l'autre. Il est ainsi

²⁹ Principalement dans la partie urbanisée. Un seul mariage a été célébré en dehors de ces limites mais il s'agissait d'une famille bourgeoise qui possédait une maison ancestrale tout près de Montréal. La cérémonie religieuse et la noce seulement ont eu lieu en dehors de l'île de Montréal.

possible de constituer des modèles, en ayant recours aux particularités culturelles décelées dans chaque cas étudié.

1.2.2. Conditions de l'enquête

Afin d'identifier des informateurs potentiels, il a fallu recourir à différentes stratégies. Nous avons renoncé dès le début à contacter les résidants des maisons de retraite³⁰. Nous avons trouvé plus efficace de nous en remettre aux personnes interviewées elles-mêmes qui nous signalaient d'autres informateurs potentiels.

Pour la classe bourgeoise, il a été relativement facile d'identifier des informateurs. Un réseau de connaissances s'est établi à partir d'amies et c'est par leur entremise que certains contacts avec les informateurs ont pu être établis.

Pour la classe moyenne, l'identification d'informateurs potentiels s'est effectuée par l'entremise de deux ou trois informatrices qui nous ont indiqué des personnes qu'elles connaissaient.

Pour la classe ouvrière, nous avons contacté des groupes de personnes âgées. À Verdun, dans l'ouest de la ville, la présidente d'un Club de l'âge d'or nous a indiqué quelques informatrices. Dans l'est de la ville et au Plateau Mont-Royal, deux directeurs de centres de loisirs pour personnes âgées nous ont aussi mise en contact avec des informateurs potentiels. Partout, nous avons essayé de rencontrer des couples mais ce sont surtout des femmes, veuves, qui nous ont reçue.

³⁰ Denyse Baillargeon nous a confié que, pour sa thèse sur les ménagères au temps de la Crise dans le milieu ouvrier de Montréal, elle avait communiqué avec près de 100 personnes pour en identifier 30 qui correspondaient à ses critères de recherche.

Afin de faire le tour des questions, deux rencontres d'une durée de trois heures avec les informateurs étaient nécessaires. Les entrevues ont été enregistrées sur cassettes. Toutes les entrevues ont fait l'objet d'une transcription de l'essentiel des propos relatifs au sujet de l'enquête. Les données ont ensuite été codifiées par classe sociale dans des tableaux touchant les principaux rituels et réunis ensuite par segments pour les fins de l'analyse.

Les entrevues ont été conduites entre novembre 1992 et février 1996.

1.2.3 Les informateurs

Nous avons constitué trois sous-groupes de 12 mariages dans chacune des trois classes sociales: bourgeoise, moyenne et ouvrière. L'échantillon dans son entier comporte donc 36 mariages.

Les rituels bourgeois ont été décrits par des femmes principalement; seulement deux couples ont été rencontrés dans cette catégorie. Au moment des entrevues, les personnes avaient entre 76 et 87 ans (moyenne d'âge: 82,1 ans). Onze des 12 mariages de la bourgeoisie ont eu lieu dans huit églises³¹ de l'île de Montréal et l'autre a été célébré à la campagne, à proximité de Montréal, dans la paroisse de la résidence d'été de la famille de la femme. Tous ces mariages ont eu lieu entre 1928 et 1939. Les hommes (pères et

³¹ Il ne faut pas oublier que cette donnée ne nous renseigne que sur le lieu de résidence de la femme puisque c'était toujours dans sa paroisse qu'avait lieu la célébration du mariage. Pour les bourgeois, ces huit paroisses sont: Saint-Germain (4), Saint-Viateur, Saint-Raphaël, Saint-Léon, Saaint-Jacques, Chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame, Cathédrale Saint-Jacques, Saint-Vincent-de-Paul. Les églises Notre-Dame et de Saint-Raphaël ont fait l'objet d'un choix personnel des familles des mariées puisqu'il ne s'agissait pas de leur église paroissiale (Saint-Germain et Sainte-Madeleine).

époux) possédaient des statuts professionnels de haut niveau: hommes d'affaires (14), professions libérales (18) et cadres supérieurs (4). Par contre, aucune des femmes de la bourgeoisie, mères ou filles, n'a occupé un emploi rémunéré ni avant, ni immédiatement après son mariage.³²

Le groupe qui a témoigné de la culture de la classe moyenne se compose de huit femmes et de quatre couples, âgés de 76 à 92 ans (moyenne d'âge: 83,1 ans) au moment des entrevues. Ils se sont mariés entre 1927 et 1940 dans 10 paroisses³³ différentes de Montréal. Les professions des pères et des maris se distribuent sur un large éventail: affaires (2), professions libérales (6), travailleurs spécialisés reliés à l'industrie et au commerce (14), propriétaires de petites entreprises ou de commerces (10), fonctionnaires (2) et travailleurs manuels non spécialisés (2). Quatre femmes ont travaillé à l'extérieur du foyer avant leur mariage, occupant les emplois suivants: institutrice, coiffeuse (propriétaire de son salon), infirmière et téléphoniste.

Le groupe des ouvriers que nous avons rencontrés comprend huit femmes et quatre couples. Ils étaient âgés de 72 à 84 ans³⁴ (moyenne: 78,1 ans) au moment des entrevues. Leurs mariages célébrés entre 1932 et 1940 se sont

³² Nous avons regroupé à l'annexe I les professions exercées par les mariés et leurs parents au moment du mariage. Il faut se rappeler que la profession, tout en étant un critère particulièrement important, ne suffit pas à lui seul à déterminer la classe sociale.

³³ Il s'agit des paroisses suivantes: Saint-Édouard (2), Saint-Viateur (2), Saint-Léon, Saint-Nicolas, Sainte-Cunégonde, Saint-Enfant-Jésus, Saint-Louis-de-Gonzague, Sainte-Hélène, La Nativité, Saint-Denis.

³⁴ Seulement trois personnes interrogées avaient plus de 80 ans dans le groupe des ouvriers. Cette partie de l'échantillon était nettement la plus jeune des trois.

déroulés dans 10 paroisses³⁵ différentes. Toutes les femmes (sauf une) ont travaillé avant leur mariage dans des emplois divers: commis-vendeuses (3), ouvrières en atelier ou en usine (6), service domestique (2); le profil professionnel des pères et des maris couvre cinq catégories: ouvriers manuels (2), ouvriers spécialisés (2), petits entrepreneurs (2), journaliers (9) et un contremaître.

Toutes les personnes rencontrées ont généreusement répondu aux questions. Celles qui touchent à la sexualité et aux rapports amoureux, particulièrement la nuit de noces, se sont avérées toujours délicates à poser mais les réticences sont venues des informateurs eux-mêmes peu habitués à aborder ce sujet tabou de leur jeunesse. Nous avons toujours respecté les refus ou les silences. Cependant, au moment où l'on nous offrait un café et à l'abri de l'impudente machine qui enregistrait tout, la conversation se faisait quelquefois plus intime et plus révélatrice. Les autres sujets étaient plus faciles à aborder puisqu'il s'agissait d'un moment de bonheur de leur jeunesse dont presque tous ont gardé un bon souvenir.

La diversité des milieux couverts par l'ensemble de l'échantillon paraît de nature à assurer une bonne représentativité de la population étudiée. Distribuées ainsi, géographiquement, socialement et chronologiquement, les données de l'enquête ouvrent une perspective relativement large sur la population canadienne-française de Montréal durant la deuxième moitié des années 1920 et la décennie 1930.

³⁵ Ces 10 paroisses sont: Saint-Paul (2), N.-D. du Rosaire (2), Saint-Nom de Jésus, Saint-Zotique, Sainte-Cunégonde, Saint-Joseph, Sainte-Marguerite-Marie, Notre-dame du Sacré-Coeur, Immaculée-Conception, Saint-Jean-de-Matha.

1.2.4 À l'appui de l'enquête

Comme nous l'avons signalé, l'enquête orale repose en grande partie sur la mémoire des informateurs et sur les souvenirs qu'ils ont gardés de leur vie. La subjectivité, inhérente aux entretiens, est susceptible de laisser des zones d'imprécision auxquelles nous nous devons de pallier. Pour ce faire, nous avons eu recours à un certain nombre de sources imprimées:

- a) Les documents d'archives familiales, là où ils ont été conservés: ils ont été fort utiles pour renforcer, rectifier ou valider les propos tenus lors des entrevues. Les photos, les coupures de journaux, les faire-part, les différentes listes manuscrites — de cadeaux, d'invités, d'éléments de trousseau — stimulaient la mémoire des informateurs. Leur consultation a permis de compléter et d'illustrer les données recueillies oralement. Ces documents ont été analysés pour eux-mêmes, en prenant autant en considération leur production, leur conservation et leur diffusion que les informations factuelles qu'ils contenaient et les commentaires que les informateurs ont exprimés à leur endroit.
- b) Le carnet mondain des grands journaux montréalais des années 1920 et 1930: les chroniques contiennent la version plus ou moins détaillée des réceptions qui ont eu lieu au moment des débuts des jeunes bourgeoises, des thés, des *showers*, des fiançailles et des mariages de bon nombre de familles bourgeoises et de familles de la classe moyenne. Nous y avons également retrouvé des informations fort pertinentes sur les activités sociales des familles que nous avons étudiées.
- c) Certains livres d'étiquette et quelques brochures sur les prescriptions à observer lors d'un mariage: la consultation de ces publications de type populaire permet de relever des indications intéressantes sur les coutumes, les règles à observer et les conseils aux futurs mariés pour la période étudiée. Cette documentation a pu aider également, à l'occasion,

à vérifier si telle ou telle règle, qui y était proposée, avait été observée dans les mariages que nous avons étudiés.

- d) Des cartes géographiques découpant les paroisses de Montréal de même que certaines cartes historiques ont servi de balises géographiques à l'enquête. Elles ont aussi enrichi notre corpus, facilitant certains relevés comme celui des tracés de cortège de mariage, des lieux de sociabilité et d'autres.
- e) Des statistiques démographiques et économiques: ils ont permis de mieux encadrer notre analyse des faits. C'est ainsi qu'il nous a été possible de vérifier le profil social que suggèrent les données socio-économiques de notre échantillon.
- f) Afin de constituer une base solide à notre argumentation, un certain nombre d'ouvrages ont été consultés. Les ouvrages de référence sur Montréal ont permis d'établir le contexte social et économique dans lequel devaient évoluer les groupes que nous avons étudiés. Les publications sur les rites de passage et la culture en général ont également fourni un certain nombre d'éléments méthodologiques et enfin les études de sociologues, d'ethnologues et d'historiens sur le mariage dans les sociétés occidentales, principalement au Canada, en France, en Angleterre et aux États-Unis, ont alimenté notre réflexion et offert des points de comparaison avec les données que nous avons recueillies.

Le corpus que nous avons constitué s'avère extrêmement riche. Les outils que nous avons élaborés ont facilité, croyons-nous, une exploitation susceptible de répondre aux questions que nous nous posons. Notre schéma de construction du monde social paraît susceptible de nous aider à mieux saisir les modèles auxquels se référaient les Montréalais, lorsqu'ils adoptaient tel ou tel comportement dans les rituels pratiqués au moment du mariage. De ce

point de vue, notre recherche se situe au croisement de l'histoire, de l'ethnologie et de la sociologie.

1.3 CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE

1.3.1 Montréal dans la première moitié du vingtième siècle

L'aire géographique de notre recherche correspond à l'île de Montréal. La complexité de la population d'une ville de cette taille n'est pas à démontrer. Sa situation géographique, propice aux échanges marchands, en a fait un pôle d'attraction important pour l'économie canadienne dès les débuts de la colonie. Au dix-neuvième siècle, Montréal était devenu un important centre industriel, commercial et financier. L'espace urbanisé prenait une importante expansion à la mesure de la poussée de l'accroissement de la population.

À la faveur du développement économique qui s'est poursuivi au début du vingtième siècle, de nombreux Québécois d'autres régions sont venus s'installer à Montréal, grossissant les effectifs francophones. La population de l'île de Montréal comptait 360 838 habitants en 1901 et 1 003 868 habitants en 1931.³⁶ Ainsi, en 1931, Montréal regroupait 28% de la population du Québec³⁷. La croissance économique des années 1920 a permis le développement accéléré de l'industrie manufacturière et drainé vers Montréal des travailleurs, souvent sans qualification, issus de toutes les régions du Québec. Entre 1921 et 1941, le poids des Canadiens français est resté à peu près stable sur l'île de Montréal passant de 60,7% en 1921 à 62,6% en 1941. Dans l'ensemble de

³⁶ Statistique Canada, *Septième recensement du Canada. Sommaire*, Ottawa, 1931, Vol. 1, p. 359.

³⁷ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991, p.20.

l'île de Montréal, ils étaient 699 517 en 1941³⁸; au même moment, les immigrants, originaires surtout d'Europe mais aussi d'Asie, affluaient pour s'embaucher dans les industries en voie d'implantation.

La période 1914-1945 a considérablement transformé la structure sociale montréalaise. Les pressions conjoncturelles ont, par conséquent, modifié l'équilibre des groupes sociaux³⁹. Les transformations économiques ont entraîné la diversification rapide des professions et des emplois, favorisant ainsi l'apparition de nouveaux statuts sociaux. C'est ainsi que les Canadiens français qui, jusque-là n'y avaient guère figuré, s'imposèrent dans la grande et la moyenne bourgeoisie d'affaires. Traditionnellement confinée aux professions libérales et politiques, la bourgeoisie francophone a investi les hauts lieux du pouvoir économique. Des francophones présidaient de grandes banques, siégeaient au conseil d'administration de grandes entreprises nationales. L'entrepreneurship francophone s'est également manifesté dans la création d'entreprises nouvelles.

La montée de la grande entreprise et de la fonction publique multiplièrent les métiers de cols blancs. La classe moyenne a donc gonflé ses effectifs de façon considérable. Des métiers comme ceux d'agent d'assurances et de comptable⁴⁰, par exemple, apportaient une certaine stabilité économique et un prestige local qui permettaient aux membres de la classe moyenne de rêver de promotion sociale par l'accumulation de capital financier ou politique.

³⁸ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 318-319.

³⁹ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 341.

⁴⁰ Paul-André Linteau signale que le personnel de bureau constituait 11% de la main-d'oeuvre montréalaise en 1931. Paul-André Linteau, *op. cit.*, p.338. Signalons cependant que ces cols blancs ne font pas tous partie de la classe moyenne telle que nous la définissons.

La grande majorité des Montréalais canadiens-français étaient cependant concentrés dans la classe ouvrière⁴¹. Les métiers y étaient fort variés, allant des ouvriers qualifiés aux manoeuvres. Les ouvriers sans qualifications ont été les plus touchés par la crise des années 1930, se retrouvant chômeurs et bénéficiant plus souvent que les autres groupes des secours publics.

L'urbanisation massive dont Montréal a été le théâtre au cours du premier tiers du vingtième siècle a façonné, à sa manière, l'identité des Montréalais francophones. Transformée principalement par le travail industriel, la population francophone s'est ouverte davantage au syndicalisme, a accentué sa participation à la vie politique et religieuse et, de plus a subi l'influence de la presse à grand tirage, des loisirs commerciaux et de la consommation de masse.

À Montréal, le début du siècle a été marqué par la mise en place d'une structure de communication de masse qui a considérablement modifié la sociabilité urbaine. Le tramway, en premier lieu, a contribué à modeler le territoire de la ville en espaces aux fonctions spécialisées: les grands magasins, les industries, les quartiers résidentiels. Dans les années 1920, les parcs publics et leurs divertissements, qui s'étaient installés en périphérie urbaine, devinrent plus accessibles, entraînant par là même l'essor de la pratique sportive dans la population et du sport de compétition comme spectacle. À la fin des années 1930, le sport professionnel était donc solidement implanté dans la vie des Montréalais. L'équipement culturel s'était également diversifié: de nombreux cinémas avaient été construits au centre-ville et dans plusieurs quartiers populaires, des francophones fondèrent un

⁴¹ Linteau, Paul-André, *op. cit.* p.338.

orchestre symphonique distinct de celui des anglophones. Mais c'est surtout la culture de masse qui s'était imposée. En effet, la radio, les journaux et le cinéma, qui se sont développés de façon fulgurante au cours des années 1920, ont mis les Montréalais à l'heure des grandes villes industrialisées. Sous la poussée des nouvelles pratiques culturelles urbaines que les loisirs de masse ont contribué à créer, les traditions familiales héritées de la vie rurale ont eu tendance à se transformer.

Le paysage urbain s'était également considérablement modifié au cours des premières décennies du vingtième siècle. Du côté des édifices publics, d'imposants gratte-ciel se sont multipliés dont celui de la Sun Life. Autre ouvrage important, le pont Jacques-Cartier a été mis en service à la même période. De même, les travaux publics réalisés lors de la Crise ont doté les Montréalais de divers aménagements (le parc du mont Royal, par exemple) et le Jardin Botanique a été créé⁴².

La bourgeoisie francophone avait déjà commencé à résider massivement sur la montagne ou dans son voisinage. Grâce à la mise en place d'un réseau de transport urbain de plus en plus étendu et à la prospérité née de l'industrialisation accélérée, les ouvriers les plus à l'aise quittaient le centre-ville et repoussaient ainsi les limites des zones résidentielles de Montréal. Les plus pauvres continuaient à demeurer dans certains vieux quartiers de la ville et autour des manufactures avec les immigrants de fraîche date.

⁴² Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p. 58.

La Crise des années 1930, cependant, par l'ampleur du chômage, a perturbé la vie d'une grande partie de la population, particulièrement les francophones puisque "la crise touche plus durement les Canadiens français parce qu'on trouve parmi eux une proportion importante d'ouvriers sans qualifications... Par ricochet la classe moyenne est affectée par la pauvreté de sa clientèle⁴³". Le chômage n'a cependant pas atteint tous les travailleurs avec la même ampleur; ce sont les ouvriers non qualifiés qui furent les plus touchés⁴⁴.

Les bouleversements économiques et sociaux des décennies 1920 et 1930 ont donc amorcé la transformation en profondeur des pratiques culturelles urbaines qui devenaient de plus en plus reliées aux circuits du commerce et de la consommation. La Deuxième Guerre mondiale achèvera ce processus par la mise en place de nouvelles valeurs. Les années 1920 et 1930 font donc figure d'années de transition pour la population canadienne-française de Montréal.

En ce qui concerne les comportements démographiques relatifs au mariage des Québécois et des Montréalais, nous avons relevé quelques statistiques pour la période étudiée. Pour le Québec, le taux de nuptialité a suivi une courbe ascendante à partir de 1923 (6,3%), et ce jusqu'en 1929 (7,1%) où il a commencé à descendre, pour atteindre un creux en 1932 et 1933 (5,2%) et remonter ensuite régulièrement jusqu'en 1939 (9,0%)⁴⁵. Ces statistiques semblent démontrer que la Crise a pu influencer les couples dans leurs projets de mariage.

⁴³ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op. cit.*, p. 320.

⁴⁴ Selon Denyse Baillargeon qui cite L.C. Marsh dans sa thèse de doctorat, *Travail domestique et crise économique. Les ménagères montréalaises durant la crise des années trente*, Université de Montréal, 1990, p.18.

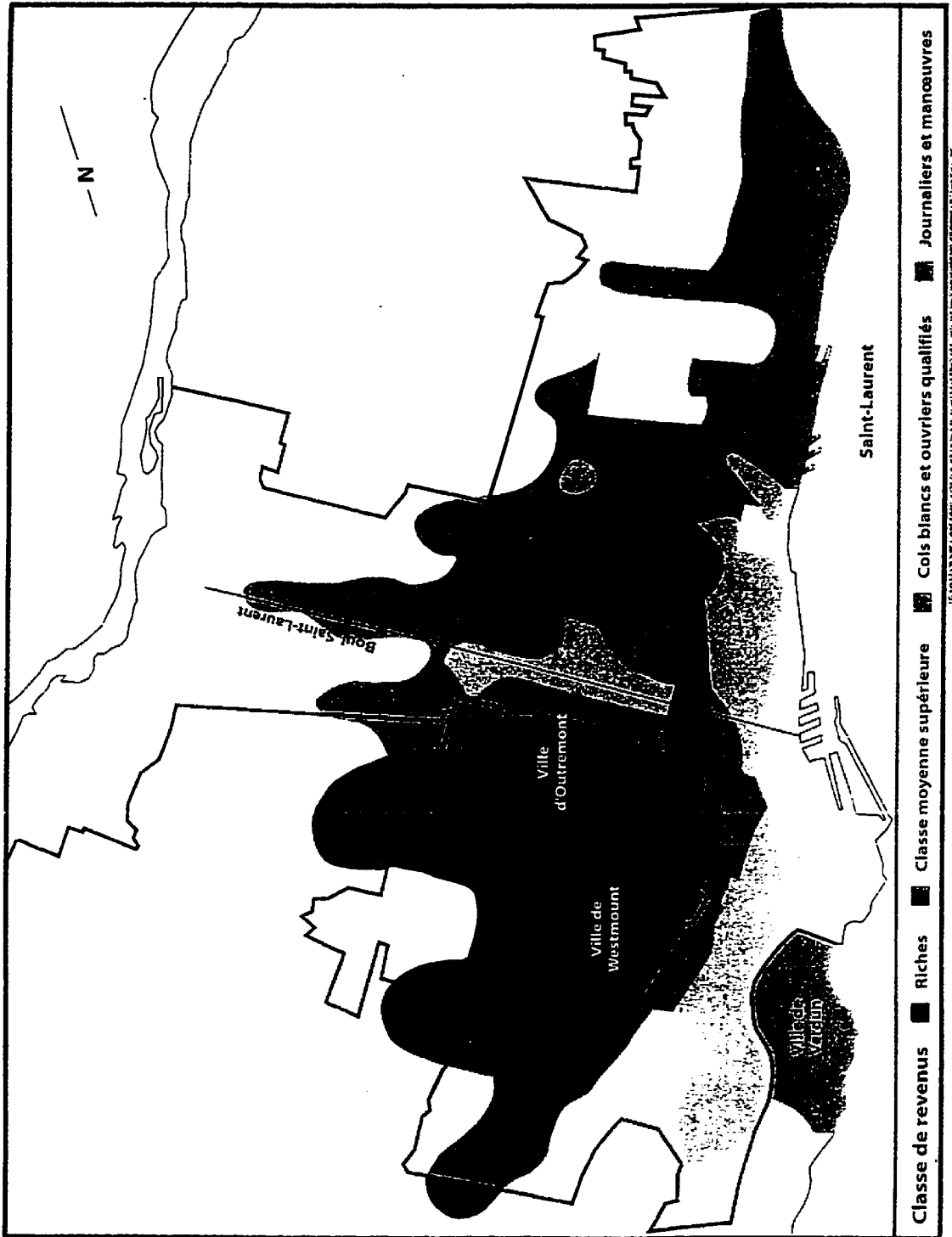
⁴⁵ Statistique Canada, *Recensement du Canada, Population, Canada, 1942*, p.88.

Quelques statistiques de 1939 illustrent les différences territoriales du taux de nuptialité sur l'île de Montréal; Montréal: 9,1%; Outremont: 8,9%; Verdun: 7,2%; et Westmount: 14,4%.⁴⁶

Ce cadre contextuel que nous venons d'esquisser reconstitue la toile de fond du déroulement des événements personnels qu'ont vécus les Montréalais que nous avons interrogés.

La deuxième partie de cette thèse représente la partie proprement ethnographique des rituels du mariage à Montréal entre 1925 et 1940. Il s'agit de la présentation des résultats de notre enquête suivant, par le menu, les diverses étapes de rituels nombreux et complexes dans les trois classes sociales: bourgeoisie, classe moyenne et classe ouvrière. Rappelons-le, dans la deuxième partie, les rituels sont présentés, en trois grandes étapes en autant de chapitres différents: chapitre 2, Se connaître, se fréquenter, se fiancer; chapitre 3, Se marier: préparation et célébration; chapitre 4, S'installer et prendre place dans la communauté. Une fois exposées pour chaque classe, rituels et les formes qu'ils adoptaient feront l'objet d'un examen détaillé sous l'angle des différences sociales qui ont pu être observées.

⁴⁶ Statistique Canada, *op. cit.*, p.89.



Repartition de la richesse en 1935 d'après Leonard C. Marsh

DEUXIÈME PARTIE:

**MORPHOLOGIE DES RITUELS DU MARIAGE
(1925-1940)**

CHAPITRE 2

SE CONNAÎTRE, SE FRÉQUENTER, SE FIANCER

Dans le Québec des années 1920 et 1930, le mariage représentait l'état normal dans lequel chacun voulait vivre. Fonder une famille était bien l'idéal de la vie et les Canadiens français catholiques n'envisageaient pas, normalement, d'autres formes pour leur vie de couple. À la fin de la période scolaire, les jeunes acquéraient une part d'autonomie et ils pouvaient, selon l'expression populaire, commencer à "faire leur jeunesse". Dès l'adolescence des enfants, les parents songeaient à leur mariage éventuel et mettaient en oeuvre, pour la réalisation de ce projet, un certain nombre de stratégies. Tout un ensemble de rituels régissait alors les conduites individuelles.

Dans ce chapitre, nous suivons les individus dans les différentes étapes allant de la rencontre initiale jusqu'au mariage. Nous tracerons le profil qui se dégage de notre enquête et cela pour chacune des classes sociales: bourgeoisie, classe moyenne et classe ouvrière, telles que nous les avons décrites plus haut. Une fois esquissée la morphologie que présente chacun des ensembles rituels, nous dégagerons les traits les plus significatifs qui différencient chaque niveau social. Afin de suivre les couples dans les différentes étapes du scénario, nous avons regroupé les rites en segments: les débuts et la rencontre initiale, les fréquentations, l'accord et les fiançailles.

2.1 SE RENCONTRER, SE FRÉQUENTER ET SE FIANCER DANS LES FAMILLES BOURGEOISES

Dans la classe bourgeoise, il existait un rituel spécifique, qui paraît avoir été extrêmement important. Centré sur les filles, faire ses "début" représentait pour celles-ci l'entrée dans le "monde" tant sur la scène sociale que sur le marché matrimonial. Propre à la classe bourgeoise, ce rituel constitue aussi un rituel urbain. En effet, il n'a de sens que dans un espace social vaste et cossu où le prestige puisse s'étaler et les relations sociales s'épanouir.

En dépit des turbulences économiques que connaît la période que nous étudions, les effectifs de la classe bourgeoise étaient suffisamment nombreux pour maintenir un mode de vie où les réceptions mondaines demeuraient fort importantes pour alimenter les relations sociales. Une description en profondeur montrera l'importance d'un tel rituel.

2.1.1 Les débuts

Lorsque la jeune fille d'une famille bourgeoise atteignait l'âge de dix-huit ans, il convenait de lui faire faire ses débuts: "C'étaient les mères qui pensaient à cela parce que toutes leurs amies faisaient faire leur début¹ à leurs filles. C'était normal." (E1)²

Faire ses débuts, cela voulait dire pour la jeune bourgeoise commencer sa vie d'adulte en participant aux événements publics mondains de son milieu.

¹ Très souvent, des informatrices utilisaient le mot "début" au singulier en disant "faire son début" ou "lors de mon début". Cependant, dans les journaux ou dans la littérature en général, l'expression était toujours au pluriel. Pour notre part, nous utilisons l'expression au pluriel.

² Ce code identifie l'informatrice ou l'informateur.

Une fois qu'elle était reconnue comme débutante, on réclamait sa présence. On voulait la connaître, on voulait également l'intégrer à la société. Comme nous le verrons, il s'agissait véritablement d'un rite d'initiation où l'adulte accueillait la jeune fille et l'initiait aux règles de son nouveau groupe d'âge.

Sur les 13³ informatrices issues de la bourgeoisie, on constate que neuf femmes ont fait officiellement leurs débuts. Si quatre ne les ont pas faits, c'est qu'elles ont vécu des situations particulières, car dans leur famille respective, ce rituel était généralement bien implanté. L'une de ces informatrices, par exemple, a affirmé que ses parents jugeaient qu'elle n'avait pas besoin de faire ses débuts, car elle était déjà si "populaire" qu'elle n'avait pas besoin de "s'annoncer":

Mes parents ne voulaient pas que je sois débutante pour ne pas que je sois "à marier", affichée. (...) Et moi, finalement, les photographes venaient à la salle de bal et me photographiaient autant que les autres (...) Ça donnait le même résultat. (E22)

Une autre était allée passer un an en Europe alors qu'elle avait 17 ans, puis elle s'est mariée dès l'année suivante, en revenant de son voyage. En effet, il arrivait que des possibilités de cette nature soient offertes à la jeune fille. Par exemple, plutôt que de faire ses débuts, elle pouvait aller séjourner quelques mois en Europe.⁴ Les deux autres informatrices, cependant,

³ Nous avons interrogé une dame, en dehors de notre échantillon, pour le rituel des débuts en raison de la qualité de l'information qu'elle était en mesure de fournir. C'est le seul cas où un informateur est extérieur au cadre de l'enquête.

⁴ Presque tous les bourgeois que nous avons rencontrés ont effectué un voyage en Europe au cours de leur jeunesse. Les jeunes accompagnaient leurs parents lors d'une tournée européenne ou séjournaient chez une parente en France ou encore passaient quelques mois dans une institution d'enseignement tout en faisant une tournée européenne. Pour la jeune fille, ce voyage pouvait se faire plus jeune ou après l'année des débuts. Un informateur affirme: "C'était le *finishing school*, comme disaient les Américains. On envoyait les jeunes filles se faire finir chez les soeurs du Sacré-Coeur, à Rome." (E11)

poursuivaient toujours leurs études à l'âge où elles auraient dû faire leurs débuts. C'est pourquoi elles ne les ont pas faits.

Toutes mes amies débutaient. (...) J'étais le mouton noir de la classe, sans pouvoir leur faire comprendre que je tenais à mes études plus qu'à mes sorties. (E4)

Ceci n'empêchait quand même pas ces dernières de participer à la vie mondaine en se joignant, le plus souvent possible, à des groupes de leur entourage pour les bals et les thés donnés en l'honneur de leurs amies.

Les séquences du rituel des débuts s'étaient étalées sur toute la saison mondaine, soit de début novembre à fin avril avec une pause au moment du carême. En octobre, il y avait déjà quelques mondanités mais les débuts étaient officiellement lancés par le bal de l'Armistice, appelé aussi bal des débutantes ou bal des débuts. Le deuxième événement d'importance était la réception qu'offraient les parents pour souligner les débuts de leur fille; ce pouvait être un bal, un thé dansant⁵ ou simplement un thé. À ces deux événements s'ajoutaient les nombreuses réceptions de tous genres où les hôtes invitaient les débutantes de la saison. Ces réunions mondaines étaient organisées par des membres de la famille immédiate, par la parenté, par les amies de la jeune fille ou les amis des parents.

En septembre, les journalistes qui rédigeaient la chronique du carnet mondain des différents journaux montréalais⁶ s'informaient auprès des familles

⁵ Un thé dansant était une réception de moindre envergure qu'un bal et il avait lieu en fin d'après-midi, vers 17h00. L'habillement y était plus simple que pour un bal. On y dansait évidemment et un goûter était servi.

⁶ Il s'agissait principalement de *La Presse*, *La Patrie* et *The Star*.

bourgeoises s'il y avait une jeune fille en âge de faire ses débuts à l'automne. Cette démarche leur permettait d'indiquer dans leurs colonnes, et ce, dès le mois de septembre, le nom de celles qui seraient débutantes au cours de la saison⁷. Une photo de la jeune débutante était souvent publiée pour accompagner ces articles de journaux. Il va sans dire que la jeune fille était allée précédemment chez le photographe. Il s'agissait de la photographie officielle qui servirait à cette occasion et ensuite jusqu'à son mariage pour illustrer, éventuellement, les notes journalistiques la concernant ou simplement la mentionnant, par exemple, à l'occasion de l'annonce de la tenue d'une soirée bénéfice où elle était organisatrice ou bien si elle siégeait au conseil d'administration d'une association.

Dès la fin de l'été, dans toutes les familles bourgeoises, on s'affairait aux préparatifs de la saison des mondanités montréalaises. Il fallait choisir des robes de bal et d'après-midi, de même que leurs accessoires. Lorsqu'une fille faisait ses débuts, les préparatifs comportaient une dimension relativement élaborée. En plus de choisir la robe du bal des débutantes, on se devait de renouveler la garde-robe, car les occasions de sorties seraient plus nombreuses et plus variées tant pour la jeune fille que pour les parents et les autres jeunes adultes de la famille. Il fallait de plus décider de quelle façon les parents marqueraient cet événement. Donnerait-on un bal, un thé dansant ou simplement un thé? Toutes sortes de considérations entraient en ligne de compte: l'état du couple (ex.: veuvage de la mère), les moyens financiers, la taille de la famille, etc.

⁷ La "saison" (des mondanités) commençait en octobre pour se terminer en avril avec une pause au moment du carême.

Néanmoins, le bal des débutantes représentait l'événement-clé du rituel des débuts. Il coïncida pendant longtemps avec le bal de l'Armistice. Plus tard, au cours des années 1930, le bal des débutantes a correspondu au Bal des petits souliers, organisé par la Ligue de la jeunesse féminine, au cours du mois de novembre. Le soir du bal, la débutante s'y rendait accompagnée d'un jeune homme habituellement un peu plus âgé qu'elle. Les jeunes se connaissaient déjà au moins de vue ou de réputation. S'il n'y avait personne dans l'entourage, c'est un frère ou un cousin qui faisait office de cavalier. Le jeune homme pouvait aussi s'être proposé lui-même. Dans deux cas relevés lors de l'enquête, un jeune homme qu'une future débutante avait connu au cours de l'année précédente avait promis de la rappeler au moment de ses débuts pour l'accompagner au bal et il avait tenu parole. Cela semble donc démontrer l'importance que les jeunes hommes eux-mêmes accordaient à l'événement.

Le bal qui avait lieu à l'occasion de l'anniversaire de l'Armistice, à l'hôtel Windsor, se tenait ordinairement le vendredi le plus rapproché du 11 novembre.⁸ Les responsables du bal de l'Armistice recueillaient des fonds pour une oeuvre philanthropique en demandant un droit d'entrée pour assister à

⁸ Le journal *La Presse* a décrit la soirée de 1928 ainsi: "Le succès du bal naval et militaire donné, hier, à l'hôtel Windsor, à l'occasion de l'anniversaire de l'Armistice a dépassé toutes les espérances. Ce n'est d'ailleurs que justice puisqu'il joint l'utile à l'agréable. En effet, on sait que le bénéfice intégral de cette fête va, par moitié, d'une part, au fond (sic) des malheureux blessés de guerre, hospitalisés à Sainte-Anne de Bellevue, et, de l'autre, au "Last Post Fund", cette oeuvre philanthropique qui prend charge des sépultures des anciens soldats morts sans ressources et remplace, dans l'entretien de leurs tombes, les familles absentes ou besogneuses. D'autre part, ce bal, qui est le premier et l'un des plus grands événements mondains de la saison, est un excellent facteur de rapprochement entre les deux races. Canadiens français et anglais y étaient à peu près également représentés, tant dans l'élément militaire et civil que du côté féminin. Et tous s'en sont donnés à coeur joie, fraternisant à l'envi. Comme spectacle, ce fut réellement un régal pour les yeux; les toilettes des dames se mariaient agréablement aux uniformes de toutes les armes relevés à profusion par les décorations de guerre. De-ci, de-là, un habit noir soulignait d'une note un peu plus grave, le chatoiement des couleurs. À l'entrée du grand hall, transformé en jardin d'hiver, le brigadier-général, W.-B.-M. King, C.M.G., D.S.O., V.D., et l'honorable Mme Suttleworth King recevaient les invités, assistés du colonel C.-B. Price, D.S.O., et de Mme Price. La salle du banquet était décorée de drapeaux aux couleurs des nations alliées." Samedi, 10 novembre 1928, p. 37.

l'événement. Souvent, les parents de la fille achetaient les billets afin de ne pas imposer au jeune homme un tel déboursé, principalement lorsque ce dernier était étudiant. Normalement, lors d'autres événements, il revenait au jeune homme d'assumer ces frais. Mais une fois la saison ouverte, les jeunes se connaissaient et avaient moins besoin du concours des parents pour organiser leurs sorties.

Il s'agissait toujours d'une brillante réception qui réunissait environ 300 personnes. Ce bal se déroulait sous la présidence d'honneur d'un militaire de haut rang et de sa femme. Ils étaient accompagnés pour l'occasion de plusieurs membres de l'élite comme le maire de Montréal, un personnage politique ou un membre de la noblesse anglaise ou française en poste au Canada.

Les débutantes, toutes recrutées dans la bourgeoisie montréalaise, autant anglophone que francophone, étaient évidemment à l'honneur. Se joignaient à elles d'autres jeunes filles qui avaient fait leurs débuts au cours des dernières années ainsi que d'autres membres de l'élite.

La robe que portait la jeune fille était de première importance. La mère s'en occupait personnellement, avec ou sans l'avis de sa fille. Souvent, la mère profitait d'un voyage à Paris ou à New York pour choisir la robe du premier bal et des réceptions subséquentes. Des couturiers français venaient également à l'hôtel Windsor présenter leurs collections et les mères y choisissaient les robes pour elles-mêmes et leurs filles. Autrement, une couturière venait à la maison pendant plusieurs semaines afin de confectionner les robes de bal et d'après-midi. Comme pour les autres toilettes, la robe du bal des débuts suivait la mode de l'année. Jusqu'à la fin des années 1920, elle était courte et de couleur pâle. Par la suite, on a eu tendance à adopter la longue robe blanche mais cette dernière n'était pas de rigueur. La toilette était généralement complétée par un manteau de lapin blanc.

Lorsque le jeune homme atteignait l'âge de sortir dans le monde, soit entre 18 ou 20 ans, ses parents lui achetaient un habit de soirée ou un *tuxedo*. Cela faisait partie de la garde-robe de tout jeune bourgeois, car il existait de nombreuses occasions où il devait le porter. Une informatrice a raconté que son futur mari avait demandé à ses parents de lui acheter un habit de soirée lorsqu'il avait constaté qu'il aurait pu accompagner l'élue de son coeur à son bal des débuts. Il avait auparavant refusé une telle offre de ses parents, se disant trop occupé par ses études: "Là, il paraît qu'il a demandé d'avoir l'habit de gala puis tiens, peut-être que ça serait intéressant de sortir?" (E9)

Il était d'usage que le jeune homme qui accompagnait une jeune fille lui offre son bouquet de corsage. La plupart du temps, c'était le fleuriste qui le livrait le jour du bal au domicile de la jeune fille, à la demande du jeune homme.

Le soir du bal, le jeune homme venait chercher la jeune fille à son domicile au début de la soirée. C'est que ce dernier devait la conduire, soit en taxi ou avec le chauffeur de la famille, à la résidence d'une amie qui recevait à dîner⁹ d'autres débutantes à cette occasion. À ce dîner, se retrouvaient entre 12 et 20 personnes, toutes des débutantes et leur compagnon. Ils avaient ainsi l'occasion de faire plus ample connaissance avant de se rendre au bal. Les invitations étaient formulées par téléphone. C'était généralement la mère qui recevait mais l'hôtesse pouvait également être la débutante elle-même. Une informatrice a raconté qu'elle avait tenu ce rôle mais que, dans ce cas, sa soeur aînée était là pour la conseiller et voir à ce que les choses soient faites correctement. Cela sous-entend qu'il y avait là tout un protocole à respecter.

⁹ Dans la bourgeoisie montréalaise francophone, on utilisait (et on le fait toujours) la forme française pour désigner les repas: petit déjeuner pour le repas du matin, déjeuner pour le repas du midi, dîner pour le repas du soir et souper pour le repas de fin de soirée.

On se rendait ensuite au bal en groupe vers 21 heures. De toute façon, la mère voyait personnellement à ce que sa fille fasse partie d'un groupe:

Ce n'était pas l'escorte qui comptait. C'était le groupe qui comptait. Nos parents y avaient vu. Mes parents, mais c'était surtout ma mère, faisaient en sorte de voir comment nous nous rendions au bal et comment nous en revenions. C'était structuré. (E15)

Après avoir déposé leur manteau, les jeunes filles se retrouvaient dans le hall où les jeunes hommes s'empressaient de réserver une danse auprès de celles avec qui ils désiraient danser au cours de la soirée. Les jeunes filles consignaient soigneusement les noms dans leur carnet de bal.

Il y avait un carnet spécifique et individuel pour chaque bal. Ce carnet était distribué à l'entrée de la salle de bal à toutes les jeunes filles présentes. Généralement, il contenait environ dix danses. Cela devait représenter le nombre de danses couvrant toute la soirée. La première danse, celle qui précédait le banquet ainsi que la dernière danse étaient réservées au jeune homme qui accompagnait officiellement une jeune fille. Toutes les autres danses étaient attribuées à des jeunes hommes différents. Ceux qui avaient assisté au dîner précédant le bal étaient plus enclins à demander les jeunes filles à danser puisqu'ils avaient l'avantage de les connaître. Le carnet était donc vite rempli. Il revenait au jeune homme qui accompagnait la débutante de s'inscrire pour les danses libres s'il y en avait mais cette situation était rare, car il semble que les danseurs étaient fort nombreux à solliciter les faveurs d'une belle. D'ailleurs, cela aurait été une catastrophe inimaginable si le carnet

n'avait pas été rempli, car la jeune fille humiliée se serait vue contrainte de "faire tapisserie"¹⁰:

Bien c'est qu'en arrivant au début de la soirée, quand on avait ce carnet de bal, tous les jeunes gens se précipitaient ... une jeune fille après l'autre avec qui ils voulaient danser dans le courant de la soirée. Alors, il fallait calculer, "Bon, êtes-vous libre pour la danse numéro trois ou quatre ou ...". — "Non, je suis engagée." — Est-ce que je peux prendre la six?" — "Oui." Bon les noms s'inscrivaient là. C'est la jeune fille qui avait le carnet. (E37).

Ce rite se répétait à tous les autres bals, privés ou non. Notons qu'en dehors du bal tenu à l'occasion de la commémoration de l'Armistice, d'autres grands bals publics étaient offerts par des associations ou par les édiles locaux pour honorer des personnages politiques importants ou d'autres éminents visiteurs du monde aristocratique ou économique.

En début de soirée, les jeunes filles étaient présentées à tour de rôle aux invités d'honneur. Ensuite la danse battait son plein dans un des salons jusque vers minuit. Les jeunes filles retrouvaient leur cavalier officiel pour la danse précédant le repas et les couples se rendaient au buffet. L'on reprenait ensuite la danse jusqu'à deux ou trois heures du matin:

Au Windsor, il y avait une allée là, ça s'appelait le *peacock alley*, puis de chaque côté de cette allée-là, il y avait une grande salle. Dans une des deux salles, il y avait l'orchestre et l'endroit pour danser. Toute la salle. Ce n'était pas juste une piste. (...) Un banquet était servi dans un autre salon et l'on dansait ensuite jusque vers deux ou trois heures du matin. (E9)

¹⁰ Une informatrice a relaté la situation d'une jeune fille en l'honneur de qui ses parents avaient offert un bal. Ces derniers avaient négligé de lui trouver un partenaire avant le bal et elle avait fait tapisserie presque toute la soirée. "C'était effrayant! Tout le monde dansait. Nous, nos carnets étaient remplis et la pauvre restait là. ... je me rappelle que tout le monde était estomaqué parce qu'on la voyait assise." (E37).

La dernière danse, au son de "*Good Night Sweet Heart*", était très émouvante, d'après une informatrice, parce que c'était la fin.

Les parents assistaient quelquefois au bal mais ce n'était pas nécessairement pour accompagner leurs enfants. Ces derniers formaient un groupe distinct et l'obéissance aux règles du déroulement de la soirée faisait en sorte d'assurer le respect des codes de bonne conduite. En outre, il était fort mal vu de finir la soirée du bal dans un autre endroit, tel un club de nuit:

Fallait faire bien attention de rentrer directement à la maison. Ça, ma mère était très sévère. On n'avait pas le droit d'aller nulle part ailleurs. (E37)

À l'époque, la plupart des jeunes ne buvaient pas d'alcool lors de ces soirées. Ils se contentaient de siroter de la limonade. Cependant, il pouvait arriver que quelques-uns, surtout parmi les plus âgés, louent des chambres à l'hôtel et s'y rendent subrepticement pour boire au cours de la soirée et après. Mais si les parents de ces derniers apprenaient la chose, ces jeunes risquaient de sévères admonestations.

La réception offerte par les parents à leur fille débutante constituait également une étape importante du rituel des débuts. Elle avait lieu au cours de la saison, le plus souvent après la tenue du bal de l'Armistice dit bal des débutantes. À cette réception, on conviait d'autres débutantes, lesquelles étaient toujours accompagnées d'un jeune homme, ainsi que des amis ou d'autres relations. Il s'agissait toujours d'un événement d'éclat.

La réception donnée par les parents pour souligner les débuts de leur fille avait lieu à la maison, dans un chic hôtel de la ville (souvent au Ritz) ou dans un club privé où se pressaient environ de deux à trois cents invités. Comme

nous l'avons déjà souligné, il pouvait s'agir d'un grand bal, ou plus simplement d'un thé dansant ou d'un thé. Ce genre de réceptions faisait partie intégrante du rituel des débuts. Les invitations étaient faites sur cartes gravées. La jeune fille qui recevait une invitation téléphonait à un garçon de sa connaissance et l'invitait à l'accompagner. Sinon, comme les familles comptaient alors plusieurs enfants, il était facile d'inviter des jeunes hommes pour accompagner les filles. Ces dernières avaient quelquefois recours à une amie qui pouvait les mettre en contact avec leur frère ou un de ses amis. En dernier lieu, il revenait aux hôtes de voir à ce qu'il y ait autant de jeunes hommes que de jeunes filles.

Il semble que les débutantes formaient une cohorte relativement homogène et que leur qualité de débutante les rendait facilement identifiables auprès de leurs homologues sociaux. Existait-il une liste disponible où tous les noms des débutantes de l'année auraient été inscrits? Les propos de nos informatrices à ce sujet sont parfois contradictoires. L'une d'elles a été catégorique, il n'en existait pas. Il y en aurait eu plus tard, d'après elle, lorsque les familles de nouveaux riches voulaient "pousser" leur jeune fille. Les gens de l'élite se connaissaient plus ou moins et les journalistes étaient constamment à l'affût en vue d'obtenir des informations pour le carnet mondain.

Très tôt à l'automne, (la journaliste de) la colonne des mondanités du journal nous appelait pour nous demander si on était débutante cette année. ... On recevait des invitations. Les débutantes étaient des amies de l'année, pas nécessairement des amies qu'on connaissait avant. (E6)

Un souper était toujours servi vers minuit dans le cas d'un bal. Lorsqu'il s'agissait d'un thé dansant, celui-ci avait lieu en fin d'après-midi et on y servait un repas léger composé de sandwiches, de hors-d'oeuvre, d'amuse-gueule et de petits fours. Et on y dansait joyeusement. Les débutantes étaient ainsi

constamment invitées par les familles qui recevaient en l'honneur de leur fille. "Nous étions trop invitées! Nous ne pouvions aller partout!" comme l'affirmait une informatrice.

À la place de la traditionnelle réception offerte par les parents, la débutante pouvait se voir proposer une compensation. C'est le cas d'une jeune fille à qui, en 1928, les parents avaient offert de lui acheter une automobile au lieu de recevoir à l'occasion de ses débuts. Un tel cadeau en dit long sur l'ampleur de l'effort financier que représentait une telle réception.

Les thés d'après-midi étaient fort à la mode. Chaque maîtresse de maison recevait souvent des dames et demoiselles pour le thé. Les invitations se faisaient alors par téléphone. La maîtresse de maison privilégiait quelques débutantes invitées en demandant à l'une de servir le café, à l'autre le thé et à une troisième les biscuits. C'était alors un honneur pour elles; l'attention des invitées s'attardait un instant sur elles et elles avaient ainsi la chance d'être remarquées en montrant leur savoir-faire. Ces thés réunissaient quelques dizaines de personnes dans les salons de la résidence familiale que l'on ornait de fleurs pour l'occasion. On apportait également beaucoup de soin et d'imagination à décorer les tables: dominante d'une seule couleur, évocation d'une fête de la saison, fleurs, etc. La chronique mondaine était très bavarde sous ce rapport et rapportait minutieusement les détails de la décoration des salons lors des thés en plus de la description des toilettes portées à cette occasion.

Les débutantes de la saison s'inséraient de plus, et tout à fait naturellement, dans un tourbillon de sorties et de réceptions tels les bridges, les

*showers*¹¹, les dîners dans des clubs sociaux, les lunchs entre amis, les *parties* d'étudiants, les soirées de bienfaisance, etc.

Je suis allée à des bals quatre fois par semaine. Vous imaginez la vie qu'on avait! En plus des thés. On ne faisait que ça. On dormait entre-temps puis on s'habillait. (E15)

Une informatrice a conservé une liste des sorties qu'elle a effectuées au cours de l'année de ses débuts en 1928. Cette liste, qui n'est pas exhaustive, comporte 112 *engagements* (comme l'indique l'intitulé de la liste) de toutes sortes qui s'échelonnaient du 25 octobre à la fin mars. Et encore, nous savons qu'elle en a oublié puisque nous avons relevé, dans les carnets mondains de l'époque, des réceptions où on signalait sa présence sans qu'elle ne l'ait notée. En outre, les sorties des mois d'octobre et novembre y sont peu nombreuses. Nous supposons que l'habitude de noter les réceptions a mis un certain temps à s'implanter et que des oublis se sont glissés. L'informatrice y a également consigné le nom de plusieurs jeunes hommes qui l'ont accompagnée cette année-là, témoignant ainsi de l'efficacité et de l'encouragement reçus de la part de ses parents à connaître le plus grand nombre de personnes possible.

Les réceptions de la fin d'avril complétaient les manifestations mondaines reliées aux débuts. Lorsque le beau temps arrivait, les familles quittaient la ville pour la campagne ou certains partaient pour l'Europe. La pause de l'été amenait les familles bourgeoises à se regrouper dans des lieux de villégiature

¹¹ Le *shower* est un thé offert spécialement à la fiancée pour marquer son enterrement de vie de jeunesse. Il était offert au cours des semaines précédant le mariage par une amie ou une parente de la fiancée. On y offrait des cadeaux comme des tasses à thé, des articles de cuisine ou de lingerie de maison.

où la vie mondaine se déroulait à proximité de la nature en simplifiant le décorum des réunions sociales et sportives.

Le cycle des débuts terminé, la jeune fille était intégrée socialement au groupe des adultes. En outre, elle était maintenant connue des gens de sa classe et elle s'était créé un réseau de relations sociales. Enfin, elle possédait une nouvelle identité.

2.1.2 La rencontre initiale

Les débuts, comme nous l'avons vu, permettaient de créer un réseau de connaissances dans lequel les couples pouvaient se former en vue du mariage. Cependant, ils avaient aussi pour fonction de formaliser, d'organiser sur un mode adulte, des relations nées au hasard de rencontres d'adolescents à l'occasion d'activités sportives, de vacances ou de *parties* de jeunes.

À l'appui de cette affirmation, rappelons que la moitié des filles des couples bourgeois nous ont dit avoir rencontré leur conjoint pour la première fois avant l'âge de 18 ans. Trois des garçons seulement se retrouvaient dans ce même groupe d'âge au moment de la rencontre initiale. Cette rencontre avait presque toujours lieu dans une résidence, chez soi ou chez des amis, lors de réceptions: thé, bridge, dîner de débutantes, bal, *parties* d'adolescents ou week-end à la campagne. Un couple seulement s'est rencontré dans une activité échappant à l'encadrement familial, soit en faisant une marche sur la montagne où un groupe de filles a fait la rencontre d'un groupe de garçons; quelques-uns, se connaissant, parlèrent un moment ensemble. Il demeure qu'il y avait donc toujours un environnement connu favorisant les rencontres.

La rencontre initiale n'était pas marquée de rites particuliers. Les parents encourageaient fortement les jeunes filles à accepter les invitations qui leur

étaient adressées de la part des garçons. Il n'était pas question de fréquentations *steady*¹² prématurément dans la vie. Lorsqu'un garçon venait visiter une jeune fille chez elle, il lui fallait se présenter aux parents, généralement à la mère, afin de se faire connaître. Cette démarche à elle seule suffisait à éliminer la compagnie de garçons non convenables aux yeux des parents et la jeune fille n'osait pas accepter d'invitation de la part d'un jeune homme qui n'avait pas de chance d'être agréé. Le jeune homme était d'ailleurs très rarement recommandé; deux couples seulement ont fait l'objet de présentation de la part d'un aîné. On le voit, l'initiative était laissée aux jeunes, quitte à ce que le choix soit entériné par les parents. L'opinion de ces derniers demeurait toutefois très importante, leur influence se faisant discrète mais réelle. Selon une informatrice, le jeune homme avait toutes les chances d'être accepté s'il remplissait certaines conditions:

... s'il était bien, qu'il se comportait bien, qu'il était un gentilhomme et s'il était d'une famille connue. [...] Je n'aurais jamais sorti avec un noir, par exemple. Il fallait que le jeune homme soit sérieux, qu'il ait une position. Je n'aurais pas épousé un chômeur. [...] Cela aurait été difficile (s'il n'avait pas été de notre milieu). (E3)

Une autre raconte:

Le soir quand il s'est présenté, il fallait que ma mère le rencontre. Elle lui a demandé s'il était parent avec ... Il lui a répondu que c'était son grand-père. [...] C'est pour ça que dans le fond, il n'y a pas eu de difficultés quand il a commencé à me courtiser. Mais je n'avais tout de même pas le droit de sortir uniquement avec lui. Ça c'était règle générale. Il fallait que je voie d'autres garçons. (E15)

¹² Le terme "steady" qualifie des rencontres qui interviennent de façon régulière. Il était couramment employé dans toute la population que nous étudions.

Les règles imposées par les parents n'empêchaient toutefois pas le romantisme de teinter les premières rencontres. Le coup de foudre, là aussi, faisait des ravages. "Moi, en le voyant, je me suis dit: "C'est lui!" (E6) "Ça a été le coup de foudre! [...] Ça a été réciproque, vraiment!" (E7)

La plupart des jeunes bourgeoises ont eu plusieurs demandes en mariage. Il a leur donc fallu, de temps en temps, éconduire un prétendant, en particulier lorsqu'elles avaient décidé de fréquenter sérieusement un jeune homme.

Souvent, l'assiduité des fréquentations ne s'établissait pas immédiatement après la rencontre initiale. Nous avons calculé une moyenne de 37,5 mois entre la rencontre initiale et le début des véritables fréquentations. Trois couples seulement ont commencé à se voir régulièrement immédiatement après s'être connus. La plupart du temps, des rencontres entre adolescents ont donné lieu à une cour assidue bien des années après puisqu'il a pu s'écouler entre quatre et sept ans avant que l'on ne se fréquente en vue du mariage. C'est le cas de la moitié des mariages bourgeois étudiés ici. Néanmoins, il y a souvent eu des rencontres occasionnelles pendant la période s'écoulant entre la rencontre initiale et le début des fréquentations. Appartenant au même milieu, il était rare que l'on se perde de vue complètement. C'est ainsi que l'une des informatrices raconte qu'à son retour d'Europe, elle s'est informée auprès de ses amies si un tel, qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer auparavant, était toujours disponible.

Les lieux de résidence de la jeune fille et du jeune homme n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre puisque la plupart (10/12) résidaient à moins de cinq kilomètres. Dans un cas, il s'agissait de voisins immédiats; les autres demeuraient relativement près, soit dans un rayon d'un à cinq kilomètres. Seulement deux jeunes hommes devaient franchir une plus grande distance pour venir voir leur dulcinée. Cela a pu présenter quelques difficultés, car dans

un cas, la mère du jeune homme voyait d'un mauvais oeil son fils revenir trop tard à la maison. Un soir en particulier où le jeune avait dû reconduire sa belle en tramway et faire un bout de chemin à pied, sa mère, qui l'attendait, lui dit: "C'est fini les petites filles d'Outremont!" (E22)

Les qualités appréciées par les jeunes bourgeoises chez l'heureux élu se situaient peu au niveau physique même si cinq informatrices ont mentionné la beauté ou la belle apparence, une autre la robustesse et une autre l'allure dégagée d'un grand sportif. L'on parle plutôt de qualités morales comme la gentillesse (n=3), la délicatesse, la bonté, l'ouverture aux échanges. Également, quelques-unes ont décrit leur futur conjoint comme un parfait gentilhomme, ou encore, "timide et mystérieux". Une autre fut charmée par ses compliments. Les hommes rencontrés, eux, ont parlé de la beauté, de l'intelligence et du degré de culture chez la jeune fille.

2.1.3 Les fréquentations

Après l'année des débuts, les jeunes bourgeoises sortaient beaucoup et acceptaient les invitations qui leur étaient faites pour les réceptions où la jeunesse se rencontrait. Les jeunes sortaient surtout en petits groupes de garçons et de filles pour aller au cinéma, au théâtre, au tennis ou en ski sur le mont Royal. Par exemple, le salon de thé au sous-sol du magasin Morgan était très à la mode à cette époque. Les jeunes s'y rencontraient l'après-midi. Il était alors facile aux jeunes filles de donner rendez-vous à des étudiants de McGill, université voisine, ou simplement de s'y retrouver entre amis. On y consommait glaces et gâteaux accompagnés de Coca-Cola, thé ou café.

Le thé dansant de l'hôtel Mont-Royal, le samedi après-midi, était également fort couru par les jeunes. Cependant, on y allait toujours en couple.

Lorsque, l'amour aidant, les fréquentations devenaient sérieuses (*steady* comme le disent les informateurs), ce changement était signalé de façon subtile aux autres prétendants. Ainsi, si un jeune homme invitait une jeune fille à sortir, la future fiancée lui disait: "Non merci, je suis prise¹³." Si les refus se multipliaient, surtout les soirs ordinaires de sortie, le garçon comprenait que cette jeune fille n'était plus disponible.

Et puis l'autre jeune homme, il dit: "Je me suis rendu compte que les soirs de sortie, vous êtes tout le temps prise." Ça, ça voulait dire que j'avais un *steady*. [...] Alors, c'est comme ça que les autres s'apercevaient que vous étiez prise, dans le fond, que vous aviez vraiment quelqu'un de *steady*. (E9)

Même lorsque fiancée, il pouvait arriver que la fille reçoive une demande en mariage d'un autre jeune homme, ce qui signifie qu'il y avait finalement peu de signes extérieurs clairs informant le milieu social du statut de promise. Le plus souvent, on finissait par se rendre compte que le couple était déjà formé en voyant la jeune fille et le jeune homme toujours ensemble dans les réceptions. Quoi qu'il en soit, les fréquentations étaient suffisamment longues pour donner le temps de signaler à l'entourage que la relation était réellement sérieuse.

Les fréquentations prenaient place dans le cadre de diverses manifestations sociales et familiales. Le jeune homme venait quelquefois passer la soirée à la maison mais, le plus souvent, on sortait. Le jeune homme venait toujours chercher la jeune fille à sa résidence et l'y reconduisait. C'est

¹³ Le mot "prise" signifie que la jeune fille avait déjà confirmé un rendez-vous avec un autre garçon ce soir-là.

lui aussi qui assumait le coût du déplacement et les autres frais lorsqu'il y en avait. S'il y avait lieu d'offrir une boisson gazeuse ou un café lors de la sortie, c'était lui qui l'offrait. On appelait ce geste "faire des politesses".

Il me faisait des politesses plutôt [que de me donner des cadeaux]. Il m'amenait au cinéma. On allait comme je vous dis, prendre le thé. (E7)

Il ne serait jamais venu à l'idée d'une jeune fille de payer pour elle-même et encore moins pour son amoureux.

La famille tenait un rôle important dans ces relations, car c'était dans le cadre familial que la plupart des rencontres se déroulaient: veillées à la maison, réceptions, parties de bridge réunissaient souvent les frères et soeurs avec leurs amis. Les contrôles étaient relativement lâches une fois que les parents connaissaient les jeunes que leurs enfants côtoyaient. Plusieurs informateurs ont affirmé qu'ils n'ont jamais eu de chaperon. Cependant, il y avait toujours beaucoup de monde à la maison de sorte qu'il était fort difficile aux amoureux de s'isoler.

Une informatrice a affirmé que "les bons soirs ça n'existait pas". Il pouvait y avoir des réceptions, thés ou parties de bridge les soirs de semaine, les bals et soirées dansantes ayant lieu principalement les vendredis et samedis soir. Les grands dîners pouvaient se tenir n'importe quel jour même si on avait tendance à recevoir les amis le samedi et la famille le dimanche. Lorsque le jeune homme était étudiant, le couple se voyait habituellement un soir dans la semaine et le samedi.

C'était pas des soirs de sortie, disons formels. Mon mari étudiait puis, fallait qu'il réussisse, hein. [...] Alors, le mercredi soir, il venait me voir et on sortait le samedi soir. Des fois, il venait prendre le thé à la maison le dimanche. (E9)

Toutes les combinaisons étaient possibles et une certaine liberté était accordée aux jeunes pour l'organisation de leurs sorties. Il arrivait donc que, le plus souvent, on se voyait beaucoup au gré des invitations de part et d'autre. Les parents, eux-mêmes occupés par leurs propres activités sociales, encourageaient leurs jeunes adultes à voir du monde et d'autres jeunes de leur âge. À part les sorties organisées, les couples aimaient aller faire des promenades, se balader en automobile et faire des randonnées à la campagne.

On communiquait beaucoup par téléphone. Lorsqu'il était impossible de se rencontrer, on entretenait ainsi de longues conversations. Il fallait cependant que les règles de la bienséance soient observées. Une informatrice raconte qu'il fallait choisir son heure.

Ça lui arrivait de téléphoner juste pour jaser. Lorsqu'il téléphonait et que le souper était un peu en retard, la bonne disait: "Mademoiselle est à table, vous téléphonerez plus tard s'il vous plaît." Ca, ça me choquait parce qu'on n'avait pas la permission de se lever pendant le dîner. (E3)

Le téléphone s'avérait un précieux moyen de communication entre les sorties soit pour les organiser, soit pour maintenir le fil des amours. La correspondance amoureuse n'était pas chose courante. Les amoureux ne s'écrivaient que l'été si les vacances les éloignaient l'un de l'autre ou lors de séjours d'études ou de voyages. Ces occasions se sont présentées chez la plupart des couples à un moment ou l'autre de leurs fréquentations. Certaines femmes avouent même que leur amoureux était alors beaucoup plus expansif par correspondance que verbalement.

Les règles des rencontres étaient assez strictes et les jeunes manifestaient passablement de docilité, semble-t-il, dans le respect des horaires de sorties ou de veillées. Si on allait au bal, on le faisait presque toujours en groupe.

Cependant, cela n'autorisait pas à rentrer aux petites heures du matin. Il fallait rentrer immédiatement après la fin de l'activité. Le jeune homme devait ramener alors la jeune fille chez elle.

On se séparait toujours à des heures normales. Si on allait au théâtre, on se séparait tout de suite après; il venait me reconduire. Si on allait dans une soirée, on quittait quand tout le monde quittait et on ne cherchait pas à prolonger, pas du tout, du tout. Jamais nous n'avons prolongé la soirée à nous deux tout seuls. (E24)

La réputation de la jeune fille en dépendait. Une jeune fille dont l'amoureux était plus âgé qu'elle de quelques années et qui s'était permise d'aller ailleurs après un bal s'était sentie obligée de l'avouer à sa mère le lendemain:

Et je me rappelle la première fois que je suis allée au Mont-Royal avec un couple, des gens que je connaissais, nous sommes allés [ailleurs] après le bal. J'ai cru qu'il fallait que je m'en excuse auprès de ma mère. Puis, je me rappelle sa phrase. Elle m'avait dit: "Ah! Je suis très contente que tu l'avoues, mais ne recommence pas!" Il n'y avait pas de mal à ça, aller, tu sais, le bal finissait à ... quelle heure?... une heure du matin, quelque chose comme ça et puis, il y en a beaucoup qui allaient ailleurs après finir la soirée. [...] C'est simplement, tu sais, fallait entrer pas trop tard. Ma mère, sa grande préoccupation, il ne fallait pas que les voisins nous voient entrer tard. Fallait pas que les voisins nous voient entrer tard comme ça. C'était la principale préoccupation de ma mère. [...] C'est pour ça que j'ai dû lui révéler que j'étais allée après un bal au Mont-Royal, parce que je suis entrée passé trois heures du matin! [...] C'était la perte, tu sais d'aller quelque part après, pour elle! C'était la perte! (E37)

Normalement, que l'on sorte pour aller au cinéma ou faire une promenade, il fallait que la jeune fille soit entrée avant 11h00 le soir. "On avait des heures d'entrée. Vers 11h00, excepté les soirs de bal. Ma mère fixait

l'heure. Mon père, il ne se mêlait pas de ça." (E15) La plupart des informatrices parlent de 11h00 comme étant également l'heure où le jeune homme devait quitter la jeune fille lorsqu'il venait veiller à la maison. La mère allumait la lumière du couloir près du boudoir ou du salon pour signifier qu'il était l'heure de partir. Comme l'on recevait beaucoup dans les résidences bourgeoises, les heures de départ pouvaient être élastiques mais la politesse ne permettait pas beaucoup d'aller au-delà de minuit pour quitter une maison où l'on était reçu.

Les amoureux de la bourgeoisie offraient, de temps en temps, de petits cadeaux à leur belle. Les jeunes hommes qui travaillaient apportaient des fleurs, des chocolats, des livres lors des anniversaires ou des fêtes. Ils offraient un joli bijou, broche, bracelet que les dames conservent aujourd'hui avec dévotion. "Il apportait souvent des fleurs ou des bijoux ou quelque chose, je veux dire, des petites attentions. [...] Les bijoux, c'était juste pour les occasions spéciales." (E22)

Lorsque la jeune fille avait plusieurs prétendants à la fois, cela pouvait donner lieu à des situations cocasses mais surtout très délicates. Les codes de conduite venaient alors à la rescousse pour déterminer la marche à suivre comme en fait foi cette anecdote:

Parce que, au Jour de l'an, une année, je me souviens que j'avais reçu trois bouquets de roses: un bouquet de roses rouges, un bouquet de roses roses et un bouquet de roses jaunes. Et puis, chez nous, la maison était telle que nous avons un *bay window*, ce qui veut dire que nous avons des fenêtres qui avançaient dans la rue. Et je m'assois là pour regarder lequel allait venir pour enlever la carte des autres, pour ne pas que les autres voient que j'avais reçu un bouquet des autres. (E22)

Les fréquentations se déroulaient sous le signe de la chasteté. Les amoureux se tenaient la main, que ce soit au cinéma ou en se promenant. À mesure que les amours évoluaient vers une tournure plus sérieuse, on pouvait se prendre par la taille, à l'occasion. On s'embrassait, un petit bec par-ci par-là, en s'isolant quelques instants dans une pièce plus retirée de la maison, comme le solarium, ou lors de promenades. L'éducation morale faisait en sorte de restreindre les manifestations à des gestes d'affection "qui n'allaient pas très loin", selon les propos des informateurs. D'ailleurs, les avertissements des parents étaient sévères et comme en témoigne une informatrice, on n'entendait pas à rire sur le sujet: "Papa aurait eu tendance à être sévère avec moi, parce qu'il m'avait dit: Si jamais t'embrasses un garçon, je le sors par la tête." (E8)

Les jeunes n'étaient pas très bavards sur les sentiments qu'ils ressentaient l'un envers l'autre. "Il est arrivé un moment tout à coup que ... c'était naturel! C'était évident!" (E1) La jeune fille était extrêmement réservée et le garçon attendait d'être en mesure de faire vivre un ménage avant de se déclarer. Arrivait un temps où l'assiduité et la fréquence des rencontres rendaient évidents les sentiments que l'on éprouvait l'un pour l'autre. Pas de déclarations enflammées, cependant, pour témoigner ses sentiments. Néanmoins, il survenait presque toujours un événement déclencheur pour qu'un accord intervienne entre les deux amoureux: époque où le jeune homme devait décider d'aller étudier ou travailler à l'extérieur de la ville (3/12), la fin des études du jeune homme (2/12), un voyage à l'étranger ou tout simplement la célébration d'un anniversaire.

L'accord pouvait demeurer secret si les jeunes n'étaient pas encore en mesure de se marier. Des couples ont parlé de fiançailles sans engagement officiel. Cette forme d'union intervenait entre les deux jeunes qui se considéraient bel et bien comme fiancés, promis l'un à l'autre même s'ils ne pouvaient l'afficher.

C'est que lui, il est allé en Europe quand il a eu 21 ans. Et moi, je suis allée de mon côté quand j'ai eu 21 ans également. Je suis allée dans un groupe. Alors, c'est là que je me suis dit: "Je vais lui apporter une bague. Ça ne paraîtra pas mais nous allons nous engager sur parole". Alors dans sa bague, j'avais fait graver: "À A... de A... et la date," [...] J'ai gardé ça secret. [...] C'était pour dire qu'il pouvait compter sur nous, hein. C'était définitif mais nous n'étions pas encore au stade que, lui, il avait terminé ses études. Puis, alors, on ne pouvait pas se marier. [...] C'était entre nous deux. C'était une entente. [...] Ça faisait une entente, une sécurité. Il acceptait qu'on s'engage "sous parole"¹⁴. Alors c'était entendu que c'était le mien et moi, c'était [pareil]. (E22)

C'est à la suite d'un séjour du jeune homme à l'hôpital qu'un couple en était arrivé à pareille entente. La jeune fille avait voulu rendre visite à son ami à l'hôpital en compagnie de la mère de celui-ci mais la permission lui fut refusée. Sa grand-mère qui l'élevait lui avait demandé: "Êtes-vous fiancés? Non? Ma petite fille, on va pas voir à l'hôpital un garçon avec qui on n'est pas fiancée." Lorsque, plus tard, la fille a rapporté ces propos à son amoureux, ce dernier lui a proposé le mariage, un genou par terre, en pleine rue à un arrêt d'autobus ... Ce geste fut considéré par le couple comme des fiançailles sur parole.

Cette pratique demeurait relativement rare. Lorsque le couple décidait de se marier, il revenait à chacun d'en informer ses parents. L'accord des parents s'avérait nécessaire lorsqu'ils devraient continuer à faire vivre leur fille ou leur fils, notamment si ce dernier allait étudier à l'extérieur du pays ainsi qu'il est arrivé à quatre couples rencontrés. Comme dans les autres cas, chacun des membres du couple a discuté tout simplement avec son père et/ou sa mère. Les parents connaissaient les futurs époux et, tacitement, en acceptant les

¹⁴ Cette expression est synonyme des fiançailles sur parole, fiançailles secrètes dont il est question plus bas.

fréquentations, ils avaient en quelque sorte entériné le choix de leur enfant. Seulement deux couples ont dû affronter une certaine opposition à leur projet: l'un parce que la jeune fille était jugée trop jeune à 18 ans et l'autre parce que le grand-père avait peur que l'intérêt pour la fortune de la jeune fille ait préséance sur le sentiment amoureux. Dans les deux cas, un accord est intervenu après quelques explications. Sauf l'exception mentionnée plus haut, l'accord lui-même ne donnait lieu à aucun engagement formel: ni gage, ni aucune célébration.

Cet accord informel entre les amoureux était ensuite officialisé par la demande en mariage à laquelle tout jeune homme se pliait de bonne grâce. Le jeune homme prenait rendez-vous avec le père de la jeune fille, à son bureau ou à sa résidence, et il demandait au père la main de sa fille. Le jeune homme devait expliquer quels étaient ses projets et comment il entendait faire vivre sa femme. Cette rencontre n'impliquait que le père de la fille et le futur mari.

"Si tu veux l'épouser, il va falloir qu'il la fasse sa grande demande." Ça vient de mon père mais c'est ma mère qui est intervenue. Alors le jour fixé, disons que c'était un dimanche, je suppose, alors mon père était dans son bureau, le prétendant arrive et il entre. [...] Mon père était solennel, il fallait qu'il y ait une grande demande. Ils se sont enfermés dans son cabinet de travail à la maison et j'attendais avec ma mère. [...] Je pense que c'était un bilan de chiffres mais je n'ai jamais su ce qui s'était dit. (E15)

Il arrivait que cette démarche soit effectuée à l'insu de la jeune fille. Dans trois cas également, cette démarche n'a pas été effectuée car, le jeune homme faisant presque partie de la famille, l'affaire était entendue d'avance. On ne ressentait pas dans ces familles l'obligation de se soumettre à ce rituel.

2.1.4 Les fiançailles

Une fois toutes les parties d'accord sur le mariage du jeune couple, les familles célébraient les fiançailles. Sans attendre une occasion spéciale¹⁵ (9/12), le jeune couple choisissait une bague qui témoignerait de sa volonté de s'engager. Ce choix revêtait une certaine importance. Plusieurs possibilités se présentaient: s'il s'agissait d'un bijou de famille, on en faisait remonter les pierres ou on l'offrait tel quel (3/12); si on devait acheter une bague, on choisissait ensemble un modèle déjà fabriqué (3/12); ou le jeune homme achetait une bague seul (2/12); on choisissait chez le joaillier Lucas un modèle exclusif de l'artiste (2/12); le jeune homme se rendait lui-même chez un bijoutier et sélectionnait quelques modèles demandant à la future fiancée de choisir(1/12). Les dérogations à la pratique des fiançailles sont plutôt rares. Un seul couple, qui s'est marié en 1939, ne s'est pas fiancé. Le don de la bague marquait, aux yeux de l'entourage, l'engagement du couple. De plus, la plupart du temps, on signalait l'événement dans le carnet mondain des journaux montréalais avec, assez souvent, la photo de la fiancée.

La famille de la jeune fille soulignait les fiançailles par un souper qui avait lieu à sa résidence. La mère téléphonait aux parents du jeune homme pour les inviter, ainsi que leurs enfants, à un dîner un jour proche de la date où l'accord était intervenu. Il s'agissait d'un grand dîner, tenu dans la salle à manger de la résidence familiale, où l'élégance était à l'honneur. Pas de musique, de chants ou de photos mais les plus beaux atours sur la table avec nappe brodée, couverts de cérémonie et fleurs de saison.

¹⁵ En 1935, une jeune fille un peu rebelle (selon son expression, elle avait la tête chaude) s'est fiancée un 13 du mois, par défi.

Le fiancé avait remis la bague à sa fiancée avant le repas à un moment où ils étaient seuls. Rarement procédait-on à la bénédiction de la bague et des fiancés. Cela arrivait seulement lorsqu'il y avait un prêtre parent ou ami intime des fiancés. La bague, cependant, possédait une signification symbolique puissante et la porter attestait l'engagement des fiancés, comme en font foi les propos d'une informatrice dans l'anecdote suivante:

Je suis allée chez mon beau-père puis alors, il m'a dit ... C'était la deuxième fois que j'assistais à un repas chez eux. Alors, il m'a dit: "Montrez-moi donc votre bague de fiançailles!". Alors, je lui ai montrée, comme ça. Puis, il m'a dit: "Enlevez-la donc. Montrez-la moi comme il faut". Alors, je lui ai donné ma bague. Et il a dit: "C'est fini! Quand on enlève sa bague de fiançailles, ça veut dire que c'est cassé!". (E22)

Au repas de fiançailles, on buvait du champagne qui accompagnait un menu de fête où la volaille était à l'honneur. La nature des mets consommés a laissé peu de souvenirs aux informateurs; cependant, l'une se souvient avoir mangé des pigeonceaux farcis aux huîtres parce que c'était là son mets préféré. Lorsque les familles étaient nombreuses, on pouvait choisir de servir un buffet. Pour ses fiançailles, la fiancée portait une robe spéciale, plus chic que pour une réception ordinaire.

Le jeune homme offrait souvent des fleurs à sa belle pour l'occasion. Une informatrice parle d'une croyance à l'effet que les fleurs offertes devaient être des oeillets.

D'abord, j'avais eu des fleurs (...) de mon futur. Il paraît qu'il fallait que ce soit des oeillets, pas des roses, (...) Il paraît que c'était la fleur des fiançailles ça, les oeillets. (...) Ça devait être rouge et blanc. (E7)

Dans quelques familles, la parenté invitée offrait quelques petits cadeaux mais, la plupart du temps, on attendait le moment du mariage pour effectuer un tel don. La célébration des fiançailles signifiait l'enclenchement des préparatifs immédiats du mariage. Cette période de fiançailles durait en moyenne 9,9 mois: elle pouvait n'être que de deux mois mais, dans un cas, elle s'est étendue jusqu'à 26 mois.

Dans les familles bourgeoises, la période des fiançailles était fertile en réceptions qui se poursuivaient jusqu'au mariage. Nous décrirons dans le prochain chapitre les rituels qui s'y rapportaient, de même que ceux du mariage lui-même.

2.2 SE RENCONTRER, SE FRÉQUENTER ET SE FIANCER DANS LA CLASSE MOYENNE

Les membres de la classe moyenne avaient-ils, eux aussi, leur façon de vivre le scénario de la recherche du conjoint, des fréquentations, de l'accord et des fiançailles? Et dans ce cas, en quoi ses pratiques culturelles différaient-elles de celles de la bourgeoisie? Pour tenter de répondre à cette interrogation, nous allons emprunter, dans un premier temps, le même parcours de description que pour la bourgeoisie.

2.2.1 La rencontre initiale

Il n'était pas question de faire ses débuts pour les jeunes filles de la classe moyenne et il semble qu'il n'existait aucun rituel de remplacement, du moins de cette envergure. Généralement, les jeunes filles ne travaillant pas à l'extérieur, le passage à l'âge adulte s'effectuait à la sortie de l'école en aidant la mère à la maison. Les jeunes hommes, quant à eux, accédaient au marché du travail:

assez tôt pour ceux qui travaillaient dans la vente et les assurances; plus tard pour ceux rares qui exerçaient une profession libérale.

Les couples se rencontraient pour la première fois relativement tard, du moins en ce qui concerne ceux que nous avons rencontrés, puisque l'âge moyen pour les filles se situait à 20,1 ans avec une médiane de 20 ans, et les garçons avaient 22,9 ans au moment de la rencontre initiale avec un âge médian de 22 ans. En outre, le garçon était toujours plus âgé que la fille. Quatre couples se sont connus dans des résidences privées, soit celle de la jeune fille dans un cas, et chez des amis dans les trois autres; les membres de deux couples ont été présentés l'un à l'autre à la résidence de la jeune fille et une infirmière a connu un médecin en travaillant à l'hôpital. Pour la plupart, cependant, c'était lors d'activités de loisir ou de la vie quotidienne que l'on faisait connaissance: excursion en bateau, ski sur la montagne, partie de tennis, sortie de jeunes, en marchant sur la rue, en allant au bureau de poste et en faisant du bénévolat.

La première rencontre amorçait les fréquentations régulières dans plus de la moitié des cas (7/12). Dans les autres cas, il a souvent fallu d'autres rencontres fortuites pour que l'attraction se révèle et que l'on s'engage dans des fréquentations régulières. Deux couples s'étaient même connus plus de quatre ans auparavant.

La séduction passait peu par des qualités physiques puisque deux informatrices seulement ont mentionné la belle apparence comme facteur d'attraction. Le sérieux et le fait que le jeune homme soit un bon parti étaient surtout appréciés par quatre jeunes filles de notre enquête, alors qu'un homme nous l'a mentionné pour son épouse. À ces qualités s'ajoutaient la gentillesse (4), la sincérité (2), les belles manières (2), la générosité, la joie de vivre, l'intelligence, l'honnêteté et la compatibilité des goûts. L'entourage intervenait parfois en organisant les présentations. Les filles étaient

particulièrement désireuses de rencontrer un garçon et elles multipliaient les occasions de rencontre, leur volonté de se marier étant clairement identifiée. On cherchait quelqu'un de sérieux. Il pouvait donc être plus âgé; c'était même flatteur et sécurisant pour la jeune fille, surtout si elle était orpheline.

La plupart des jeunes, c'était comme nous. Vous savez nous, jeunes filles là, notre but c'était de se marier. Quand on était rendu dans la vingtaine, c'était se trouver un mari. Mais c'était pas comme aujourd'hui, c'était pas la fille qui faisait les premiers pas. C'était l'homme. Ça fait qu'il s'agissait d'en trouver un sans que ça paraisse trop. C'était mal vu de trop le montrer." (E13)

Ces propos illustrent que les jeunes filles, malgré une position d'attente, restaient vigilantes et actives. L'expression "être fréquentée", utilisée en cours d'enquête, renvoie à une certaine passivité féminine: "Puis, j'avais une soeur qui était fréquentée par un jeune homme ..." (E13). Malgré tout, les filles ne semblaient pas trop préoccupées par la crainte de ne pas se marier. Les plus pieuses soutenaient quelquefois leurs espoirs par des prières et des neuvaines. Il n'était pas rare non plus que l'on s'adresse à une voyante ou à une tireuse de cartes pour connaître son avenir.

On avait beaucoup cette habitude-là dans mon temps. On allait chez les tireuses de cartes. À l'aide d'une boule de cristal, une voyante m'avait dit que mon futur était pour avoir une bague à tel doigt. Et puis quand j'ai connu mon mari, c'est vrai que beaucoup de gens avaient des bagues, mais il avait une bague avec son initiale dessus. Puis, j'ai toujours dit: "Ah, c'était (prénom du mari) qu'elle voulait me dire!" Ça c'était avant de le connaître. Après que je l'ai connu, je cherchais pas d'autre chose. (E20)

D'autres connaissaient quelques stratagèmes. Une amie de la mère d'une jeune fille, à la campagne, avait proposé de faire une galette pour que les jeunes filles rêvent à leur futur mari¹⁶.

On a dit: " On n'est pas pour manger ça! C'est pas bon!"
Elle a dit: "Mettez-la en dessous de votre oreiller puis vous allez rêver à celui qui est pour vous autres." Oui , on l'avait fait. Et puis le lendemain, on avait rêvé et puis on pensait qu'on avait rêvé au prince charmant. (E20)

On effeuillait aussi la marguerite en pensant à son éventuel amoureux: "Il m'aime, il m'aime pas".

Une autre informatrice a raconté qu'elle avait envoyé un morceau de son gâteau de noce à deux de ses amies célibataires pour qu'elles le mettent sous leur oreiller parce que ce stratagème donnait des chances de rencontrer son futur.

Le choix du conjoint préoccupait les parents et ils s'arrangeaient pour savoir qui leur fille fréquentait. La mère, surtout, conversait avec le jeune homme en visite chez elle et elle n'hésitait pas, par la suite, à transmettre ses commentaires à sa fille. Si le coeur de la mère était conquis, les chances du jeune homme auprès de sa belle étaient grandement améliorées. Les garçons semblaient plus libres de leur choix vis-à-vis de leurs parents puisqu'ils ne leur parlaient de celle qu'ils courtoisaient que lorsque les amours étaient bien engagées.

¹⁶ Notons que ce stratagème a été rapporté par une informatrice de la classe moyenne; ceci n'exclut pas qu'il puisse être présent ailleurs.

2.2.2 Les fréquentations

Les fréquentations se déroulaient à la résidence de la fille. On passait beaucoup de temps en famille: veillant au salon avec une soeur qui "recevait" elle aussi, en jouant aux cartes avec les parents, en faisant de la musique, en recevant pour un bridge entre amis. Si l'on sortait, c'était pour aller au cinéma, au concert, au théâtre, faire une promenade en auto, pratiquer le ski ou le tennis. Les contrôles se faisaient par la présence de membres de la famille lorsque le jeune couple se voyait à la maison; ailleurs, les chaperons étaient rares.

Si elle [la mère] surveillait, ça paraissait pas beaucoup. Oui, elle surveillait parce que de temps en temps, elle venait nous offrir une tasse de thé ou quelque chose comme ça. Sous un prétexte quelconque, elle venait voir ce qui se passait. (E29)

Les parents et les jeunes favorisaient les sorties en groupe: frères et soeurs et leurs amis. Néanmoins, il n'était à peu près plus question à cette époque de chaperon lorsque le couple allait, par exemple au cinéma ou au concert. Lorsque la confiance en la bonne conduite du couple était établie, la surveillance se faisait plus discrète.

Recevoir son amoureux constituait un événement et la jeune fille portait alors ses robes du dimanche. Elle l'attendait vers 7h00 du soir et il repartait avant 11h00. "Un garçon qui était honorable, il fallait qu'il parte entre 10h30 et 11h00." (E33) Les soirs de veillée étaient le jeudi et le dimanche. Quelquefois, l'on ajoutait le mardi et, occasionnellement, pour des sorties spéciales, le samedi. Entre-temps, le jeune homme téléphonait parfois à la jeune fille pour confirmer un rendez-vous ou pour jaser tout simplement mais c'était loin d'être pratique courante. Une jeune fille n'appelait jamais un jeune homme: "Ce n'était pas bien de téléphoner. Non! Il ne fallait pas appeler les garçons."(E30) Les mêmes règles s'appliquaient pour la correspondance.

Néanmoins, le jeune homme écrivait rarement et ne le faisait que lors de séjours en dehors de la ville.

Les longues heures assis l'un contre l'autre au salon donnaient l'occasion aux amoureux de se tenir la main, de s'asseoir le plus près possible et de se donner un petit bec par-ci par-là mais, comme l'ajoutent toujours les informateurs, rien de déplacé.

On s'est embrassé pour la première fois après quelques mois. On s'embrassait sur la bouche, mais pas de *french kiss*. C'était considéré comme un manque d'hygiène. On était seul. On en a profité tant qu'on a pu après. Mais ça n'a jamais été du "collage". [...] On s'assoit sur une causeuse, aussi proche que possible. On se donnait la main. Les fréquentations, ça se faisait assez sérieusement pour ne pas se permettre des familiarités trop déplacées. (E2)

D'ailleurs le garçon sérieux respectait la jeune fille.

Je n'ai pas eu à repousser ses avances. Ce n'étaient pas des fréquentations très pressantes, c'étaient pas des fréquentations osées, les garçons allaient ailleurs pour les avoir. Mais si réellement il aimait une fille, fallait être vierge. Si on n'était pas vierge ... c'était bien important. C'était très important pour les parents aussi, c'était très important pour eux parce que si on avait des fréquentations, ils avaient peur, si c'était pas un jeune qui faisait attention, ils nous auraient pas laissées sortir. Nous autres, on est trois soeurs; les fréquentations, on était même peureuses nous autres. On voulait faire attention parce qu'on avait peur de partir pour la famille premièrement, puis on connaissait pas les choses exactement comme elles sont maintenant. Nos parents avaient peur, c'est pour ça qu'ils faisaient attention. Mon mari, il avait de bons principes puis il n'était pas jeune non plus, alors, je pense qu'il voulait sortir ... il savait, dans ce temps-là, qu'est-ce qu'il voulait faire. Si c'était sérieux avec nous, ils n'osaient pas. Il y en avait, qu'on connaissait, qui aimaient sortir et puis qu'y seraient parties pour des fins de semaine, s'embarquer avec un type; maman nous aurait jamais permis ça. Dans ce temps-là, c'était sévère! C'était sévère et puis nous, on avait peur. D'abord, on n'avait pas la

pilule, on connaissait pas ça. Et puis nos parents avaient peur de trop nous parler aussi. On aurait dit qu'on était gêné un peu avec les parents. Ensuite, on était catholiques, alors, si on allait à confesse, on pouvait pas s'avancer trop. (E20)

Les propos de cette informatrice traduisent bien le climat de crainte et d'ignorance dans lequel les jeunes vivaient leurs fréquentations. D'ailleurs, les confesseurs s'avéraient des gardiens de la vertu fort efficaces. Une informatrice raconte comment elle fut reçue, un jour, par son confesseur.

... Et puis, mon amie qui restait là me dit: "Tu sais, quand tu embrasses un garçon, tu es supposée t'accuser à la confesse". "Bon bien, c'est correct. Moi, ça ne me fait pas de différence". Alors, [mon ami] était venu. Puis, il m'avait embrassée. J'avais remarqué un baiser plus que tendre! Mais juste comme ça. Mais pas un baiser passionné que j'aurais pu dire. Alors, moi, je m'en vais me confesser. (...) Madame, ce qu'il a pu me dire de sottises! "Ça commence comme ça. Puis, un étudiant par dessus le marché! Et puis, vous allez avoir des enfants. Et puis c'est ça. Puis ça va tous être des petits bâtards!". Et patati et patata. Puis 'bâtard', ce mot-là, je connaissais la signification mais, pas bien bien plus. "En tout cas, je refuse l'absolution." J'arrive chez moi. J'ouvre la porte. Maman était là. Elle dit: "Puis, comment ça s'est passé?". Elle savait que j'allais à la confesse. J'ai dit: "Maman, je suis assez enragée! Je suis assez en colère! J'irai plus jamais me confesser! T'as compris là. C'est fini. Jamais!". Je lui ai dit ce qui était arrivé. Je lui ai dit ce qu'elle m'avait dit: "Si [il] t'embrasse, tu le diras au curé que [il] t'a embrassée". J'étais pas supposée. J'ai dit: "C'est ce que j'ai fait". Puis j'ai dit: "Là, ils me disent... il m'a dit le diable en personne. Il m'a souhaité tous les malheurs possibles. Je ne mérite pas ça. Je suis tellement scandalisée. En tout cas, la religion, je la mets de côté". Là, j'ai à peu près 22, 23 ans. (E29)

L'informatrice continue son récit en précisant que sa mère lui a suggéré d'aller voir un autre prêtre pour lui raconter cette confession. Sa mère, ne trouvant pas cette histoire scandalisante, l'a rassurée en lui disant qu'elle aurait alors l'absolution et qu'elle n'entendrait plus pareilles sottises. La jeune fille a suivi les conseils de sa mère. Ce nouveau confesseur, en riant, lui aurait

donné l'absolution. À son retour, sa mère lui a précisé que, si ce dernier confesseur lui avait donné l'absolution, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle devait mal se conduire. La dame avoue qu'elle était bien heureuse que sa mère l'ait éclairée sur ce problème. En effet, lorsque les mères avaient confiance en leur enfant, elles se montraient très compréhensives et fermaient les yeux sur les petits becs volés en passant.

S'il ne pouvait pas trop témoigner son amour par des baisers et des caresses, le jeune homme profitait d'un anniversaire et du temps des fêtes pour offrir un cadeau à celle qu'il aimait. Il n'était pas dans les usages d'arriver chez sa bien-aimée avec un bouquet à la main: "Ce n'était pas réellement de mise." (E14) De plus, on n'avait pas tellement d'argent à consacrer aux frivolités puisque, lorsqu'on était sérieusement en amour, on économisait en vue du mariage.

En ces temps de crise économique, les fréquentations étaient relativement longues. Si l'on se fie à nos informateurs, les jeunes de la classe moyenne se fréquentaient 37,4 mois, en moyenne, avant de se marier. C'est dire le sérieux de l'affaire. Dans un seul cas, sur les 12 couples rencontrés, un couple s'est marié seulement six mois après s'être connu. Les conjoints de sept mariages de la classe moyenne se sont fréquentés plus de deux ans. Les longues fréquentations ne déplaisaient pas nécessairement aux parents lorsqu'ils constataient qu'elles déboucheraient vraisemblablement sur le mariage.

Même si les parents de la jeune fille avaient donné leur accord tacite au mariage envisagé, le jeune homme se devait de faire la grande demande au père de la jeune fille. Cependant, cette demande ne revêtait pas un caractère solennel et se déroulait simplement. Elle pouvait même avoir lieu lors d'un repas en famille où le jeune homme s'adressait tout simplement au père de la jeune fille.

On était tous à la même table, à la grande table. On était après souper, toute la famille. Puis j'ai dit: "Taisez-vous là, j'ai dit, X a quelque chose à vous dire." Alors là, ils se sont retournés. Il a dit " Monsieur Y, j'ai affaire à vous parler". Il a dit: "Je vous demande la main de votre fille", devant tout le monde! Ça s'est demandé de même. [...] Quand il s'est levé, mon père lui a donné la main, t'sais. Il a dit: "Avec plaisir." Mais ça, ça n'a pas été long, t'sais. [...] C'était le jour de Noël, le soir. (E32)

Lorsque le père de la fille était décédé, il n'y avait pas de demande officielle. (3/12)

Il nous apparaît que c'est chez les informateurs se situant à l'échelon supérieur de la classe moyenne que cette coutume semble avoir été le mieux observée.

Bien après ça, moi, j'ai été voir son père comme il se devait, pour lui demander sa fille [...] On est allé dans son bureau un soir. [...] Je lui ai dit et demandé la main de sa fille. Je lui ai fait part de mon avoir, que je tenais une assurance. À part de ça qu'est-ce que j'avais? J'avais des rentes annuelles du gouvernement que j'avais achetées. Et puis là, il a dit: "C'est bien correct!". (E33)

Dans tous les cas étudiés, deux jeunes hommes seulement ont pris rendez-vous formellement avec le père de la jeune fille et ont accompli cette démarche d'une façon plus solennelle.

Les parents étaient presque toujours d'accord. Un seul couple a dû affronter la résistance de la mère (jeune médecin qui épousait une infirmière de modeste condition). Demeurant à Outremont, cette famille rêvait pour son fils d'un mariage plus prestigieux qui aurait affermi sa position sociale.

2.2.3 Les fiançailles

Une fois les familles informées, le jeune couple s'affairait aux préparatifs du mariage mais auparavant entérinait son accord par les fiançailles. Un seul couple rencontré n'a pas accompli ce rituel, ayant décidé de se marier un an après la fin des études du jeune homme.

Plusieurs fiancés de la classe moyenne ont choisi une fête religieuse pour souligner leurs fiançailles: Noël (5/11) et Pâques (1/11). Les autres fiancés interrogés n'ont pas attendu d'occasion spéciale, profitant tout simplement d'un dimanche soir (ce qui semblerait le repas familial par excellence à Montréal à cette époque) pour inviter la famille du fiancé.

La bague constituait l'élément-clé des fiançailles. Elle était choisie par le jeune homme seul ou avec sa fiancée chez un bijoutier. La description qu'en ont faite les informatrices semble indiquer qu'elle était souvent sertie d'au moins trois petits diamants.

La bague était remise sans cérémonie à la fiancée dès le moment de sa livraison ou juste avant la réception des fiançailles, ou encore avec plus de décorum, au dessert du repas de fiançailles.

Le souper de fiançailles se tenait toujours à la résidence de la fiancée. Il s'agissait d'un repas quelque peu spécial servi dans la salle à manger, la table garnie des plus belles nappes. La plupart du temps, seuls les membres immédiats des deux familles des fiancés étaient présents. Dans tous les cas, on en profitait pour faire une petite fête spéciale réunissant ces intimes. Si c'était à Noël, il pouvait y avoir quelques cadeaux offerts aux fiancés par d'autres invités qui n'étaient pas de la famille immédiate. Fait plutôt rare, une fiancée a offert un foulard de soie à son fiancé à cette occasion. Dans un seul autre cas, le fiancé a présenté des fleurs à sa fiancée en plus de la bague, là

encore à l'occasion de Noël. En dehors de cette fête, on ne se sentait pas obligé d'échanger un cadeau entre fiancés ou d'en offrir un aux fiancés.

La jeune fille célébrait ses fiançailles dans une robe plus jolie qu'à l'ordinaire et son amoureux revêtait ses plus beaux atours. Le repas se donnait des allures de fête par le menu qui était habituellement choisi pour les célébrations conformément aux habitudes de chaque famille: un simple cocktail avec vin et hors-d'oeuvre ou un souper avec dinde, légumes, gâteau et champagne (pour les plus fortunés) ou bien encore un buffet avec sandwiches, hors-d'oeuvre et café. Le repas se déroulait joyeusement et aucun geste rituel ne venait souligner le caractère particulier du repas. Dans les familles où l'on avait l'habitude de faire de la musique instrumentale et du chant lors des réunions de famille, les membres s'exécutaient volontiers.

Il y en avait toujours (des divertissements) On a joué du piano, le gramophone jouait. Moi, je chantais beaucoup, je chantais. Ce soir-là, c'était comme d'habitude. C'était plus gai un peu. Moi, je chantais beaucoup *Fascination* puis l'*Elégie* de Massenet. (20)

Une jeune fiancée, qui vivait seule avec sa mère veuve, s'est même interdite de servir de l'alcool (en dehors du vin) car, selon elle, ça ne se faisait pas chez des femmes seules. C'est ainsi qu'elle raconte sa soirée de fiançailles, le soir de Pâques:

On était peut-être une quinzaine de personnes. Le père de mon mari est venu; sa mère était décédée. Aussi la famille du côté de maman. Ma mère et moi avons fait les invitations. C'était comme un réveillon, avec un buffet (sandwiches, hors-d'oeuvre, café); ça avait été préparé par ma mère. Ma mère avait préparé une très jolie table. On était debout autour de la table. C'était comme un genre buffet. Avec un buffet, vous avez toutes sortes de bonnes choses sur la table. Réellement, je peux pas vous dire que je me rappelle particulièrement. On a passé la soirée à faire de la musique. Vers dix heures et demi on est passé à la salle à

manger et puis on a pris le goûter de Pâques. Il n'y avait pas de boisson, ça ne se faisait pas chez des femmes seules. Mais il y avait du vin. Il n'y avait pas de danse, c'était interdit. On chantait, c'était moi qui chantais le plus. Il y avait des parties d'opéra qu'on jouait sur violon et piano puis quand on avait les paroles ...

Il n'y avait pas de jeux. C'était un soir de famille bien tranquille parce qu'on était dans un troisième étage, il y avait des voisins en bas et tout ça, alors ça enlevait le ... C'est pas comme quand on est chez soi puis qu'on est dans notre propre maison. Des sous-sol de récréation, c'était pas la mode dans ce temps-là. Il ne fallait pas que ça finisse trop tard, tout le monde travaillait le lendemain. (E2)

La jeune fiancée éprouvait beaucoup de fierté à faire admirer sa bague de fiançailles à ses amies, annonçant du même coup la date probable du mariage qui, enfin, était relativement proche. En effet, dans la classe moyenne, le mariage avait habituellement lieu dans les mois suivants, avec une moyenne de 4,7 mois pour la durée des fiançailles, qui variait entre un et neuf mois.

Les préparatifs immédiats du mariage possédaient, eux aussi, leurs règles et imposaient aux fiancés et à leurs familles l'observance de tout un ensemble de rites pour marquer cet événement important. Ce sujet fait l'objet du prochain chapitre où nous verrons comment les familles de la classe moyenne se comportaient à cette occasion.

2.3 SE RENCONTRER, SE FRÉQUENTER ET SE FIANCER CHEZ LES OUVRIERS

En poursuivant la même démarche que nous avons adoptée pour les autres classes, voyons maintenant la morphologie que présentent les mêmes

rituels que nous avons vus d'exposer, mais cette fois pour les couples de la classe ouvrière.

Les enfants de la classe ouvrière cessaient relativement tôt leurs études qui s'étendaient rarement au-delà de l'école primaire. Vers l'âge de 14 ans, les jeunes entraient sur le marché du travail pour occuper un emploi de manoeuvre dans une usine, femme de ménage ou commis de magasin. Chez les couples que nous avons étudiés, tous les jeunes hommes et toutes les jeunes filles travaillaient dès qu'ils étaient sortis de l'école.

2.3.1 La rencontre initiale

Les loisirs des jeunes étaient, par conséquent, peu nombreux et les occasions de connaître d'autres jeunes célibataires se situaient principalement dans l'entourage immédiat. Évidemment, il y avait diverses façons de se rencontrer. Il arrivait même que l'on se soit connu dès l'enfance.

Ah mon dieu! C'est chez une de mes tantes qui restait à Sainte-Clothilde. On allait là, comme on dirait que je m'en viens ici, dans le bas comme ça, puis mon mari restait de ce côté-ci. Ça fait qu'on s'est connu comme ça, parce que ses enfants et le voisin, dans le temps les jeunes se tenaient tous ensemble. Puis on allait jouer dans les cours en arrière. On jouait à base-ball. On jouait à toutes sortes d'affaires tous ensemble, les filles puis les garçons. C'est là qu'on s'est connu. [...] Ma soeur, elle, c'est une drôle de coïncidence, elle, elle a marié le voisin à côté. Puis moi, j'ai marié le voisin d'en face, qui étaient tous un paquet de grands amis tous ensemble. [...] Ça fait qu'on allait là, on était contente, on va être avec les petits gars. Puis on avait du plaisir, on jouait à toutes sortes de choses dans les grands champs qu'il y avait en arrière. Ça fait que c'est là qu'on s'est connu. Et puis le soir, bien ils venaient nous reconduire. Ils se mettaient les deux, trois gars là, puis ils venaient nous reconduire à notre porte. Au coin de chez nous, puis après ça ils s'en retournaient. (...) Ah! bien oui. C'était toujours rien qu'à pied. Ils n'avaient pas rien. C'est de même qu'on s'est connu. (E16)

Les couples se sont cependant le plus souvent connus sur les lieux de travail (5/12), sur la rue en allant se promener, en se rendant au cinéma (2/12) ou dans des activités de loisir (2/12). Deux couples ont fait l'objet de présentation par des amis. L'âge moyen de la rencontre initiale se situe à 18,0 ans pour les filles (avec une médiane de 18 ans) et à 18,9 pour les garçons (avec une médiane de 19 ans).

Sauf lors de présentations par un tiers, il semble que l'on n'avait nul besoin de la recommandation de quiconque pour faire connaissance, les rencontres s'effectuant au hasard. Les parents étaient qualifiés de sévères par plusieurs couples parce qu'ils ne voyaient pas toujours d'un très bon oeil que leurs enfants, surtout les filles, entretiennent des fréquentations sérieuses à un trop jeune âge.

Lorsqu'ils étaient suffisamment âgés, les fréquentations pouvaient débiter immédiatement après la première rencontre (7/12). D'autres n'ont pas eu l'occasion de se revoir sérieusement avant six ou 12 mois et même, comme cela s'est produit à deux reprises, 38 et 60 mois après la rencontre initiale.

On s'observait quelque peu avant d'oser s'adresser la parole. Les filles semblaient plus embarrassées. Le milieu du travail offrait des occasions plus fréquentes et les relations pouvaient se nouer en allant faire une livraison ou en allant prendre un Coca-Cola. On avait donc tout le loisir de s'appivoiser progressivement. On appréciait chez l'autre (ce sont souvent des femmes qui en ont témoigné) surtout la belle apparence (5), la politesse et le savoir-vivre (4), la bonté (2), la sobriété, l'honnêteté, l'aisance financière, l'ardeur au travail, la gaieté et la délicatesse. En général, on considérait que c'était important d'être à peu près du même âge. Les écarts d'âge variaient dans une échelle qui se situait entre deux ans de moins que le conjoint jusqu'à cinq ans en plus. Seul un couple avait cinq ans de différence (c'était l'homme qui était plus âgé).

Les jeunes rêvaient de se marier et cherchaient l'amour. Le cinéma n'était pas étranger à une certaine forme de romantisme; une informatrice raconte:

J'avais été voir une vue. Et dans la vue, le garçon qui jouait, son nom était Stanley Smith. Il jouait avec Clara B. . Vous, vous ne connaissez pas ça mais le monde de mon âge connait ça. Puis c'était une belle vue. Et l'acteur, ses manières, son air... Je me disais: "Eh! mon dieu. J'aimerais assez ça être capable de le rencontrer". Mais il restait à Los Angeles, ça fait qu'il n'y avait pas moyen. Puis je rêvais toujours de rencontrer un homme qui lui ressemblait. Mais c'est entendu que je ne voulais pas que ce soit un acteur par exemple. Puis, par hasard, cou'donc, mon mari lui ressemblait! Puis, tu sais, quand on est jeune, on se fait toujours une idée de notre prince charmant, là, t'sais. Ça fait que moi, bien... je trouvais que ... Mon idée c'était que ... Je n'aimais pas les noirs. Alors, il était plutôt châtain pâle. (...) Et puis, il avait les yeux bleus. Puis il avait de belles dents, puis il avait une dent en or (rire). Aie, il était riche! (...) Puis il travaillait. Ah bien, madame, dans ce temps-là les garçons ne travaillaient pas. Puis ceux qui travaillaient, bien, ils avaient de petites jobs. Puis ils n'avaient pas les moyens d'amener une fille au théâtre, puis de l'amener manger au restaurant, je vous le dis. Puis lui, bien, il avait les moyens mais il n'avait pas le temps! [il travaillait 16 heures par jour]. (E34)

Les jeunes regardaient autour d'eux pour découvrir celle ou celui qui correspondait le mieux à leurs rêves. La plupart des jeunes filles n'ont engagé des fréquentations sérieuses qu'avec leur futur mari et n'ont guère eu à éconduire un autre prétendant. Lorsqu'une jeune fille a eu à le faire, elle a tout simplement dit qu'elle était déjà engagée. Les garçons, quant à eux, avaient quelques amourettes mais ils fixaient leur choix, eux aussi, assez rapidement.

L'âge entrainait en ligne de compte pour qu'une jeune fille commence à fréquenter un garçon. L'une des informatrices raconte qu'un jeune homme avait demandé à la fréquenter alors qu'elle avait 14 ans mais ce ne fut qu'à 16 ans seulement (en 1929) que son père lui en a accordé l'autorisation:

Quand mes parents ont vu ça, ils ont dit: "Aie, elle est trop jeune!" Mon père a dit: "Lui, y est aussi bien de la laisser tranquille. Tant qu'elle n'aura pas 16 ans! Avant, je veux pas." (E23)

Ce fut la même chose pour une autre mais cette fois l'âge fatidique avait été fixé à 18 ans (en 1937):

C'était très, très sévère. Il y en a qui ont été élevés moins sévèrement que moi peut-être mais ... Je n'ai pas pu recevoir des garçons avant l'âge de 18 ans. À 17 ans, j'avais le droit d'aller dans des réunions mixtes, mais en groupe. À 18, elle a dit: "Tu peux commencer à recevoir, mais pas plus que trois fois par semaine par exemple. (E27)

C'était toujours le garçon qui manifestait le premier son intérêt. Il déclarait ses intentions d'entreprendre des fréquentations et demandait à venir passer la soirée à la résidence de la jeune fille.

2.3.2 Les fréquentations

Les fréquentations se déroulaient le plus souvent à la résidence de la fille. La jeune fille revêtait une robe du dimanche et attendait son prétendant vers 7h00 du soir. Ils veillaient souvent dans la cuisine avec les parents ou au salon en compagnie des autres filles de la maison qui recevaient également leur amoureux. Tout le monde travaillant tôt le lendemain, on ne veillait guère plus tard que 10h00 ou 10h30. Personne ne dépassait jamais 11h00.

On écoutait la radio, puis après on chantait, on jouait du piano, puis on chantait. On se désennuyait comme ça. [...] Trois, quatre ensemble. Ah oui! Jamais tout seuls. (E16)

On allait seul au cinéma, mes parents me faisaient confiance. Quand on dansait les samedis soirs dans les maisons privées, il y avait toujours un surveillant. A la maison, quand on veillait, il y avait un salon double, et mon père nous surveillait à l'aide d'un miroir. On pouvait sortir seul. (E23)

On allait aussi au cinéma lorsque les moyens financiers le permettaient. C'était toujours le jeune homme qui payait les billets d'entrée. Les jours de rencontre, que l'on nommait familièrement les "bons soirs", étaient le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche. Rares sont ceux qui dérogeaient à ce calendrier, à moins de se rencontrer sur les lieux de travail pour bavarder pendant un moment. Les amoureux communiquaient peu par téléphone, plusieurs familles étant dépourvues de service téléphonique. Quant à la correspondance, ce mode de communication était extrêmement rare. Seules deux informatrices ont reçu chacune une lettre de leur prétendant. Les rendez-vous étaient tacitement convenus la plupart du temps ou réglés par la coutume. En effet, il fallait au garçon de bonnes raisons, s'il sortait sérieusement avec une jeune fille, pour ne pas venir "veiller" régulièrement. Si l'on voulait s'attacher les faveurs d'une belle, il fallait respecter ces règles. C'est ainsi que la régularité des visites signifiait à l'entourage le sérieux des intentions. D'un autre côté, il fallait aussi se soumettre à certains codes de conduite. Par exemple, si l'on fréquentait un garçon *steady*, il ne fallait pas sortir avec un autre. "C'était mal vu."

On disait: "Aie! As-tu vu une telle, par exemple Madeleine, si son chum sait ça là, t'sais? Elle sortait avec d'autres. Ou bien donc, une fille qui partait en machine avec un garçon. Ah là là! Ça paraissait mal. [...] Pour une fille qui recevait une robe en cadeau ou une.... qu'un garçon, par exemple, habillait une fille. T'sais, si elle était pauvre, qu'il lui fallait des souliers et qu'il lui achetait des souliers, si la fille acceptait, ce n'était pas bien vu, ça. [...] Supposons que, moi, je l'avais dit à ma petite amie: "Aie! Mon ami me donne un manteau de fourrure". Supposons là et qu'on ne se serait pas marié. Qu'il m'aurait donné un manteau de fourrure et qu'on aurait continué à sortir ensemble, là, ça là, ça aurait été bien laid. (E34)

Les avertissements des parents servaient d'ailleurs de guide dans de telles situations. Une informatrice, orpheline élevée par sa tante, a relaté:

Puis elle savait que j'allais au parc Dominion dans le temps. Si j'entrais à une heure raisonnable, c'était correct. On y allait en tramway. Je n'avais pas le droit d'embarquer en voiture [en automobile] avec un garçon. Ma tante disait: "Tu sais quand tu montes là-dedans mais tu sais jamais quand est-ce que tu vas descendre. Non, non, non, jamais!" (E27)

La réserve était de rigueur dans les gestes posés pour se témoigner son amour: se tenir la main, un petit baiser en partant, quelques baisers volés en allant faire une promenade. C'était au jeune homme de faire des avances et à la jeune fille de tracer les limites.

Ce n'était pas des avances comme aujourd'hui. La fille part puis elle va coucher avec son "chum". Non, non. Dans ce temps-là, ça... (...) On se donnait des becs, des *french-kiss*. (...) Quand on avait la chance, on s'embrassait comme tout le monde et on faisait comme les jeunes d'aujourd'hui. Vous savez, il y en a qui ne disent pas la vérité, mais de génération en génération, ça a toujours été pareil! Quand un gars et une fille étaient tout seuls et qu'ils avaient la chance de s'embrasser, bien ils en profitaient. Ils ne se gênaient pas. Surtout s'ils s'aimaient. Voyons donc! C'est entendu que si une fille n'aimait pas un garçon, bien, quand même qu'il voulait l'embrasser, elle ne se laissait pas "acheter". (E34)

La peur de devenir enceinte contenait les désirs dans d'étroites limites.

Naturellement, je vais vous dire qu'on s'embrassait, pas très, très loin. Ah! Parce que, moi, j'avais assez peur de partir pour la famille. Dans ce temps-là, on savait rien, t'sais. Il a dit: "Si jamais je couchais avec toi, je ne te marierais pas". C'est parce qu'il me respectait. On se respectait tous les deux. (E35)

Nous constatons, par cette remarque du garçon, qu'il avait, comme ses congénères d'ailleurs, bien intégré les principes qui réglaient sa conduite. Et si les filles voulaient se marier, un des principes consistait à demeurer vierge pour son mari. Elle préservait ainsi ses chances de trouver un bon mari. Rester vieille fille, à cette époque, était vu comme un échec ou une malchance. Pourtant les femmes interrogées lors de l'enquête ont admis ne pas avoir redouté cette éventualité. Un homme cependant nous a fait part de ses commentaires à propos de la crainte des jeunes filles de ne pas se marier: "Les filles cherchaient à se marier parce que c'était une tradition de se marier. (...) La question d'affaire de peur de devenir vieille fille, moi, je pense que c'était vrai." (E18)

De toutes jeunes filles, âgées de 13 ans environ, alimentaient leurs rêves en se piquant la peau avec une aiguille de façon à en faire sortir le sang à de nombreux points pour former les initiales de leur prénom et celui de leur petit copain mais il s'agissait d'un jeu plus que d'un stratagème.

Même si les femmes ne semblent pas avoir eu recours à des stratagèmes favorisant la rencontre du prince charmant, certaines essayaient tout de même de prévoir leur avenir en allant consulter une voyante. Chacune de ces voyantes avait élaboré sa propre manière de lire dans l'avenir; comme le relatent des informateurs:

Ça, je suis allée une fois avant de me marier. Elle nous donnait un œuf. On était à peu près dix dans la salle. Elle nous donnait un œuf. Comme toute personne n'a pas la même chaleur de main... Quand c'était rendu à notre tour, elle cassait l'œuf dans un grand verre. C'est pas croyable ce que ça peut faire. C'est beau. Ça faisait comme des choses. Ça dépendait... Il y avait comme un genre de château, des petites maisons, des petites routes. C'est la première que j'ai vue... Et il y a bien du monde qui n'ont jamais vu ça. (...) Elle a dit: "Vous allez vous marier. Vous allez avoir une belle petite maison". C'était vrai, par exemple, on a eu un peu de la misère. [...] Peut-être un an (avant le mariage). Ah! C'était plutôt pour le *fun*, t'sais. Je trouvais ça drôle de casser un œuf. (E35)

Et puis, une autre fois, on était allé voir une tireuse de cartes. Elle avait une grande statue dans le coin, avec des lampions. Dans le temps, je croyais ça. Alors à un moment donné, t'sais, elle me parlait, elle me parlait puis... Moi, je regardais la statue. Je lui dis: "Vous n'avez pas le droit d'avoir ça. Ce n'est pas permis pour les tireuses de cartes". "Ah!, elle a dit, je m'arrange bien. Je donne la moitié de mon argent au curé".¹⁷(E35)

(La femme): Ça coûtait 25 cents pour se faire tirer. (...) On ne croyait pas à ça parce que, dans le temps, dans mon entourage, le monde était tous... pas dans la misère noire mais... c'était pas comique "pantoute". On était obligé de raccomoder nos bas. (...) Elle m'a dit qu'on viendrait... une manière de parler, devenir riche, devenir à l'aise, t'sais. Puis elle a dit... Comment a-t-elle dit ça, donc? Que [mon mari] était pour être en affaires un jour, qu'il était pour faire de l'argent. (Ici, son mari corrobore ses propos.) Puis elle nous a dit qu'on finirait ensemble. Puis on ne le savait pas nous autres, là. ...

(Le mari): Moi, j'ai pris ça à la légère. Tu comprends.¹⁸
(E34)

On ne voulait pas prendre de chance avec l'avenir, aussi allait-on quelquefois à l'Oratoire Saint-Joseph.

Je n'ai jamais prié le bon Dieu pour être heureuse en ménage. J'ai essayé à me conduire de manière pour l'être, heureuse. (...) Il y a des filles qui avaient confiance à ça. Il y en a qui faisaient des neuvaines pour trouver à se marier. Il y a des filles qui faisaient des neuvaines, t'sais. Elles allaient à l'Oratoire Saint-Joseph pendant neuf dimanches de suite pour avoir la chance de trouver à se marier. (E34)

¹⁷ Ici, l'informatrice confirme que cette visite chez la tireuse de cartes a eu lieu avant son mariage également.

¹⁸ Ici, ils s'entendent pour dire que cette diseuse de bonne aventure leur a prédit bien des choses qui se sont réalisées par la suite, comme, certaines associations d'affaires pour le mari.

Les fréquentations assidues rassuraient la jeune fille.

La fréquentation, pour moi, ça a été le plus beau temps. [Pourquoi?] Bien, t'attends tout le temps, puis tu as hâte qu'il arrive. Puis on se sent bien. Mais quand t'es lié toujours, toujours, là, ça change un petit peu. On dit toujours avant de se marier: "On ne sera pas comme les autres". Mais on devient comme les autres. C'est normal. T'sais, l'amour est là mais... le niveau baisse un peu. Ce n'est pas comme quand on se fréquente. (E35)

Et lorsque le jeune homme se déclarait, cela concrétisait l'aboutissement de tous les espoirs.

Pour un jeune homme, offrir un présent à son amie était aussi une manière de lui témoigner son amour. Même si une jeune fille sortait sérieusement avec un jeune homme, elle n'acceptait aucun cadeau qui comblait des besoins courants de la vie. Néanmoins, à l'occasion des fêtes et aux anniversaires, le jeune homme, s'il en avait les moyens, offrait un petit cadeau qui pouvait souvent se limiter à des chocolats.

C'était presque toujours le jeune homme qui parlait d'amour le premier car parler d'amour signifiait s'engager. Une fille ne faisait jamais les premiers pas.

Ah non, pas moi. C'était lui. Moi, j'étais indépendante. Moi, j'aurais jamais dit que moi j'aurais aimé. Non! J'attendais que lui me le dise. Oh non, pas moi. J'aurais jamais dit ça! (E12)

Si l'on s'aimait, l'aboutissement normal, c'était le mariage. Le couple discutait ensemble des possibilités financières de se "partir en ménage". Mais en ces temps de crise, les perspectives étaient assez sombres et on se résignait souvent à se marier avec le minimum envisageable: un emploi pour le jeune homme et quelques effets.

Lorsque les futurs mariés avaient arrêté ensemble une date probable de mariage, chacun devait en parler à ses parents. Cette démarche s'avérait souvent difficile car les parents comptaient sur le salaire de leur enfant; aussi le fils ou la fille se sentait-il une responsabilité face à cette situation. Dans certains cas, les parents refusaient carrément ou demandaient au couple d'attendre. D'autres, plus compréhensifs, se résignaient à perdre ce revenu.

Une fois entériné l'accord de principe des parents de la jeune fille, le prétendant devait, avant toute autre démarche, officialiser cet accord en faisant sa grande demande. La plupart du temps, la jeune fille avait eu soin de prévenir ses parents, parlant d'abord à sa mère pour qu'elle "prépare" son père. Le cérémonial d'une telle pratique en imposait aux exécutants et une certaine timidité imprégnait les gestes du prétendant. La plupart des couples (11/12), cependant, se soumettaient à cette pratique. Seules les personnes vivant des circonstances exceptionnelles dans leur famille ne l'ont pas fait et c'était à regret.

On profitait d'une visite du jeune homme à la résidence de sa belle pour arranger la rencontre avec le père de la fille. Ce dernier n'était pas toujours prévenu même s'il avait entendu parler des projets de mariage. Quoi qu'il en soit, il s'y attendait généralement. Cela pouvait se faire entre hommes seulement, mais souvent la mère y assistait et quelquefois aussi la jeune fille elle-même. La demande était rapidement faite et cela ne donnait pas lieu à de grandes discussions. Le père s'assurait que le futur mari serait capable de faire vivre sa fille.

(La femme): J'avais demandé à ma mère: "Vous [le] laisserez seul avec papa une couple de minutes. [II] veut demander ma main." Dans ce temps-là, c'était ça. Il fallait faire ça. Quand il est revenu dans la cuisine, il m'a fait signe que c'était fait. On était gêné dans ce temps-là. (...)

(Le mari): Ça a bien été. Tout ce qu'il m'a demandé, c'est si j'étais capable de faire vivre une femme. Je savais dans quoi je m'embarquais. Je lui ai dit que j'en prendrais soin. (E26)

La gêne qu'entraînait cette demande chez l'un et l'autre des acteurs principaux était également motivée par les plaisanteries anticipées de la part du père qui, lui, libérait son propre malaise en intimidant le jeune homme, comme en fait foi le dialogue suivant:

Ça fait que j'ai dit: "J'ai quelque chose à demander." Il a dit: "Oui! Qu'est-ce que ça peut bien être?" J'ai dit: "Je voudrais demander la main de votre fille pour me marier." Bien il a dit: "J'espère que c'est pour te marier!" (rire) En tout cas, j'ai dit: "Je pense que je vais être en position pour bien la faire vivre parce que je commence à apprendre un métier qui, graduellement, peut devenir assez abordable pour la faire vivre." Il m'avait bien dit: "Je te connais bien. Je sais que t'es travaillant et je ne suis pas inquiet que tu ne puisses pas la faire vivre de la manière que t'es là." [...] Simplement quand j'ai dit: "Je veux avoir sa main.", il a dit: "Laisse-lui l'autre au moins!" (rire) (E18)

Il arrivait que le père refuse son consentement parce que la jeune fille était trop jeune par exemple ou, comme nous l'avons vu, la mère avait d'autres visées pour sa fille. Les amoureux différaient alors leur projet, attendant un climat plus favorable, jusqu'à ce que les discussions entre parents et enfants permettent d'arriver à une entente qui soit agréable à tous. Alors, souvent, mais surtout les parents du jeune homme, offraient d'accueillir le jeune couple à la maison pendant quelques mois. Cet arrangement permettait aux fiancés de convenir d'une date pour leur mariage qui corresponde mieux à leur projet.

Si tout allait bien, la grande demande donnait le signal des préparatifs des fiançailles ou du mariage.

2.3.3 Les fiançailles

Les fiançailles permettaient de sceller l'accord en attendant le mariage. Le rite dominant observé était sans contredit la remise de la bague à la fiancée (trois couples seulement n'ont pas effectué ce rite). Le jeune homme allait choisir la bague seul ou avec sa promise, chez un bijoutier. Il s'agissait bien souvent d'une bague en or blanc avec un petit diamant. Les plus riches pouvaient s'offrir trois diamants: un gros et deux petits. La fiancée demandait parfois à un prêtre de bénir sa bague mais il ne s'agissait toutefois pas d'une pratique généralisée car une informatrice, fiancée en 1939, a affirmé que cela ne se faisait pas.

La remise de la bague se faisait dans l'intimité, au moment de l'achat ou avant le repas organisé pour souligner l'événement. Le plus souvent, les parents de la jeune fille invitaient la famille immédiate du jeune homme pour un souper à la maison. On profitait de la célébration d'une fête religieuse comme Noël ou Pâques afin de ne pas multiplier les festivités (4/9). À Noël, il s'agissait d'un réveillon; autrement, c'était un souper de fête avec volaille et dessert. Il y avait peu de divertissements sinon un peu de musique au piano et, plus rarement, sur disques.

D'une manière ou d'une autre, l'événement était marqué. Ainsi, vers la fin de la décennie 1930, nous avons observé qu'à cette occasion, la fiancée recevait de ses proches quelques cadeaux, souvent des pièces de trousseau. Parmi les couples rencontrés, une fiancée a offert (en 1937) un briquet à son fiancé et il n'y eut aucune autre célébration; un autre couple a fait prendre une photo chez un photographe professionnel: il n'avait pu célébrer leurs fiançailles en famille car le père de la fiancée était en chômage.

La période des fiançailles durait entre deux et 12 mois (la moyenne est de 6,6 mois). De trop longues fiançailles n'étaient pas appréciées des parents. "Trop longtemps fiancés, c'était pas bon ça. (...) Je me rappelle, maman voulait

pas ça, elle." (E26) Le mariage avait lieu ensuite selon des modalités que convenaient ensemble les fiancés et leurs familles.

2.4 DIFFÉRENCIATION SOCIALE

Cette première partie de la description des rituels du mariage concernant la première rencontre, les fréquentations et les fiançailles montre que l'appartenance sociale se marquait par quelques traits spécifiques, comme, par exemple, le rituel des débuts chez la bourgeoisie. Cependant, c'est dans des modalités que les différences au plan social s'exprimaient le plus fréquemment. Soulignons que les critères de choix des informateurs faisaient en sorte de regrouper des personnes dont l'homogénéité était déjà donnée en raison de leur appartenance à la société francophone catholique de Montréal. Étant donné cette similitude de départ, les dissemblances observées entre les classes porteront nécessairement une connotation sociale.

Nous avons vu, dans un premier temps, que le rituel des débuts dans la classe bourgeoise marquait très nettement l'appartenance sociale. Aucun rituel s'y apparentant n'a pu être observé dans les autres classes. La plupart des jeunes hommes appartenant à la bourgeoisie montréalaise poursuivaient, le plus souvent, des études universitaires ou travaillaient dans l'entreprise familiale. Quant aux jeunes filles, très peu parmi elles continuaient leurs études au-delà du couvent, qu'elles quittaient généralement à l'âge de 16 ans. Elles n'occupaient jamais d'emploi non plus¹⁹ et les activités de leur vie sociale absorbaient le plus clair de leur temps à la période de leur jeunesse.

¹⁹ L'une des femmes de la bourgeoisie qui a été interrogée a travaillé quelques mois en 1933 dans un magasin dans le but de s'affirmer au regard de l'autorité parentale.

Alors que pour les garçons des familles bourgeoises, le maintien dans la hiérarchie sociale paraissait déjà tracé par le choix de leur carrière professionnelle, il en allait tout autrement pour la jeune bourgeoise. Seul un beau mariage lui permettait de perpétuer son mode de vie. Dès lors, il apparaissait primordial de l'introduire en tant qu'adulte sur la scène mondaine, en la faisant connaître et en lui permettant de se familiariser avec les règles qui avaient cours dans son milieu social. Le rituel des débuts, depuis le premier bal jusqu'aux réceptions qui avaient lieu par la suite, jouait pleinement ce rôle.

Dans les autres classes, l'entrée dans la vie adulte se faisait lorsqu'en quittant l'école, le jeune homme ou la jeune fille se mettait à travailler ou, pour les jeunes filles de la classe moyenne, demeuraient à la maison.²⁰ L'espace géographique où s'effectuait le choix du conjoint chez ces Montréalais ne paraît pas avoir été très étendu puisque la plupart (29) résidaient à moins de deux ou trois kilomètres.²¹ Toutefois, les voisins immédiats n'avaient pas nécessairement la faveur et ce sont les ouvriers qui s'éloignaient le moins des limites de la paroisse. Les familles se connaissaient souvent au moins de vue et il était relativement facile de se former une opinion sur les gens d'un même quartier. Comme plusieurs auteurs l'ont démontré, le choix du conjoint s'effectue de manière à former une union assortie.²²

²⁰ Richard Sennett parle d'une période moratoire pour les jeunes filles de Chicago de classe moyenne dans les années 1880 dans *La famille contre la ville: les classes moyennes de Chicago à l'ère industrielle, 1872-1890*, Paris, Éditions Recherches, 1980, p. 107.

²¹ Ceci nous incite à croire que l'expansion urbaine a étendu l'aire de sociabilité des jeunes depuis le début du siècle. En effet, à la suite de recherches dans les registres paroissiaux de Sainte-Brigide de Montréal entre 1900 et 1914, Lucia Ferretti a signalé que 60% des conjoints habitaient la même maison ou à proximité dans la même rue au moment de leur mariage. Lucia Ferretti, "Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse ouvrière de Montréal: Sainte-Brigide, 1900-1914", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, (2), 1985, p. 246.

²² Voir sur le sujet Alain Girard, *Le choix du conjoint*, Paris, PUF, 1981, p.123, Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Québec, Institut québécois sur la culture, 1989, p. 135 et Anne-Marie Desdoutis, "Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce", dans Gérard Bouchard et Serge Courville (sous la dir, de) *La construction d'une culture*, Le Québec et l'Amérique française, Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1993, p. 309.

Tableau 1
Proximité de résidence

| | Voisins immédiats | Même paroisse | Relativement près | Éloignés | Total |
|----------------|------------------------------|--------------------------|------------------------------|-----------------|--------------|
| Bourgeois | 1 | 3 | 6 | 2 | 12 |
| Classe moyenne | 2 | 2 | 5 | 3 | 12 |
| Ouvriers | 4 | 4 | 2 | 2 | 12 |
| Ensemble | 7 | 9 | 13 | 7 | 36 |

La première rencontre de celui ou celle que l'on mariait plus tard présente quelques différences d'une classe à l'autre en regard de l'âge. Comme le démontre le tableau 2, aussi bien chez les filles que chez les garçons, la classe moyenne se démarque des deux autres classes avec un écart d'environ deux ans dans l'âge à la rencontre initiale. Peut-être était-il plus difficile à ces jeunes de connaître un partenaire. La socialisation des jeunes limitait peut-être aussi le potentiel des filles à rencontrer un prétendant.

Tableau 2
Âge à la première rencontre

| | FILLES | | GARÇONS | |
|----------------|---------|---------|---------|---------|
| | Moyenne | Médiane | Moyenne | Médiane |
| Bourgeois | 16,8 | 17,5 | 18,9 | 19,5 |
| Classe moyenne | 20,1 | 20,0 | 22,9 | 22,0 |
| Ouvriers | 17,8 | 17,5 | 18,9 | 19,0 |

Pourtant les bourgeois se rencontraient bien davantage dans les résidences, comme l'illustre le tableau 3. C'était lors de réceptions (thé, bridge, rencontre, fête d'adolescents ou bal) que la plupart prenaient contact pour la première fois l'un avec l'autre. Les couples ouvriers, pour leur part, avaient davantage de chance de se connaître sur les lieux de travail, comme ce fut le cas pour le tiers de l'échantillon. Les autres occasions se présentaient sous forme de promenades sur la rue ou jeux entre jeunes et sous forme de présentation de la part d'un tiers. Il est intéressant aussi de noter que la plupart des jeunes de la classe moyenne de notre échantillon se sont connus dans des lieux publics ou de plein air à l'occasion de loisirs organisés (7/11). Ces derniers endroits paraissent donc avoir été pour les jeunes de la classe moyenne un des lieux les plus féconds pour y faire de nouvelles connaissances. Dans deux cas, cependant, les jeunes gens ont bénéficié des bons offices de leur entourage pour être présentés l'un à l'autre.

Tableau 3
Lieux de rencontre des conjoints

| | Chez des amis des jeunes | Chez des amis des parents | À la maison | Lieu public | Excursion ou loisir organisé | Au travail | Total |
|-------------|--------------------------|---------------------------|-------------|-------------|------------------------------|------------|-------|
| Bourgeois | 4 | 3 | 3 | 1 | 1 | 0 | 12 |
| Cl. moyenne | 2 | 1 | 1 | 3 | 4 | 1 | 12 |
| Ouvriers | 1 | 1 | 2 | 2 | 2 | 4 | 12 |
| Ensemble | 7 | 5 | 6 | 6 | 7 | 5 | 36 |

À l'intérieur des paramètres sociaux, les liens se créaient par attirance personnelle. En effet, les jeunes urbains acquéraient normalement leur autonomie par l'exercice d'une profession ou d'un métier. On pouvait donc laisser libre cours au romantisme alimenté, entre autres, par le cinéma. Les traits appréciés chez l'autre révèlent que les qualités physiques (8 mentions sur 27) étaient davantage valorisées par les bourgeois qui les ont signalées plus souvent que leurs concitoyens des autres classes. Dans la classe moyenne, deux personnes seulement ont parlé de qualités physiques, mentionnant de préférence le bon parti (3) et le sérieux (3), alors que les ouvriers appréciaient surtout les bonnes manières, la politesse et la distinction.

On ne parle plus véritablement de chaperons à cette époque. Comme ailleurs, les contrôles, qui existaient tout de même, n'avaient nul besoin d'être

déployés ouvertement car il est probable qu'ils étaient fortement intériorisés. Si l'autorité des parents ne s'exerçait pas très ouvertement, les structures familiales étaient telles que la liberté de choix dévolue aux jeunes était soumise aux contraintes morales et aux principes transmis par la famille. La force morale inculquée par l'éducation paraissait avoir été suffisante pour garder nos informateurs dans le droit chemin de la vertu. La peur de devenir enceinte (avouée principalement par les personnes de la classe moyenne), la crainte de perdre sa réputation chez les bourgeois, la peur de compromettre les chances de se marier, tout cela se conjugait et suscitait chez les jeunes filles une conduite prudente. L'ignorance de la sexualité dans laquelle elles étaient tenues jusqu'au mariage confortait leurs valeurs morales. Les témoignages d'amour étaient donc empreints d'une réserve très stricte. On se tenait la main au salon ou en promenade. On se permettait des petits becs et les baisers plus passionnés n'étaient échangés que par les plus âgés ou des fiancés à l'approche du mariage. Aucune union étudiée n'a été célébrée alors que la fille était enceinte.²³ Si la plupart des couples ont eu des fréquentations chastes, une interlocutrice, pauvre orpheline, laissée à elle-même, nous a toutefois confié, au moment d'une pause dans l'entretien que nous avons eu, qu'elle avait eu des rapports sexuels avec son fiancé deux semaines avant le mariage alors qu'elle hésitait encore à s'engager.

Les heures de couvre-feu ont également été respectées par tout le monde (11h00 au plus tard). Les veillées en famille étant plus coutumières, sans doute était-il plus facile aux jeunes de se plier au modèle établi. Mais selon notre

²³ Denyse Baillargeon rapporte que deux des 30 ouvrières qu'elle a interrogées, sont devenues enceintes avant leur mariage: *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991, p. 78. Selon Andrée Lévesque, le nombre de naissances hors mariage entre 1926 et 1939 varie entre 2055 et 2668 dans l'ensemble du Québec, *La norme et la déviance. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989, p.121. Notons que ces statistiques ne font pas état des femmes qui se sont mariées alors qu'elles étaient enceintes.

enquête, c'était seulement dans les familles plus aisées que les parents sentaient le besoin de signaler au jeune homme qu'il était l'heure de partir en se manifestant très ostensiblement.

Les rites des fréquentations paraissent avoir été relativement uniformes dans toutes les classes et dans l'ensemble de son déroulement puisque tous les éléments y étaient partout présents; seule leur application introduisait des dissimilitudes. En effet, ce rite renvoie les amoureux à une référence commune qui permettait à chaque acteur de négocier les échanges. En organisant l'espace et le temps, en structurant les rôles, la fonction du rite des fréquentations servait de mécanisme de régulation par lequel s'accomplissait l'apprentissage des relations de couple, d'agrégation au sein du groupe familial. En outre, il structurait l'adhésion à des valeurs communes, comme celle de la virginité par exemple.²⁴

Le rituel des fréquentations, au-delà de son apparente uniformité, présente certaines variations attribuables à l'appartenance sociale. Ainsi, les couples de la bourgeoisie respectaient beaucoup moins que les autres les conventions de jours de rencontres. Si tous connaissaient la règle des bons soirs (mardi, jeudi, samedi et dimanche), les membres de la bourgeoisie se voyaient au rythme des réceptions et des disponibilités laissées par les études, les vacances ou les voyages. Sous ce rapport, c'est la classe moyenne qui semble avoir été plus astreinte à respecter les règles voulant que les fréquentations se déroulent un soir de la semaine en plus du samedi soir et du dimanche après-midi.

²⁴ Selon la théorie de Claude Rivière dans *Les rites profanes*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 55.

Comme l'indique le tableau 4, il ressort que les bourgeois se rencontraient relativement tôt dans la vie mais cette rencontre initiale ne donnait pas lieu rapidement à des fréquentations. Ceci confirmerait les propos de nos informateurs quant à la diversité des formes de sociabilité pratiquées par la bourgeoisie. D'un autre côté, sur l'ensemble des couples rencontrés, la durée totale des fréquentations semble être la même: environ trois ans en moyenne. Des variations apparaissent cependant au sein des groupes eux-mêmes: tous les couples bourgeois, sauf un, se sont fréquentés au moins 20 mois; parmi les couples de classe moyenne, cinq couples se sont fréquentés moins de 20 mois et quatre couples plus de quatre ans. En ce qui concerne les ouvriers, la durée des fréquentations présente un tableau varié où les données se distribuent ainsi: six couples se sont fréquentés 26 mois et moins, les autres, entre 45 et 59 mois (sauf dans un cas où les fréquentations du couple ont été de 96 mois). L'homogénéité n'est donc qu'apparente mais, la plupart du temps, il reste qu'on ne se dirigeait pas à l'autel avant plusieurs mois.

Tableau 4
Durée des fréquentations

| | Délai entre la première rencontre et le début des fréquentations (en mois) | Durée des fréquentations jusqu'au mariage (en mois) |
|----------------|---|--|
| Bourgeois | 37,5 | 37,1 |
| Classe moyenne | 11,9 | 37,3 |
| Ouvriers | 9,6 | 37,5 |
| Moyenne | 19,7 | 36,7 |

D'autres différences marquaient l'accord qui intervenaient entre les deux amoureux en vue du mariage. Un événement déclencheur était presque toujours à l'origine de la décision de se marier dans la classe bourgeoise. Ce n'était pas le cas dans les autres classes; comme si le mariage, pour les bourgeois, semblait s'intégrer davantage aux événements de la vie familiale et sociale. Néanmoins, pour les autres familles, le mariage des filles était aussi un événement important qui mettait en jeu le meilleur des ressources matérielles de la famille. Ainsi, dans la classe ouvrière en particulier, il était fort important de choisir le moment où serait célébré le mariage, en fonction de divers impératifs imposés par des contraintes économiques. Cependant, pour tout le monde, la décision de se marier ne survenait que lorsque les conditions matérielles étaient favorables à la réalisation du projet. Dans les années de la

Crise, plusieurs couples ont ainsi repoussé de plusieurs mois les fiançailles et le mariage, en espérant toujours que le climat économique s'améliorerait.

Des étapes restaient à franchir avant les préparatifs immédiats, qui jalonnaient la fin de cette période de fréquentations. En premier lieu, on l'a vu, une fois le couple décidé à se marier, il fallait faire la grande demande. Les deux couples qui n'ont pas effectué de demande officielle alors qu'aucune circonstance apparente empêchait de le faire, se sont mariés en 1939 et 1940. On peut peut-être y voir un signe d'abandon graduel de ce rite à partir de ce moment.

Le rituel de la grande demande, largement respecté dans toutes les classes, se caractérisait par son aspect théâtralisé. Les séquences et les acteurs y étaient presque toujours les mêmes. Les personnages clés y étaient le prétendant et le père de la jeune fille. La mère et la fille y assistaient quelquefois, selon la situation familiale. Cependant, nous avons remarqué que seuls les bourgeois effectuaient la demande à la mère lorsque que le père était décédé. Dans les autres classes, on n'accomplissait pas le rituel dans ces circonstances. Presque toujours, les parents avaient été prévenus de l'imminence de la grande demande. Seuls les jeunes bourgeois se présentaient quelquefois au bureau du père, sur rendez-vous, sans démarche préalable de la fille ou de la mère.

Le dialogue paraît avoir été partout à peu près le même; le futur fiancé demandait simplement la main de la fille et le père, lui, s'assurait qu'il était capable de faire vivre sa fille puisque les femmes, en principe, ne travaillaient pas une fois mariées. Ce rituel illustre bien la vision, partagée par l'ensemble de la société, de la structure des rôles au sein du ménage de même que de la structure de l'autorité familiale. Nous constatons aussi que le modèle urbain évacue presque complètement l'implication de la famille du garçon dans l'accord qui intervient à ce moment-là.

Le rite de la grande demande rempli, les amoureux sanctionnaient l'entente par les fiançailles. Ces deux rites s'effectuaient toujours à des moments assez rapprochés dans le temps et le moment du mariage était déjà fixé généralement.

L'élément symbolique par excellence du rite des fiançailles, nous l'avons vu, résidait dans la bague de fiançailles. Elle était toujours présente et le rituel pouvait même se réduire au seul don d'une bague par le jeune homme à sa fiancée. La bague constituait donc le signe tangible de l'accord, sans qu'il y ait d'autre formalité à remplir (la signature d'un accord par exemple).

La bague comportait toujours au moins un diamant, sa taille étant déterminée par les moyens financiers du fiancé. Elle affichait ainsi la situation économique de celui-ci, sa générosité et son bon goût. La fiancée la portait avec fierté comme un trophée attestant la réalisation de l'objectif de toute jeune fille de se trouver un mari. En outre, la bague témoignait du nouveau statut de la fiancée et de sa position en regard des autres filles non mariées. Quelquefois, en signe de continuité, les bourgeois transmettaient un bijou de famille au moment des fiançailles: bague de la mère décédée, bague de la grand-mère, etc. Cet héritage transitait toujours par la famille du jeune homme puisque la règle voulait que le don provienne du jeune homme et, par extension, de sa famille.

Le don de la bague suffisait à marquer l'engagement mais, chaque fois que c'était possible, la famille de la fille soulignait l'événement par une réception et l'on profitait souvent de cette occasion pour rencontrer plus intimement les parents du jeune homme. La célébration était plus ou moins élaborée, selon l'aisance familiale. Si les moyens étaient modestes, on avait

tendance à la faire coïncider avec une fête calendaire. Noël, qui était la fête la plus populaire, recueillait souvent la faveur des couples (cinq de la classe moyenne et quatre de la classe ouvrière). Cependant, chez les bourgeois, qui avaient moins à tenir compte de considérations économiques, un seul couple a effectivement choisi le jour de Noël pour se fiancer. Partout cette fête familiale intime était marquée d'un repas ou d'un goûter, sans mets ou divertissements spécifiques.

Le rite des fiançailles "sur parole"²⁵ n'a été observé que chez les bourgeois (deux fois). Cet engagement secret mais formel échappait à toute règle prescrite laissant au gré des exécutants la liberté entière de son exécution. Il liait le couple par une promesse de mariage sans y faire participer la communauté. Son efficacité, pour le couple, était la même que les autres fiançailles. Les couples avaient recours à ce rite lorsqu'ils sentaient que leur famille respective n'aurait vraisemblablement pas accepté de les voir se fiancer officiellement. La raison invoquée était celle de l'impossibilité de se marier à court terme en raison, principalement, des études universitaires du fiancé. D'ailleurs, comme l'indique le tableau 5, les fiançailles les plus longues survenaient chez les bourgeois. Il n'est donc pas étonnant que le rite des fiançailles "sur parole" y ait été vu comme étant approprié pour ne pas allonger de façon indue, aux yeux de l'entourage, la période des fiançailles officielles.

²⁵ Fiançailles secrètes intervenues entre les deux fiancés seulement.

Tableau 5
Durée de la période des fiançailles

| | N. de mois |
|-------------------------|-------------------|
| Bourgeois | 9,3 |
| Classe moyenne | 6,8 |
| Ouvriers | 6,6 |
| Moyenne générale | 8,0 |

Note: 1 couple bourgeois, 1 couple de la classe moyenne et 2 couples ouvriers ne se sont pas fiancés.

Les préparatifs du mariage, s'ils n'étaient pas commencés, s'amorçaient véritablement au moment des fiançailles; trousseau, invitations, publication des bans, contrat de mariage et préparation du logis occupaient les futurs mariés. Nous verrons dans les prochains chapitres comment se déroulaient les rites qui entouraient ces autres activités.

CHAPITRE 3

SE MARIER: PRÉPARATION ET CÉLÉBRATION

Lorsque le mariage était décidé, les préparatifs de sa célébration commençaient assez rapidement. Les parents des fiancés, surtout la mère de la fiancée, s'activaient pour donner à l'événement le caractère exceptionnel qui convenait. Au cours des années que nous étudions, les rôles étaient bien définis et, dans la mesure du possible, chacun tentait d'être à la hauteur.

Dans le présent chapitre, nous verrons comment les fiancés et leurs familles, dans la bourgeoisie, chez les gens de la classe moyenne et chez les ouvriers, vivaient cette période. Nous décrirons les étapes suivantes: la préparation du mariage, la cérémonie religieuse et la noce. Nous analyserons ensuite les mêmes données dans la perspective de la comparaison entre les classes afin d'examiner comment s'établissait la différenciation sociale.

3.1 SE MARIER DANS LES FAMILLES BOURGEOISES

3.1.1 La préparation du mariage

Tous les bourgeois passaient un contrat de mariage, généralement sous le régime de la séparation de biens. En vue de protéger la famille d'éventuels

déboires financiers dans ses activités professionnelles, le fiancé faisait don des meubles acquis pendant le mariage à son épouse et lui assurait un "avantage" (préciput) variant entre cinq et dix mille dollars. Le fiancé rendait également sa future femme bénéficiaire d'une assurance sur la vie, ordinairement de dix mille dollars. "Ça, c'était classique pour les jeunes qui avaient un contrat, ils avaient une assurance. Je pense que c'était une assurance de dix mille dollars. Moi, tous ceux que j'ai connus ont tous eu une assurance de dix mille dollars " (E7).

Lorsque les futurs conjoints étaient jeunes (ce qui était le cas le plus fréquent), les parents donnaient leur avis sur les termes à inscrire à l'acte notarié. Les fiancés plus âgés, eux, avaient déjà acquis une expérience des affaires qui les dispensait d'avoir recours aux parents pour les conseiller. Dans tous les cas, le notaire choisi était connu de la famille puisqu'il s'agissait d'un parent, d'un confrère d'études ou du notaire attitré pour toutes les transactions d'une famille ou de l'autre. Ce fait facilitait les discussions sur les clauses du contrat entre les pères et les futurs maris. Il ne s'agissait pas de négociations très longues, les parents de la fiancée n'intervenant que pour s'assurer d'un minimum de protection financière pour leur fille. Quant aux parents du jeune homme, lorsqu'ils s'en mêlaient, c'était pour empêcher que les charges de leur fils soient trop importantes. Comme le raconte une informatrice, cela pouvait provoquer la mauvaise humeur de certains:

Mon père étant avocat avait préparé le contrat. ... Mon beau-père y était. Oui, je me rappelle parce qu'il avait dit: "Oh la, la!" Mon père me protégeait beaucoup. Je me rappelle que mon beau-père, lui, était l'indécis qui mettait peut-être du froid dans l'affaire. ... Il n'était pas avocat et il n'était pas content. Il trouvait que mon père était strict ... était protecteur. (E22)

Rares étaient les jeunes filles qui participaient directement à l'élaboration du contrat. Connaissant peu de choses dans ce domaine, absorbées par

d'autres préparatifs, elles ne s'intéressaient guère à de telles questions légales, même si ces dernières déterminaient leur avenir matériel. Elles s'en remettaient entièrement à leur futur ou à leur père.

Une ou deux semaines avant le mariage, s'il s'agissait d'un proche, le notaire était invité à la résidence de la fiancée pour la signature du contrat (8/12). Elle avait lieu en présence des parents de la future et quelquefois du père du marié. Il s'agissait d'un événement vécu sans façon, comme la visite d'un ami, qu'on soulignait parfois en prenant un verre selon les habitudes de la famille. Aucune coutume n'entourait l'événement qui était considéré comme une simple formalité.

Un seul cas dans notre enquête présentait une originalité. Le père du fiancé s'engageait, dans le contrat de mariage, à établir son fils sur une terre de son choix au moment où ses études d'agronome seraient terminées. Ceci ne s'est jamais réalisé dans les faits, l'orientation professionnelle du jeune homme s'étant modifiée par la suite. Ordinairement, les donations aux enfants ne faisaient pas partie du contrat de mariage. En effet, si les parents dotaient leurs enfants, ils le faisaient à un autre moment, par testament par exemple. Cependant, des arrangements verbaux survenaient souvent quant aux contributions parentales pour assurer le bien-être de leurs enfants après le mariage ou pour les aider à s'établir. C'est ainsi que les pères continuaient de faire vivre leur fils pendant leurs études, qu'un père donnait une allocation à sa fille qui épousait un étudiant, qu'un autre donnait un immeuble à revenus¹, qu'un autre encore aidait à la construction de la maison du nouveau couple quelques mois après le mariage. Les héritages subséquents venaient contribuer à l'aisance de la nouvelle famille. Plus immédiatement associés au mariage, les parents de la fille assumaient tous les frais de la noce et surtout

¹ Ce don est survenu quelque temps avant le mariage.

ceux du trousseau de la mariée qui, chez les bourgeois, était souvent considérable.

La constitution du trousseau s'insérait dans le calendrier d'activités de la fiancée. Rares étaient les jeunes filles qui avaient commencé leur trousseau avant le moment des fiançailles. Il était réputé de mauvais augure de commencer son trousseau trop tôt. Si on le faisait, on risquait de rester vieille fille. La lente accumulation de pièces de lingerie dans un "coffre d'espérance"² ne portait pas toujours chance, c'est pourquoi l'on attendait d'être officiellement fiancée pour amorcer l'élaboration de son trousseau.

Les mères cependant, au cours de leurs voyages en Europe ou à New York, achetaient des pièces de linge de maison ou de lingerie personnelle pour leurs filles et lorsque l'une d'elles annonçait son mariage, elle lui en offrait.

On a fait venir des toiles de France parce que maman avait été faire un voyage en '28. Et puis, elle avait pris des renseignements, fait des démarches à cet effet-là parce qu'elle savait que j'allais me marier. Alors là, les commandes ont été faites. Maman est revenue avec des catalogues, et puis les oreillers carrés, puis les draps avec les jours. Ah, C'était un beau trousseau! De belles nappes. J'ai encore toutes les nappes, de belles nappes de dentelle, des nappes chiffrées... (...) de France. (...) On a fait quelques petits objets [brodés], oui (...) Maman en a fait. Et puis, on avait aussi, c'est drôle, dans mon trousseau, (...) c'étaient comme des faux-draps qu'ils appelaient. Il y avait seulement comme cette partie-là qui repliait. (...) Oui, c'était brodé. C'était tout brodé. (...) ça, ça venait tout de Paris. (...) [la maison parisienne s'appelait] "Au Printemps" ou "Au Bon Marché"... "Le Printemps" ou "Le Bon Marché", quelque chose comme ça. Mais je les ai vus quand je suis allée à Paris. Évidemment, ce n'était pas l'élégance des maisons Dior. Mais c'était une maison [reconnue]. .. (E6)

² Souvent nommé du terme anglais "*home chest*" lors des entrevues.

Au cours des mois précédant le mariage, la fiancée magasinait³ avec sa mère et achetait des douzaines de draps, de taies d'oreillers, de nappes, de serviettes, tout ce qu'il faut pour garnir une maison pendant des années. La broderie de plusieurs pièces était exécutée par des brodeuses embauchées spécialement ou à la maison Vennat qui réalisait un travail réputé très raffiné. Cet établissement faisait d'ailleurs autorité dans le domaine et fournissait du matériel de base comme les patrons, les motifs à étamper, fils et autres. Dans les trousseaux bourgeois, on utilisait la batiste la plus fine pour confectionner les serviettes à cocktail au pourtour de dentelle au fuseau; le coton servait pour des napperons de dentelle à l'aiguille, la percale pour des ensembles de draps et taies d'oreillers brodés notamment au point Richelieu d'une grande richesse d'exécution, la soie pour des draps décorés de motifs aux fils tirés, les toiles de lin pour des nappes, la toile tissée pour linges à vaisselle. Il est possible de s'en faire une idée par la liste du trousseau d'une jeune bourgeoise mariée en 1932 reproduite à l'annexe II. Ainsi équipé, le ménage ne risquait pas de manquer de linge pendant plusieurs années! Une informatrice nous a confié qu'elle avait dans son lit, au moment de notre entretien, un drap de son trousseau. Ce dernier datait donc de plus de 60 ans.

La plupart des pièces brodées portaient des initiales. Trois lettres étaient habituellement utilisées: la première lettre du prénom de la jeune fille, celle de son nom et celle du nom de son fiancé. Certaines n'ont fait broder qu'une seule lettre; il s'agissait alors de l'initiale du nom du futur mari. Les initiales

³ Faire des courses, des emplettes.

étant ordinairement intégrées au motif de la broderie, elles prenaient diverses formes s'harmonisant à l'ensemble de l'ouvrage.⁴

Le trousseau de la future mariée était objet de fierté. Plusieurs fiancées recevaient quelques intimes pour le faire admirer. On invitait alors la mère et les soeurs du fiancé et des amies pour un thé⁵. Les pièces du trousseau étaient étalées dans la chambre de la jeune fille et dans celle de sa mère et les invitées admiraient la splendeur du linge ainsi exposé.

Puis là, il y avait toujours une belle réception pour faire voir le trousseau. Le thé de trousseau, ça, c'était un événement bien important. (...) Précédant le mariage, à peu près, environ un mois avant le mariage, je pense bien. Le trousseau était étalé. Et puis, ... il y en avait, il y en avait! De tout, des linges à vaisselle, des robes de maison, des robes de chambre, de tout. Vous allez voir, ce n'est pas croyable! Trois douzaines, je pense que c'est de draps. ... Toutes nos amies venaient. (...) Les amies de filles. (...) On regardait le trousseau. On prenait le thé. C'était dans l'après-midi. (...) Il devait bien y avoir une quarantaine [de personnes], certain, certain. (E7)

La coutume était largement observée. Si l'on ne s'y conformait pas soi-même, on y assistait néanmoins chez ses amies.

Comme nous pouvons le constater, dans la bourgeoisie, on ne négligeait aucune occasion de réjouissance. Aussi l'annonce du mariage décuplait-elle

⁴ Cette coutume diffère du marquage du linge que nous connaissons dans la France rurale. Le linge y était marqué au point de croix et en fil rouge sur toutes les pièces du trousseau. Voir: Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Éditions Gallimard, 1979, 347 p.; Mariène Albert-Llorca, "Les fils de la Vierge. Broderie et dentelle dans l'éducation des jeunes filles", *L'homme*, 1995, (janv.-mars), p.114; Agnès Fine, "À propos du trousseau: une culture féminine?" dans Michelle Perrot (sous la dir. de), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, pp. 155-188.

⁵ Cette réception est le plus souvent désignée sous le terme anglais de *trousseau tea*.

les festivités. L'enterrement de la vie de jeunesse n'échappait pas à la règle non plus. La jeune fille ne quittait pas son célibat sans que cette situation ne soit soulignée par ses amies. Et comme les thés étaient le genre de réceptions qu'affectionnaient les femmes de l'époque, c'était donc selon une formule apparentée aux thés, le *shower*⁶, que ce changement de statut était souligné. Il va sans dire qu'il s'agissait de thés qui comptaient un rituel spécifique qui se répétait. Une jeune fille pouvait se voir offrir un ou plusieurs *showers*.

Organisé par une amie intime, une future belle-soeur ou une cousine, chaque *shower* se déroulait à la résidence de celle qui recevait. L'événement se déroulait sous un thème particulier à chaque fois: tasses à thé, articles de cuisine, etc. L'hôtesse invitait les amies et parentes de la fiancée, principalement des jeunes filles (jamais d'hommes), à venir prendre le thé vers trois ou quatre heures de l'après-midi en leur envoyant une carte de visite sur laquelle elle écrivait à la main les coordonnées de l'événement comme, par exemple dans le texte suivant⁷:

Pour Mademoiselle X

Le nom (imprimé) de l'hôtesse

recevra

à un shower d'ustensiles de cuisine le mercredi 29 novembre

à quatre heures

Contribution \$1.00

(L'adresse)

⁶ Ce rite, vraisemblablement d'origine américaine anglo-saxonne, est toujours nommée de ce terme anglais et ne comporte pas de mot équivalent en français.

⁷ Texte d'une carte conservée par une dame de la bourgeoisie.

Si la fiancée avait un grand nombre d'amies ou parentes, elle était l'objet de plusieurs *showers*. La ronde des *showers* se déroulait pendant les quelques semaines précédant le mariage. Le plus populaire était sans aucun doute le *shower* de tasses. Chaque invitée offrait une tasse individuelle en cadeau. Venait ensuite le *shower* de cuisine comme dans l'invitation citée plus haut: les invitées se cotisaient pour offrir un cadeau de groupe. Il y avait en outre les *showers* de salle de bain, de verrerie. L'imagination se déployait dans des *showers* plus originaux comme pour les mouchoirs, les parfums ou les objets personnels.

Les cadeaux étaient exposés sur une table joliment décorée avec des fleurs et des rubans. Les hôtesse s'arrangeaient pour "faire quelque chose de personnel. (...) Tout était accroché comme, admettons ... Il y en avait une qui avait un parasol puis alors, elle avait des rubans, un cadeau à chaque pointe. Et puis ensuite le restant des ... C'était arrangé vraiment ce *shower*-là, je veux dire. Alors là, on déballait tout ça." (E22) On servait un goûter composé de sandwiches, une petite salade et un dessert accompagné de thé et de café. Et l'on causait entre amies jusque vers six heures.

L'enterrement de vie de garçon, quant à lui, était une coutume bien connue parmi les jeunes hommes du temps, quoiqu'un peu moins populaire que le *shower* (7/12). Tout d'abord, il s'agissait d'une activité qui ne survenait qu'une seule fois. On célébrait la fin du célibat du jeune homme au cours des deux dernières semaines précédant le mariage. Un ami du fiancé organisait habituellement un dîner dans un club privé ou dans un restaurant et les hommes, proches du futur marié, étaient invités aux agapes. On profitait de l'occasion pour offrir au jeune homme un cadeau de valeur, par exemple une coutellerie en argent. La soirée se terminait dans un bar; on y buvait en se racontant des histoires grivoises et en jouant parfois des tours pendables au jeune homme.

Je pense qu'ils se contaient des histoires un peu salées et ils prenaient un bon coup. Il y en a eu des enterrements de vieux garçon où ça a été assez dur mais avec mon mari ils ont été plutôt corrects. (Quand vous dites que ça a été assez dur, ça veut dire quoi?) Je veux dire, déshabiller le gars puis ... Entre autres, il y en a un qui était très poilu puis ils l'avaient rasé, juste une ligne là, comme ça, puis ... je le sais pas exactement mais en tout cas je sais que j'étais au mariage puis je le regardais, puis j'avais le fou rire ... Mais je sais que mon mari m'avait dit que celui-là, ça lui était dû parce qu'il aimait jouer des tours à tout le monde. Mon mari, c'était pas un joueur de tours alors il a pas été "magané"⁸ comme ils disaient dans le temps" (E3)

Certains jeunes hommes n'étant pas très habitués à boire, cela donnait lieu à des situations jugées cocasses et l'on cherchait par différents moyens à les mettre dans l'embarras par des blagues à connotation sexuelle ou autres grivoiseries de circonstance.

Ces réunions d'hommes demeuraient des événements dont on se remémorait entre soi les péripéties longtemps après.

Ce qui s'est passé à l'enterrement de vie de garçon? Bah, c'est toujours la même chose. D'abord, ils lui avaient offert un très beau cadeau. Ils nous avaient offert une coutellerie. Je me souviens. En plaqué, mais toute la coutellerie hein. Ils mangeaient. Puis, il y avait des petites vues cochonnes. C'était le soir. Je ne pense pas qu'il y avait de filles qui y allaient mais c'étaient surtout des blagues. Je me rappelle pas où ça s'était passé. Il devait y avoir assez de monde pour qu'ils récoltent assez pour lui offrir ce qu'ils ont offert. Parce qu'ils lui ont offert un beau cadeau. (...) Ses amis l'avaient organisé. Puis le lendemain, mon père est venu conter ça à mon grand-père. Puis, ils se contaient ça, là, comme ça. [en chuchotant]. Puis, mon grand-père riait! (E9)

⁸ Ce terme signifie "malmené".

Par ailleurs, d'autres s'y refusaient parce qu'ils trouvaient cela d'une vulgarité inacceptable. Pourtant, les jeunes voyaient l'enterrement de vie de jeunesse comme une occasion de réunir les amis du fiancé avant le mariage, comme l'étaient les *showers* et la présentation du trousseau pour les jeunes filles. Une informatrice le commente ainsi:

Du côté des jeunes filles, c'était la présentation du trousseau. Et du côté des garçons, c'était la présentation d'un cadeau pour regrouper les amis. C'était l'équivalent. (...) Il y avait des *showers* de tasses. C'était beau! (...) En tout cas c'est agréable parce que, lorsqu'on se sert de ces objets-là, ça rappelle de beaux souvenirs. (E6)

Si les *showers* et l'enterrement de vie de garçon donnaient à la jeunesse l'occasion de célébrer la fin du célibat de l'un de ses membres, le couple de fiancés était également fêté par les amis et les parents par des réceptions plus informelles.

J'ai eu beaucoup de réceptions avant mon mariage: des thés, des déjeuners. Par exemple, j'avais des amis qui nous ont reçus tous les deux pour un dîner, d'autres des amis de mes parents nous ont reçus à des dîners. Ah j'ai un cahier des réceptions. Généralement, ils organisaient ça les fins de semaine pour que les gens puissent s'amuser sans être obligés de partir tôt parce qu'ils allaient travailler le lendemain ou quelque chose comme ça. On se donnait la peine d'écrire des cartons d'invitation. Je mettais les robes de mon trousseau évidemment: j'en avais plusieurs. (E3)

Ces réceptions s'inséraient dans le calendrier social ordinaire et rassemblaient soit des jeunes de même sexe, des couples de jeunes ou bien les fiancés et leurs parents. L'invitation se faisait en utilisant une formule semblable à celle mentionnée plus haut:

Pour Mademoiselle X
Monsieur Y
Le nom (imprimé) de l'hôtesse
recevra mercredi le 20 décembre
à l'heure du thé à
l'hôtel Mont-Royal
R.S.V.P.

Le carnet mondain de l'époque était rempli de la relation de ces réceptions: thés, cocktails, déjeuners, dîners intimes ou grands dîners. Un mariage prochain présentait un magnifique prétexte de réunions sociales agréables. À ce genre de réception cependant, il n'était offert aucun cadeau. Il s'agissait simplement d'honorer les fiancés ensemble ou la fiancée seule.⁹

Ces rencontres de gens du même milieu supposaient des préparatifs complexes dans l'organisation des festivités. L'éclat des fêtes dépendait largement des lieux où elles étaient tenues et surtout des toilettes que les femmes portaient à ces occasions. Le jour du mariage représentait, naturellement, le point culminant du scénario nuptial.

La robe blanche, longue, avec traîne plus ou moins importante représentait la norme pour la mariée et le *morning coat* la norme pour le marié. La robe de la mariée était réalisée par une couturière ou un couturier de renom. Pour sa part, Raoul-Jean Fouré, couturier français établi à Montréal à la fin des années 1920, réalisait des garde-robes prestigieuses et ses robes de mariées

⁹ Certains thés et certains déjeuners avaient lieu entre femmes en l'honneur de la fiancée seule.

étaient parmi les plus appréciées¹⁰. Il utilisait crêpe et satin pour les robes, tulle illusion pour les voiles. Il choisissait lui-même les fleurs qui composeraient le bouquet de la mariée.

Il est relativement facile d'avoir une idée précise de la toilette des mariés et de leur cortège, les journalistes décrivant minutieusement les détails des vêtements¹¹. On y souligne toujours la grande simplicité des lignes de la robe. Également, des photos subsistent dans les familles qui appuient les informations recueillies à ce sujet.

Le bouquet de la mariée se composait de fleurs exotiques de couleur blanche comme les orchidées, les lis de Calla ou plus simplement les roses, les tulipes et les fleurs de saison. Toujours commandé chez le fleuriste, le bouquet revêtait diverses formes: une gerbe savamment montée, un petit arrangement aux fleurs variées, un livre d'heures garni de fleurs et de rubans. En outre, les fleurs naturelles ornaient la toilette des membres du cortège: bouquets de corsage pour les mères des mariés et les filles d'honneur et boutonnieres pour le marié, les pères et les garçons d'honneur.

La couleur ivoire était également choisie pour la robe de mariée et on la considérait au même titre que le blanc. Par contre, les autres couleurs comme le rose et le beige n'avaient pas le même statut. Si l'on se mariait en couleur, le mariage était jugé moins classique et le cortège pouvait être limité à une dame d'honneur, à un garçon d'honneur ou des placiers seulement. La mariée ne portait pas alors de voile mais un petit chapeau de même ton que la robe. Le

¹⁰ D'après les commentaires que nous avons recueillis, le coût d'une robe de mariée de ce couturier pouvait coûter environ 120 dollars.

¹¹ Nous avons retrouvé dans le journal *La Presse* la description des mariages des personnes de la bourgeoisie que nous avons rencontrées.

bouquet cependant demeurait un élément important. Une dame qui s'est mariée en rose parce qu'elle était orpheline raconte:

Si j'avais eu blanc, j'aurais eu le voile et la fille d'honneur. ... [rose] c'était considéré comme moins d'apparat. C'était moins compliqué et tout. (..) Je dois vous dire que malgré que bien des gens ne m'ont pas comprise, ont trouvé que j'étais folle, mais moi je me trouve pas folle parce que je respectais beaucoup ma grand-mère, hein. C'est effrayant si ça l'énervait de penser que je pouvais m'habiller en blanc. Elle s'imaginait qu'il fallait que j'aie six filles d'honneur et tout. (E9)

Une coutume connue de quelques-unes avait trait aux couleurs que la mariée devait porter le matin du mariage. Cette coutume est toujours évoquée en anglais: "*Something new, something old, something borrowed and something blue.*"¹² Deux mariées de l'échantillon s'y sont soumises. Le diktat du "neuf" était facile à observer car les vêtements portés ce jour-là étaient presque tous neufs. Le "vieux", lui, s'exprimait dans le port d'un bijou reçu antérieurement en cadeau ou emprunté. Quant au bleu, l'exigence fut satisfaite pour l'une en portant une jarretière bleue offerte par une amie et, pour l'autre en incluant des myosotis dans la composition de son bouquet. Il va sans dire que d'autres combinaisons auraient pu être également possibles.

Si la saison l'exigeait, la mariée portait un manteau de lapin blanc qu'elle enlevait à l'entrée de l'église pour la cérémonie. Un collier de perles complétait souvent la toilette.

L'éclat de la mariée tranchait sur le costume sombre et classique du marié. Ce dernier revêtait un *morning coat* avec tous les accessoires appropriés:

¹² "Quelque chose de neuf, quelque chose de vieux, quelque chose d'emprunté et quelque chose de bleu".

chemise blanche, chapeau haut de forme, cravate de soie grise et gants gris. Une perle retenait la cravate. La plupart du temps, ce costume faisait déjà partie de sa garde-robe, le marié l'ayant acquis pour d'autres occasions, par exemple au moment où il avait eu à jouer le rôle de garçon d'honneur d'un frère ou d'un ami. En effet, les garçons d'honneur et les placiers étaient tous vêtus du *morning coat*, de même que les témoins. Seule la fleur à la boutonnière (souvent une rose blanche) donnait un air de fête au costume des hommes. Les hommes du cortège affichaient donc une certaine sobriété qui mettait en valeur les toilettes des femmes. Outre la mariée qui était la reine du jour, la dame d'honneur, les filles d'honneur et la bouquetière¹³ ainsi que les mères des mariés donnaient au cortège du mariage une somptuosité où l'équilibre des couleurs et des styles était toujours étudié pour donner à l'ensemble l'harmonie et la distinction recherchées.

La dame et les filles d'honneur portaient des robes de couleur mais d'un style s'harmonisant à celui de la robe de la mariée. Le voile étant réservé à la mariée, elles étaient coiffées d'un chapeau. Elles tenaient souvent une gerbe de fleurs différentes du bouquet de la mariée par la couleur mais qui était aussi imposant par la taille. L'ensemble était toujours supposé offrir à l'oeil une image de solennité et de beauté. Le photographe professionnel, dont les services avaient été réservés pour le mariage, s'attardait surtout à représenter la mariée, le cortège d'honneur, de même que la bouquetière s'il y en avait une.

Le marié commençait par se mettre en beauté en se rendant au salon de barbier la veille du mariage. Les derniers préparatifs des soins du corps se

¹³ Le rôle de la bouquetière était tenu par une enfant, proche parente de la famille, et elle portait toujours un bouquet de fleurs dans ses mains. Elle précédait le cortège et son rôle était accessoire. Mais on la retrouvait dans peu de mariages.

faisaient le matin. Pour certaines mariées, le couturier ou la couturière se rendait à leur résidence pour les aider à revêtir la robe et, souvent en compagnie de la coiffeuse, installer le voile de la mariée. Lorsqu'il y en avait, le maquillage se faisait très discret: du rouge sur les lèvres et un peu de poudre sur le visage. Les mères, même si elles ne participaient pas toujours directement à la préparation immédiate de la tenue de leur fille, veillaient cependant à ce que tout soit parfait. Les futurs mariés semblent s'être préparés sans l'aide de personne.

Dans la famille de la jeune fille, il régnait une atmosphère fébrile le matin du mariage. La couturière assistant la mariée, le fleuriste venant livrer les divers bouquets des membres du cortège et de la décoration de la maison, le photographe prenant ses clichés, enfin le personnel affecté à la préparation du repas de noce, tout ce monde s'activait en même temps pour que la mise en place du décor du mariage soit parfaitement au point.

Lorsque la mariée était prête, le photographe se mettait à l'oeuvre. Il y avait toujours une photo de la mariée seule dans le salon, devant la cheminée ou une fenêtre. S'il n'y avait qu'un nombre très réduit de filles d'honneur, il s'agissait souvent alors de soeurs de la mariée. On la photographiait alors avec sa dame et ses filles d'honneur, là encore dans le salon et quelquefois dans l'escalier du hall d'entrée. Un cortège de six filles d'honneur était photographié plus tard dans la journée, lors de la réception dans le jardin ou le salon mais alors, la plupart du temps, avec les garçons d'honneur.

Le moment de quitter la maison était rarement marqué par quelque manifestation que ce soit. Tout au plus, quelques parents émus prenaient-ils un moment pour exprimer leurs souhaits de bonheur à leur fille ou à leur fils. Ensuite la mère, en compagnie de ses autres enfants, quittait la maison dans une voiture familiale ou une voiture louée. De son côté, le marié attendait à l'église, accompagné de son père ou de son témoin, l'arrivée de sa fiancée.

Celle-ci était la dernière à quitter la maison pour l'église avec son père dans la voiture familiale conduite par le chauffeur ou dans une limousine louée. On se rendait directement à l'église sans manifestation le long du parcours.

3.1.2 La cérémonie religieuse

Les invités étaient déjà assis à leur place au moment de l'arrivée de la mariée à l'église. Les dame, filles, garçon d'honneur et placiers attendaient à l'arrière de l'église afin de former le cortège qui précédait la mariée et son père pour monter l'allée centrale au son de la musique d'orgue. La mariée rejoignait le fiancé dans le chœur, sur des sièges disposés en cet endroit spécialement pour eux et leurs témoins. Des placiers, choisis parmi les frères et les amis des mariés, s'étaient chargés de placer les invités dans la nef selon les liens de parenté ou d'amitié qu'ils avaient avec les deux familles. Le rôle de la dame d'honneur consistait à disposer la traîne de la mariée de façon élégante et à voir au bien-être de la mariée; elle s'occupait également de son bouquet lorsque celui-ci gênait certains mouvements lors de la cérémonie.

Avant que les mariés ne soient arrivés au pied de l'autel, il leur avait fallu passer certaines étapes, dont celles prescrites par l'Église. Le choix du moment où aurait lieu le mariage n'était pas laissé au hasard. Néanmoins, il arrivait que l'on passe outre à des règles ecclésiastiques et que l'on se marie pendant le temps de l'Avent, par exemple, sans pour cela, selon notre enquête, qu'aucune urgence n'ait motivé ce choix. Pourtant, les impératifs sociaux étaient suffisamment forts pour qu'aucun mariage n'ait été célébré pendant l'été. En effet, aucun mariage bourgeois de notre échantillon n'a eu lieu entre le 13 mai et le 29 août. De même, au mois de mars, durant le carême, il n'y avait pas de mariage et les mois d'octobre et de novembre étaient évités. La date choisie correspondait souvent au départ pour un séjour d'études du mari

ou était choisie en fonction du type de voyage de noces. Les familles étant absentes de la ville pendant la période d'été, on se mariait donc préférablement au printemps ou bien encore au début de l'automne.

L'Église ne célébrait pas de mariage le dimanche. Les membres de la bourgeoisie se mariaient généralement un jeudi ou un samedi. Certains ont choisi les autres jours de la semaine, sauf le mercredi. Dès qu'on avait fixé la date du mariage, les futurs mariés se rendaient au presbytère pour rencontrer le curé.

On le connaissait bien le curé, il venait déjeuner à la maison. C'était un petit village, Outremont. Il n'y a pas eu d'enquête, tout le monde se connaissait. Il n'y a pas eu de ces choses-là. (...) Si les parents avaient accepté le jeune homme, il n'y a pas un curé qui aurait osé leur parler de quoi que ce soit. Ça finissait là. Le curé se mettait pas à ... C'est dans les campagnes que le curé avait l'autorité, tandis que le curé, je pense que c'était D. à l'époque, était fort heureux d'avoir été nommé dans une paroisse huppée. Alors il se permettait pas des choses (...) Oh non, non! Ils se mêlaient de leurs affaires puis ils nous laissaient ... (E15)

La rencontre avec le curé ne devenait, dans ces conditions, qu'une formalité pour fournir les documents requis et préciser les détails de la cérémonie. Les bourgeois choisissaient toujours un mariage de première classe, ce qui signifiait, selon la paroisse, que le célébrant revêtait les plus beaux habits sacerdotaux, que l'église était largement éclairée, que le tapis rouge était déployé jusque sur le parvis et que, de temps en temps, on ajoutait une marquise à l'extérieur de l'édifice.

Parmi les exigences requises par l'Église, la publication des bans s'adressait à la population paroissiale. Cette publication devait se répéter trois dimanches de suite, à la grand-messe, au cours des semaines précédant immédiatement le mariage. Toutefois, les mariés pouvaient payer une

dispense afin que les bans ne soient publiés qu'une seule fois. Quelques femmes interrogées ne se souviennent pas de ce fait, car elles n'étaient pas présentes lors des arrangements pris avec le curé. Aussi, la publication des bans n'avait-elle, à leurs yeux, pas beaucoup d'importance. Le mariage de plusieurs couples a cependant été publié trois fois dans leur paroisse respective tandis que quelques autres ont payé la dispense afin que les bans ne soient publiés qu'une seule fois. Il est impossible de voir une uniformité de comportement vis-à-vis de la publication des bans de même que dans le fait d'aller entendre ou non à la messe le curé lire en chaire la formule rituelle: "Il y a promesse de mariage entre Mademoiselle ..., fille de ..., de cette paroisse et Monsieur ..., fils de ..., de la paroisse Si quelqu'un connaît quelque empêchement à ce mariage, il est prié de nous en avertir aussitôt".

La confession des futurs conjoints complétait les prescriptions religieuses à respecter avant le mariage. Le couple allait se confesser chacun de son côté ou ensemble, lors des jours précédant la cérémonie, durant les séances de confession tenues régulièrement dans la paroisse. Le confesseur, à la demande du pénitent, émettait un billet de confession à remettre le jour du mariage. Cependant, les opinions ou les souvenirs des informateurs diffèrent sur ce point. Certains affirment qu'ils n'en avaient pas besoin alors que d'autres sont certains d'en avoir obtenu. S'agirait-il d'une disposition plus ou moins observée par les curés ou a-t-elle été appliquée sporadiquement? Nos données, qui s'appuient uniquement sur le souvenir des informateurs, sont malheureusement trop partielles sur ce point pour en avoir une idée précise. Lorsque le confesseur en fournissait un, le billet de confession était remis au célébrant soit le matin du mariage, soit la veille lors de l'exercice préparatoire à l'église.

La cérémonie religieuse exigeait de prévoir une mise en scène. En effet, c'était l'occasion par excellence où se mêlaient les rites religieux et les rites profanes et où le mariage acquérait tout à fait son caractère public. Chaque

membre du cortège avait un rôle déterminé à jouer, et pour assurer le déroulement cohérent de la cérémonie, les mariés et les membres du cortège se réunissaient la veille en compagnie du célébrant ou du curé, pour en régler l'ordonnancement. Les mouvements de chacun étaient précisés, avec leurs séquences et les endroits précis où ils devaient s'accomplir. Cet exercice se faisait généralement en fin d'après-midi ou en début de soirée et la plupart des personnes qui formeraient le cortège y assistaient entre deux préparatifs. Les fiancés se voyaient donc la veille du mariage mais en aucun cas le futur ne devait voir la robe de mariée avant la cérémonie. "Ça ne se faisait pas!" (E8)

Une autre coutume nous a été signalée, voulant que le futur ne couche pas sous le même toit que sa fiancée la veille du mariage. Cet interdit d'ailleurs couvrait toute la période des fiançailles. Il est rarement évoqué car il va de soi que des fiancés qui habitaient la même ville, chez leurs parents respectifs, n'avaient pas l'occasion, normalement, de dormir dans la même maison. Un couple cependant, qui a célébré son mariage à la campagne, a dû se soumettre à cette coutume:

Pendant la période où nous étions fiancés, il y avait un règlement qui voulait que le fiancé ne pouvait pas coucher sous le même toit [que sa fiancée]. Il y avait une chambre d'amis où j'aurais pu coucher dans la chambre avec mon futur beau-frère mais ça ne se faisait pas. Alors, il y a eu une famille amie qui avait une très, très jolie maison sur la rue. Alors quand je passais la nuit à la campagne, j'allais coucher chez cette famille. (E11)

La cérémonie religieuse représentait l'une des activités principales de tout mariage. Elle avait toujours lieu le matin entre 8h30 et 11h00, 10h00 étant le moment le plus fréquent (5/12). Un parent ou un ami de la famille célébrait la messe (10/12). Les autres membres du clergé, connus des familles des mariés assistaient, le cas échéant, à la messe dans le chœur. L'église était décorée de fleurs de saison, de verdure à profusion dans le chœur et de bouquets

ornés de ruban accrochés aux bancs. Les fleurs étaient généralement blanches et choisies pour s'harmoniser au bouquet de la mariée.

Le serment d'engagement et d'alliance avait toujours lieu au milieu du déroulement de la messe selon le rite catholique. L'union était consacrée par l'échange de paroles rituelles et de l'anneau de mariage. Le marié ou le garçon d'honneur avait apporté le jonc dans sa poche et le déposait sur un petit plateau qui était présenté à l'officiant. Ce dernier bénissait le jonc et le marié le passait au majeur gauche de la mariée. La mariée avait pris soin d'enlever sa bague de fiançailles pour la mettre à un doigt de la main droite. Après la cérémonie, la bague rejoignait le jonc. Quelquefois, la femme offrait également un jonc à son mari. C'est elle alors qui le passait au doigt de son mari après avoir reçu le sien. Cette pratique a été observée auprès de la moitié de notre échantillon de classe bourgeoise. Il arrivait que les joncs de mariage portent une inscription à l'intérieur comme: de X à Y et de Y à X ou mention de la date. Quelques croyances ont été signalées relativement au jonc. Une informatrice a par exemple raconté qu'il ne fallait pas que la femme plie le doigt pendant que son époux passait le jonc si elle ne voulait pas être dominée par lui.¹⁴

Ma grand-mère m'avait dit: "Ma petite fille là, quand il va mettre ton anneau, là, plie pas ton doigt!" [Pourquoi?] Pour avoir le haut du pavé. Je me rappelle qu'il prenait mon doigt pour le plier, je me rappelle de ça. (E9)

¹⁴ Selon Arnold Van Gennep, dans toutes les régions de France, "la règle est qu'en recourbant le doigt elle [la mariée] s'efforce d'arrêter l'anneau sur la deuxième phalange, afin d'être la maîtresse du ménage, ou de la maison, ou de dominer son mari." *Manuel du folklore français contemporain*, tome 1, Paris, Grands manuels Picard, 1980, p. 458.

La messe se déroulait sans qu'il y ait de sermon, laissant libre cours à la musique d'orgue et au chant. On demandait aux musiciens et chanteurs faisant partie de la parenté des mariés de s'exécuter ou bien encore on embauchait un artiste connu¹⁵. Les personnes interrogées ne se souviennent pas des mélodies entendues mais on mentionne qu'il y avait certainement l'Ave Maria (Schubert) et la marche nuptiale (Mendelssohn) parce qu'elles faisaient partie du répertoire habituellement exécuté aux mariages.

Les témoins des mariés étaient toujours les deux pères¹⁶. Si l'un ou l'autre était décédé, le frère ou l'oncle du conjoint le remplaçait. Les mères assistaient à la cérémonie mais n'agissaient jamais comme témoin. Les mariés, ainsi que les témoins, signaient les registres à la fin de la cérémonie, soit à la sacristie ou soit à la balustrade. Le célébrant signait également, de même que les autres prêtres présents.

Tous les invités au mariage assistaient à la cérémonie. À mesure qu'ils arrivaient, les placiers attribuaient des places aux invités d'un côté et l'autre de la nef, selon les liens qu'ils avaient avec l'un ou l'autre des mariés. Les familles avaient pris soin de choisir des placiers qui provenaient de chacune d'elles. Quelques curieux et des journalistes se présentaient à l'église mais s'asseyaient en retrait.

La cérémonie terminée, les mariés sortaient ensemble par l'allée centrale, précédés de la bouquetière et suivis, dans l'ordre, de la dame d'honneur accompagnée du garçon d'honneur, des filles d'honneur au bras des placiers,

¹⁵ Lionel Daunais, interprète très connu au Québec, a chanté à deux des mariages bourgeois de l'enquête.

¹⁶ D'ailleurs, "servir de père" signifie, dans le langage populaire québécois, être témoin à un mariage.

du témoin de la mariée avec la mère du marié, du témoin du marié avec la mère de la mariée, et de la parenté la plus proche. Venait ensuite le reste des invités sans autre ordre de préséance.

La sortie sur le parvis donnait souvent lieu à une explosion de confettis lancés par les amis des mariés. Quelquefois, un photographe professionnel avait été retenu pour prendre une photo du nouveau couple sur le parvis. Les photographes des journaux, quant à eux, prenaient des clichés des mariés à la porte de l'église et dans l'escalier qui les menait à la voiture qui les attendait. Il n'y avait généralement pas d'autres manifestations que celles-là. Les mariés montaient ensemble dans la voiture du marié. Une dame raconte que dès ce moment, elle a compris qu'elle avait changé de statut en entendant les paroles prononcées par le père de son mari:

Le chauffeur de mon père s'est approché mais l'automobile que (mon beau-père) avait louée pour se rendre à l'église avec mon mari a passé devant. Mon père a dit: "Hé, pourquoi tu montes pas dans l'auto?" Puis mon beau-père a dit: "Ce n'est plus une ... [en mentionnant le nom de jeune fille de la mariée] c'est une ... [en mentionnant le nom du mari]." Alors je suis montée dans l'auto louée par mon beau-père." (E3)

Le cortège de voitures les suivait jusqu'au lieu de la noce dans le même ordre que celui de la sortie de l'église. Le trajet, souvent très court, se faisait sous le signe de la sobriété, sans artifice aucun, "dans la haute dignité" (E15).

3.1.3 La noce

La réception qui suivait la cérémonie avait lieu, le plus souvent, à la résidence de la mariée (8/12); sinon, elle avait lieu dans un club privé (3/12).

Dès leur arrivée au lieu de la noce, les mariés, leurs parents et le cortège d'honneur formaient une ligne et recevaient les félicitations et voeux de bonheur des invités qui défilaient devant eux en leur serrant la main. L'assistance était très nombreuse et se composait de la parenté des deux mariés, oncles, tantes, cousins et cousines et plusieurs amis des parents et des jeunes. Il y avait toujours 100 ou 200 invités et cela pouvait aller parfois jusqu'à 300. On servait du champagne et le repas suivait. Si la réception avait lieu dans une résidence, on servait toujours un buffet préparé par le personnel domestique ou par un traiteur. Une table, garnie de la plus belle nappe brodée que l'on possédait, était dressée dans la salle à manger. Des serviteurs circulaient parmi les invités pour leur offrir des hors-d'oeuvre, salade de poulet et autres, bouchées chaudes ou froides et petits gâteaux. Les détails du menu n'ont guère laissé de traces précises dans le souvenir des informateurs; il semble que les mets mentionnés étaient les mêmes que pour toute grande réception. Lorsque la noce avait lieu dans un club privé, l'espace disponible permettait alors de servir un repas chaud où les invités étaient assis à table. Une table d'honneur était alors installée où se retrouvaient les mariés, leurs parents, la dame, les filles et les garçons d'honneur, les grands-parents et le célébrant. Les invités se répartissaient en tablées de huit ou dix personnes selon leurs propres affinités.

La fête revêtait un caractère exceptionnel par la splendeur de la décoration des salons avec des fleurs de saison et de la verdure en abondance. S'il faisait beau temps, les invités circulaient dans le jardin ou bien l'on bavardait en petits groupes. Une informatrice s'est exprimée ainsi sur le déroulement de sa noce: "Il n'y avait pas de cérémonie. Ce n'était pas une cérémonie. ... C'était une grande réception où on échangeait. Tout le monde échangeait." (E22) Ces propos sont significatifs et résument bien les témoignages entendus sur la réception bourgeoise. Quelquefois, un invité portait un toast aux mariés mais la plupart du temps nulle manifestation ne venait colorer la fête davantage. Tout au plus, quelques amateurs de

photographie exerçaient-ils leur talent en fixant les mariés et leurs invités sur des photos ou des films cinématographiques.

Le gâteau de noce, toujours de la fête, était habituellement constitué de pâte aux fruits à trois ou quatre étages, recouvert de glaçage blanc ou de pâte d'amandes, blanche également. Sa décoration variait: des figurines de mariés ou des fleurs. Avec un couteau spécial garni de ruban blanc, les mariés coupaient ensemble la première tranche, la main de la mariée sur celle du marié; les serveurs s'occupaient ensuite de le servir aux invités.

Il y avait un couteau tout arrangé avec des boucles de ruban. C'est mon mari et moi qui avons mis le couteau dans le gâteau pour trancher le premier morceau. Après ça, bien c'était les serveurs. (E3)

On l'a coupé ensemble. C'est moi [c'est le mari qui parle] qui faisait le plus d'efforts. Elle, elle n'avait qu'à mettre sa main. (Rires) Vous savez, dans le mariage, elle avait la main au gâteau mais en dessous, il y avait l'autre main! (Rires) (E8)

Il arrivait que les mariés réservent un étage du gâteau, celui du dessus ou celui du bas, pour le baptême du premier enfant. La jeune mariée arrosait alors, de temps en temps, la pâte de rhum pour mieux conserver le gâteau. Mais cette coutume était toutefois peu pratiquée, car elle n'a été signalée que deux fois seulement. Une autre pratique, citée également à deux reprises, consistait à disposer un petit morceau du gâteau de noce dans une petite boîte qui était remise aux jeunes filles présentes, afin qu'elles la placent sous l'oreiller. Ce geste leur permettrait de rêver à celui qui deviendrait leur mari.

Une autre coutume, largement pratiquée celle-là, concernait également les jeunes filles. En effet, la mariée lançait son bouquet de noce aux jeunes filles réunies et ce, au moment d'aller se changer pour partir en voyage de noces. La jeune fille qui l'attrapait était sensée se marier dans l'année.

Les invitations au mariage se faisaient sur faire-part gravé. "Ce n'était pas de bon ton de le faire imprimer." (E8) Il était rédigé selon un texte stéréotypé reproduit à l'annexe III. C'était aux parents de la fiancée, qui recevaient à l'occasion du mariage de leur fille, qu'il revenait de procéder aux invitations. Le fiancé préparait une liste avec sa propre famille et la remettait aux parents de sa future. Les invitations étaient habituellement postées trois ou quatre semaines avant le jour du mariage. Le fait suivant atteste l'importance accordée au faire-part: un couple qui s'est marié en 1939, voulant ne faire qu'un mariage intime, avait prévenu leurs parents respectifs à peine quatre semaines avant la date choisie. Les parents de la mariée ne l'entendaient pas du tout de cette façon et organisèrent à la hâte un grand mariage avec un cortège imposant. Les invitations se sont alors faites de vive voix ou écrites à la main. Après le mariage, un faire-part gravé fut envoyé aux parents et amis des mariés afin de les informer de l'événement.

Les lecteurs de la chronique mondaine des journaux ne risquaient pas d'ignorer un événement comme un mariage dans une famille bourgeoise puisqu'il en était question à plusieurs reprises. Il était d'abord annoncé au cours des semaines précédant l'événement, décrit par le menu le jour même de la noce et, le lendemain, une photo des nouveaux mariés était publiée.

Les invités se faisaient un point d'honneur d'offrir un cadeau aux nouveaux mariés. Dès la réception du faire-part, on choisissait quelque chose qui était alors expédié à la résidence de la mariée soit par le fournisseur, soit déposé par le donateur lui-même. À mesure de leur arrivée, ils étaient exposés dans une ou deux pièces secondaires de la maison - boudoir ou pièce de séjour - sur des tables montées sur des tréteaux et recouvertes de nappes ou de draps blancs. Chaque cadeau était mis en valeur avec, bien en vue, la carte de vœux qui l'accompagnait ainsi que le nom du donateur. L'abondance et le luxe caractérisaient les cadeaux dans la bourgeoisie. Argenterie en argent massif (*sterling*), vaisselle, verrerie, lampes s'amoncelaient souvent en de

multiples exemplaires. Les fiancés recevaient également des sommes d'argent, principalement si le couple ne s'installait pas dans l'immédiat. Après la noce, les cadeaux en plusieurs exemplaires étaient échangés pour compléter une coutellerie ou un service de vaisselle, ou bien encore pour combler les manques dans l'équipement de cuisine ou de salle à manger. La fiancée ou sa mère notait dans un carnet¹⁷ la nature du cadeau et le nom de son donateur. L'annexe V reproduit la liste des cadeaux reçus par un couple de la bourgeoisie en 1937. Cette liste s'avérait très utile pour être en mesure d'écrire à chacun une note de remerciement. En effet, chaque couple se faisait un devoir de remercier pour le cadeau reçu. On postait un petit mot écrit à la main au fur et à mesure que les cadeaux arrivaient, ou souvent, on faisait graver sur une carte une formule stéréotypée à laquelle on ajoutait un mot à la main.

Ça c'était long ça, remercier, parce que je nommais chaque objet. J'écrivais à la main. J'avais des petites cartes, parce que je me souviens qu'y avait une formule puis moi, j'avais décidé que je la prendrais pas cette formule-là. J'avais composé, ou enfin avec d'autres, deux ou trois formules mais celle: "Mon mari se joint à moi", non, je l'avais éliminée celle-là (...) ça, je me souviens, je nommais la personne et je nommais le cadeau. Je me demande si j'ai pas été aidée. En revenant de voyage de noces. Je me souviens que ça a été long mais que j'ai remercié toutes les personnes. (E9)

La noce se terminait par le départ du nouveau couple pour le voyage de noces, vers le milieu de l'après-midi. Un seul couple a quitté la noce en fuyant, sans faire ses adieux aux invités. Craignant les vilains tours des oncles et des

¹⁷ Le magasin Birks, bijouterie bien connue à Montréal, fournissait une brochure contenant quelques règles de savoir-vivre relatives au mariage et des pages lignées où inscrire la nature du cadeau et le nom de son donateur.

cousins, le marié avait pris soin de cacher l'automobile dans laquelle le couple allait voyager.

Les jeunes mariés partis, la noce s'achevait. Si les nouveaux mariés partaient en voyage dans la soirée (train, bateau), ils disposaient de quelques moments libres qu'ils utilisaient à leur guise: souper d'amoureux dans un hôtel de la ville ou souper intime en famille. Nous verrons dans le prochain chapitre les premiers pas de la vie du couple. Pour l'instant, nous décrivons le même processus de préparation et de mariage au sein de la classe moyenne.

3.2 SE MARIER AU SEIN DE LA CLASSE MOYENNE

3.2.1 La préparation du mariage

Le contrat de mariage était une pratique courante au sein de la classe moyenne pour entériner la séparation de biens, régime choisi par les futurs époux. Quelquefois le futur marié, en compagnie de la mariée et de son père ou tuteur, rencontrait préalablement le notaire afin de mettre au point avec lui les termes du contrat. Le plus souvent, cependant, le couple prenait rendez-vous, demandait au notaire de préparer un contrat et les fiancés se rendaient signer, un soir de la semaine ou un samedi, au bureau même du notaire (9/12). La signature avait lieu quelques jours avant la bénédiction du mariage. Associé au régime de séparation de biens, la femme recevait une protection financière par un avantage de deux à cinq mille dollars, des bénéfices sur l'assurance-vie et la propriété des meubles acquis par le ménage. Dans le cas de familles plus aisées, les filles pouvaient se voir octroyer un avantage de dix mille dollars par leur futur époux. De plus, une clause testamentaire stipulait que l'époux survivant hériterait de son conjoint.

Si les futurs mariés étaient suffisamment âgés pour être responsables au sens de la loi, peu de parents se mêlaient de discuter les clauses du contrat. La visite chez le notaire ne revêtait aucun caractère particulier même si ce dernier était souvent un confrère du fiancé, un ami de l'une des familles ou en collaboration d'affaires avec elle (9/12). Aucune donation de la part des parents n'intervenait au moment du contrat de mariage.

Le trousseau de la fiancée représentait un apport au mariage qui n'était jamais mentionné dans le contrat. Pour la plupart des jeunes filles de classe moyenne, le trousseau se préparait à l'époque des fiançailles (6/12). Celles qui commençaient après leur sortie du couvent accumulaient lentement des pièces de broderie: draps, taies d'oreillers, nappes et serviettes de vaisselle. La broderie de quelques pièces permettait l'amorce d'une accumulation en vue du trousseau et elle était en outre alimentée petit à petit par des achats de lingerie de maison.

Je me préparais depuis l'âge de 16 ans, quand on commence à tricoter puis à faire toutes sortes de belles choses. (E2)

Ça existait dans le temps [de préparer son trousseau d'avance] mais chez nous, on ne le faisait pas. Il y en a qui préparait leur trousseau à partir de l'âge de 18 ans mais là, pas chez nous. Quand c'était le temps de se marier, nos parents nous donnaient ce qu'on avait besoin. (E13)

Quelques-unes rangeaient les pièces patiemment brodées dans un coffre, souvent cadeau du fiancé, destiné à se remplir des pièces du trousseau. La broderie de pièces du trousseau devenait aussi une activité qui meublait les longues soirées que passait le couple à veiller au salon. Cela prouvait au prétendant que la fille était "bonne à marier": "Mon mari aimait ça parce qu'il venait, il était content de voir que je travaillais à mon trousseau." (E20)

Pour le trousseau de maison, les jeunes filles brodaient des pièces achetées, cousues d'avance, et elles les agrémentaient des points les plus jolis.

J'achetais le patron chez Raoul Vennat, le motif était imprimé. Tu choisissais ton modèle. Vennat me mettait la dentelle autour puis après ça, il étampait puis, là, nous autres, on le brodait. (E20)

Une autre informatrice raconte qu'elle n'a jamais pensé préparer son trousseau alors que son amoureux étudiait à l'université et qu'elle a dû l'attendre de longues années.

Et puis moi, je n'avais rien. Pas de trousseau. Mais, ça ne faisait rien. Puis, j'ai dit ça à F ... (mon futur mari). F ... a dit: "Bien voyons, t'as des vêtements! Apporte tes vêtements puis c'est tout! On appelle ça un trousseau. D'abord, si on reste chez les parents, ils vont nous fournir des draps. Puis, pas besoin de s'énerver avec ça!" Alors, pas de trousseau, pas de trousseau. (...) J'ai jamais pensé à ça. Non. J'ai jamais pensé de préparer mon ménage. (E29)

La plupart des jeunes filles de la classe moyenne ne travaillaient pas à l'extérieur du foyer, c'étaient donc les parents qui payaient les différents articles du trousseau. Le plus souvent, la fiancée profitait de la période des quelques mois précédant le mariage pour acheter la lingerie de maison, en même temps que sa propre garde-robe.

Une seule informatrice, qui s'est d'ailleurs mariée relativement tard, a tenu une réception pour montrer son trousseau qu'elle avait brodé pendant de longues années; elle a raconté:

J'ai donné un *trousseau tea*. Dans ce temps-là, toutes les jeunes filles faisaient des réceptions. Dans l'après-midi, on installait tout notre trousseau. On invitait nos amies, seulement des femmes, mariées ou non, les tantes, les cousines, les petites amies. On était quinze à peu près. Pour le thé, pour voir ce qu'on avait fait. C'étaient nous autres qui les invitaient parce qu'on était toujours en contact. Environ deux bons mois avant de me marier. On installait le trousseau sur une table de la salle à manger, on servait le thé ou le café avec des biscuits et des sandwiches. C'est maman qui a organisé le goûter. On jasait. Ce n'était pas pour recevoir des cadeaux. On montrait seulement le trousseau de maison. C'était beau à montrer. Ah oui, j'avais un beau trousseau! (E20)

L'enquête révèle que peu de biens autres que le trousseau étaient offerts aux futures mariées par leurs parents. Néanmoins, une jeune fille a reçu un piano et un coffre tandis qu'une autre a reçu l'ameublement de sa chambre à coucher. Mais l'apport des biens en mariage se limitait, la plupart du temps, au trousseau. Les jeunes hommes, quant à eux, ne recevaient rien.

La fin du célibat était peu soulignée tant pour les filles que pour les garçons. Néanmoins, la coutume du *shower* nous a été relatée à propos de trois mariages de la classe moyenne. Il s'agissait d'un thé qu'une amie de la fiancée organisait à sa résidence. Les invitées, toujours des femmes, apportaient des cadeaux semblables à ceux mentionnés par les dames de la bourgeoisie, c'est-à-dire des tasses individuelles, de la vaisselle et des articles ménagers.

Lorsque la jeune fille occupait un emploi, le *shower* pouvait présenter une autre forme et rencontrer un autre objectif, comme le relate cette informatrice institutrice:

J'ai eu un *shower* par mes compagnes d'enseignement. *Shower* ce qu'ils appelaient *miscellaneous*¹⁸. Et ma mère était aussi invitée. Nous étions 22 ou 23 personnes. C'était laissé au choix de la personne. J'ai eu de très jolies choses que j'ai encore. Il a eu lieu chez une de mes amies qui avait un grand logement, deux ou trois semaines avant le mariage. Voyez-vous, un *shower* c'est supposé être comme ça, mais seulement il y en a qui malheureusement en font presque une collecte de finance. Quand vous décidez de vous marier, vous ne pouvez pas inviter tout le monde que vous connaissez, surtout quand on recevait dans nos maisons. Il n'y a pas de place pour tout le monde. Alors, les compagnes avec lesquelles vous avez travaillé, que vous auriez bien aimé avoir mais qu'à cause des circonstances vous ne pouvez pas toutes les inviter, elles n'ont pas besoin de vous offrir de cadeau de noce mais elles vous offrent un cadeau de *shower*. Alors si c'est un cadeau collectif, par exemple comme de la verrerie ou des batteries de cuisine ou des choses comme ça, c'est ça puis c'est pas autre chose. (...) Mon amie intime qui enseignait avec moi et qui avait un cercle de couture m'a invitée pour aller au cercle de couture. Je suis arrivée chez elle. Quand je suis arrivée, tout le monde était arrivé avant moi évidemment. Puis chacune m'a donné son cadeau et chacune m'a donné quelque chose de joli. Puis c'était des choses à des prix abordables pour des filles de notre condition. (E2)

Plusieurs familles ignoraient totalement cette pratique et d'autres ont invoqué des moyens financiers trop limités pour en permettre la réalisation. L'une de nos informatrices a refusé que ses amies organisent un *shower* en son honneur, mais elles lui ont quand même offert quelques réceptions pour souligner son mariage:

¹⁸ Le mot *micellaneous* signifie objets divers.

Des thés. C'était organisé par une amie qui voulait nous témoigner son amitié de façon spéciale. Elle décidait de faire une réception et elle invitait les autres amies. On était, mettons, trois ou quatre. C'étaient des amies différentes: c'était à peu près toujours le même groupe. On servait des petits sandwiches, des biscuits, du thé puis on jasait. Seulement des filles étaient invitées. De deux à cinq, ça va vite un après-midi. Ça ressemble à un *shower* mais il n'y avait pas de cotisation. À un *shower*, les gens cotisent. C'était l'amie qui recevait et puis c'est tout. On n'offrait pas de cadeau à cette occasion-là. Moi, je m'étais opposée à avoir des *showers* puis toute ma famille c'était la même chose. Mon frère, quand il s'est marié, il a refusé un enterrement de vie de garçon. Il trouvait que ça avait trop l'air quêter. (E13)

Une autre forme de réception pouvait aussi avoir lieu pour une jeune fille qui faisait partie de la congrégation des Enfants de Marie. Cette pratique semble cependant avoir été peu répandue puisqu'elle ne nous a été signalée qu'une seule fois. Quelques jours avant le mariage, les Enfants de Marie se réunissaient au sous-sol de l'église paroissiale et offraient une statue de la Vierge à la future mariée.

Les jeunes hommes de la classe moyenne, lorsqu'ils la connaissaient, semblaient se méfier de la coutume de l'enterrement de vie de jeunesse.

Vous savez, ce qu'on nous rapporte des enterrements de vie de garçon, ces choses-là, ce sont des désordres. Alors comme, nous autres, on faisait une vie régulière, on n'était pas intéressé à ces désordres-là. On me l'aurait offert, j'aurais refusé probablement. (E14)

Deux futurs mariés seulement au sein de notre échantillon ont eu droit, de la part de leurs compagnons de travail, à une soirée d'enterrement de vie de garçon. Dans un cas, il y a eu un souper dans un restaurant auquel participaient collègues et clients. Le fiancé était l'objet de plaisanteries à connotation sexuelle et la rencontre était ponctuée de petits discours, le plus

souvent humoristiques. Un cadeau était également offert. Dans un cas, il s'agissait d'une horloge avec une verrerie et, dans l'autre, d'une somme d'argent. Comme pour le *shower*, cette coutume était peu observée. Les jeunes quittaient donc leur célibat assez discrètement. L'attention se concentrait plutôt individuellement sur la préparation du grand jour.

Le genre de vêtements qui étaient portés le jour du mariage déterminait le style de mariage que l'on faisait. La mariée était-elle ou non en blanc? Se marier en blanc donnait au mariage une solennité que les gens de la classe moyenne ne désiraient pas toujours. Ou cela symbolisait une manifestation d'apparat qui leur était trop étrangère, ou encore ils ne s'estimaient pas avoir des moyens financiers suffisants.

Mon mari n'aimait pas ça les grands mariages. Mes deux soeurs ont eu des gros mariages. Une robe blanche, ça demandait beaucoup de filles d'honneur et puis il fallait tout le tralala ... tandis que juste un mariage chic mais tu sais, moins de tralala, moins élaboré ... Parce que si vous choisissez un mariage en blanc puis que vous avez pas tout ce qui va avec, c'est pas (E20)

Le fiancé avait aussi son mot à dire sur le style à donner au mariage. Les jeunes filles rêvaient du mariage en blanc mais la réalité les conduisait à y renoncer lorsque le jeune homme faisait des objections, comme dans le cas suivant:

Parce que lui, il ne voulait pas mettre l'habit à queue. (...) C'était dans les coutumes, ça, qu'on avait une belle robe longue, blanche avec un voile puis ce que vous voulez, mais l'homme, évidemment, il devait mettre un habit à queue avec le chapeau haut de forme. (...) Lui, il ne voulait rien savoir. Il aimait autant ne pas se marier que de mettre ça. (E33)¹⁹

¹⁹ La jeune fille provenait de la classe moyenne mais était très proche de la bourgeoisie.

À cause de ce genre d'objections, trois seulement des mariées de la classe moyenne dans notre échantillon ont choisi de se marier en blanc. Il s'agissait alors d'une robe longue en satin ou en crêpe, accompagnée d'un voile retenu par un diadème. Elle était confectionnée par une couturière ou bien, comme dans un cas, achetée dans une boutique spécialisée. Le cortège se composait d'une dame et d'un garçon d'honneur. La dame d'honneur, de même que les mères des mariés, revêtaient également une robe longue, mais de couleur. Le marié et les hommes du cortège se devaient de porter le smoking dans ces circonstances. Le bouquet de la mariée se composait de fleurs blanches nouées par un large ruban.

Le fait de ne pas se marier en blanc n'empêchait pas la fiancée de rechercher une élégance exceptionnelle pour le jour du mariage. La gamme des choix était vaste, allant de la robe longue au tailleur. La variété caractérisait donc les robes des mariées dans cette classe. Ainsi, pour l'une, elle était longue en *organza* à fleurs sur fond blanc et portée avec un court boléro. Ce boléro enlevé, la robe devenait une robe de bal à porter sur le bateau, en route pour l'Europe lors du voyage de noces. Pour d'autres, qui désiraient aussi un grand chic, la robe était aussi en crêpe ou en dentelle vert pâle, pêche ou champagne. Elle pouvait être longue ou courte²⁰. En hiver, les mariées portaient habituellement une robe de lainage de teinte foncée, par exemple rouge vin. On complétait toujours la toilette avec un chapeau, des gants et parfois un sac à main, assortis au style et à la couleur de la robe. Même sans robe blanche, les mariées avaient un petit bouquet de fleurs naturelles. Pour les mariages plus simples, il pouvait s'agir d'un bouquet de corsage ou d'une orchidée piquée sur le sac à main.

²⁰ À la fin des années 1920 et 1930, la mode était aux robes d'inégales longueurs: courtes en avant et plus longues en arrière.

Les futures mariées mettaient beaucoup de soin à préparer leur toilette, n'hésitant pas à utiliser des tissus importés d'Europe. Leur famille assumait par conséquent des coûts plus élevés que pour les vêtements habituels. Cet argent n'était cependant pas dépensé en pure perte puisque toutes les mariées s'arrangeaient pour choisir une robe qui pouvait être utilisée après la noce. Si elle n'était pas portée à nouveau telle quelle, la toilette était transformée en robe de soirée, en vêtement d'enfant pour une première communion ou d'autres occasions. Une dame a même revendu sa robe à une parente. Dans tous les cas, la robe a été réutilisée quelque peu.

Le matin du mariage, les hommes portaient habituellement un habit de couleur sombre, marine ou gris, sauf si la mariée était en blanc auquel cas ils portaient l'habit de cérémonie. La plupart des mariés portaient un habit de ville acheté pour l'occasion. Chemise blanche, cravate, chapeau et gants gris complétaient la toilette. Le marié garnissait également le revers de sa veste d'une fleur à la boutonnière, mais les informateurs ont été incapables de préciser la variété de fleurs utilisées. D'après les photos que nous avons consultées, la fleur à la boutonnière était souvent une rose blanche et était probablement choisie pour s'harmoniser avec le bouquet de la mariée.

Le matin du mariage, tout était prêt et les mariés s'activaient à leur toilette. La crainte de ne pas être à son meilleur engendrait à peu près toujours une certaine nervosité, particulièrement chez les jeunes filles. Une dame a raconté ainsi ce moment:

Puis quand je me suis couchée, le soir, après m'être baignée puis tout ça là, bon, j'ai fait ma prière. Puis, je me suis dit: "Bon, c'est la dernière fois que je couche seule dans mon lit ici. Demain, j'aurai X à mes côtés." J'ai pensé à ça. Le lendemain matin, comme je vous ai dit, je me suis levée très tôt pour reprendre un autre bain parce qu'il fallait tellement que je sois propre, il me semblait. (Rires) Vous savez, la tête nous marche tellement, de telle façon des fois qu'on pense autre chose. Puis on dit: "Mon Dieu! Tout à

coup que je ne suis pas assez propre, que je ne sens pas bon. ... Mon doux, est-ce que j'ai du parfum?" Oui, j'en avais du parfum. Bon, c'est ci, c'est ça, les sous-vêtements, tout ça. ... Tout est propre. Tout est net. Tout du neuf.
(E29)

Les mariés ne déjeunaient pas le matin des noces puisqu'il fallait être à jeun pour communier à leur messe de mariage. La mariée était aidée de sa mère ou de sa soeur pour ajuster sa toilette. Souvent, elle était passée la veille chez la coiffeuse. Le matin, elle se coiffait elle-même et son maquillage se limitait à un peu de rouge à lèvres. De son côté, le marié effectuait également le rituel de la toilette avec beaucoup de soin.

Le moment venu, la mère et les frères et soeurs des mariés partaient les premiers, avant le marié ou la mariée. Cela se faisait sans cérémonie et la mariée devait toujours arriver à l'église après le marié. Il n'y avait que très rarement une bénédiction paternelle ou une quelconque formulation de souhaits de la part de la famille immédiate avant de quitter la résidence familiale. Le rite de la bénédiction paternelle, par exemple, semble avoir été peu connu ou peu pratiqué puisqu'il n'a été mentionné qu'une seule fois.

Le marié quittait la maison en compagnie de son père dans une automobile louée pour l'occasion. Parfois, les voitures des cortèges du marié et de la mariée étaient ornées de boucles de ruban blanc, principalement lorsqu'il s'agissait de véhicules loués à des entreprises spécialisées qui avaient l'habitude de s'en charger. Cependant, cette coutume n'était pas appréciée de tous puisqu'il arrivait que les familles fassent enlever les rubans.

Le marié se rendait directement à l'église et attendait, dans le chœur, en compagnie de son père qui lui servait de témoin. La mariée, quant à elle, se présentait à l'église la dernière et montait l'allée centrale au bras de son père.

Tous les invités avaient alors pris place dans la nef, du côté du marié ou de la mariée selon le lien de parenté.

3.2.2 La cérémonie religieuse

La date du mariage n'avait pas été fixée au hasard. Le carême et l'Avent étaient exclus comme dates possibles. Le couple de la classe moyenne se mariait principalement au cours du printemps et au début de l'été; les mariages observés lors de notre étude ont été célébrés en majorité entre la mi-avril et la fin de juillet (8/12). Trois autres ont eu lieu en septembre et en octobre, et un dernier en janvier. Quant au jour de la semaine, une préférence pour les mardis et samedis a été relevée (7/12). Deux mariages ont cependant eu lieu un jour férié, aux fêtes nationales de la Saint-Jean-Baptiste et de la Confédération et il n'y a pas eu de mariage le jeudi. Quant au mariage célébré le dimanche 14 juillet 1940, au cours de la "course au mariage", il s'agit d'une exception.²¹

À cette époque, en raison de l'obligation d'être à jeun pour communier à la messe, on se mariait toujours le matin; 9h00 et 10h00 recueillaient la faveur du plus grand nombre (8/12). Dans notre enquête, l'heure la plus hâtive, 7h30, a été relevée dans deux cas et aucun mariage de la classe moyenne n'a été célébré après 10h00.

Les dispositions concernant la date et l'heure étaient fixées lors d'une rencontre avec le curé de la paroisse de la jeune fille. À cette occasion, les

²¹ Pour éviter la conscription des jeunes hommes non mariés les obligeant à s'engager dans l'armée pour aller combattre lors de la Deuxième Guerre mondiale, l'Église québécoise avait permis à ceux qui voulaient s'exempter de cette obligation de se marier pendant la fin de semaine du 14 juillet 1940.

futurs mariés précisait également la catégorie qu'il choisissait pour la cérémonie. La plupart ont choisi la première classe, comportant messe célébrée à l'autel principal, chant et quelquefois décorations, alors que d'autres se sont contentés d'une messe basse chantée à l'intérieur d'une chapelle latérale de l'église paroissiale. Il fallait également prévoir la publication des bans. La prescription générale exigeait qu'elle ait lieu pendant trois semaines et plusieurs futurs mariés choisissaient de payer une dispense afin que les bans ne soient publiés qu'une seule fois. Être publiés trois fois pouvait en effet signifier une certaine indigence que certains voulaient absolument éviter. "On était bien trop orgueilleux. Ceux qui publiaient trois fois là, c'est parce qu'ils n'avaient pas beaucoup d'argent. C'est pas parce qu'on était riche mais on n'aimait pas ça, hein!" (E32) Mais les fiancés allaient parfois à la grand-messe pour entendre le prêtre lire la publication des bans.

Les fiancés se présentaient à confesse au cours des derniers jours précédant le mariage. Le billet de confession à remettre au prêtre à l'occasion du mariage ne semblait pas toutefois faire l'objet d'une règle très rigoureuse. Certains affirment qu'ils en avaient besoin, d'autres prétendent que non. Cet élément semble avoir été laissé au choix de chaque curé. L'une des informatrices raconte que le curé de sa paroisse avait exigé ce certificat et que, de plus, il lui avait en même temps demandé si elle était vierge. Il laissait entendre, d'après elle, que la virginité était le plus beau cadeau qu'une jeune fille pouvait faire à un homme. Outre quelques remarques de ce genre et des vœux de bonheur, le curé n'intervenait pas.

La préparation au mariage était, somme toute, généralement fort limitée quant à l'aspect religieux. Néanmoins, une informatrice, fille de médecin, a suivi une retraite "privée" destinée aux jeunes filles.

Bien, ils nous parlaient du mariage. Ils nous parlaient de toutes sortes de choses avec les fiancées. (...) Je ne sais pas si ce n'était pas une semaine. (...) Ça, c'était presque obligatoire quand on se mariait, on allait faire une retraite. Ils nous parlaient du mariage. Ils nous parlaient des enfants. Ils nous parlaient des devoirs de la femme. (...) C'était d'être à côté de notre mari. [Informations d'ordre sexuel?] Bien, je ne pense pas. (Rires) Ils n'étaient pas pour nous informer des relations sexuelles! (E33)

Contrairement à la perception de cette informatrice, cette pratique était peu répandue et seules quelques-unes, sans doute, se pliaient à cet enseignement. Une coutume voulait que le marié n'ait pas vu la robe de la mariée avant son entrée à l'église. S'il l'avait vue, cela, disait-on, portait malheur. De toute façon, une informatrice a affirmé que les deux fiancés ne devaient pas se voir la veille du mariage. Cependant, ceci paraît avoir été relativement rare. La coutume voulant que l'on suspende un chapelet sur la corde à linge, la veille de la cérémonie, pour s'assurer du beau temps le lendemain, a également été mentionnée. Si cette coutume semblait connue au sein de la classe moyenne, aucune des informatrices ne s'y est pourtant elle-même soumise.

La cérémonie religieuse se déroulait selon le rite de l'Église catholique et était toujours accompagnée de la messe. Cette cérémonie était la plupart du temps présidée par le curé ou un vicaire de la paroisse (9/12). Parfois, un parent des mariés était autorisé à le remplacer (3/12). Dans ce cas, les autres prêtres parents ou amis des familles assistaient dans le chœur à la cérémonie. Pour donner plus d'éclat à celle-ci, les mariés payaient au curé un supplément afin qu'il pose un tapis rouge et active des éclairages spéciaux (par exemple, des arches lumineuses). Les familles, elles, demandaient à un fleuriste de garnir l'autel et, quelquefois la balustrade de corbeilles de fleurs naturelles; nous n'avons relevé des fleurs aux bancs de la nef que dans un seul mariage. La musique cependant était toujours au rendez-vous et, très souvent aussi, des chants exécutés par la chorale ou par une personne connue des familles venaient agrémenter la cérémonie.

Si quelques mariées étaient membres de la congrégation des Enfants de Marie, aucun rite particulier n'a marqué cette appartenance le jour même de leur mariage. "J'étais Enfant de Marie. Puis je n'ai pas ... j'ai pas fait la cérémonie de ... Avant de me marier, on allait faire une prière devant l'autel de la Sainte Vierge. Je ne l'ai pas fait." (E30) Cette coutume était, semble-t-il, tombée en désuétude: "Dans le temps [1930], ça avait déjà commencé à diminuer, ça." (E14)

La bénédiction de l'anneau de mariage constituait un moment important de la cérémonie. Pourtant, le jonc de mariage suscitait peu de croyances chez ces urbains. Ce signe tangible de l'alliance matrimoniale concernait toujours les femmes; quelquefois, le mari avait lui aussi un jonc (3/12). La bénédiction des anneaux se faisait à la suite des paroles rituelles d'engagement et, lorsqu'il y avait deux jongs, chacun passait l'anneau au doigt de son conjoint; toutefois, c'était toujours la mariée qui recevait le jonc en premier et elle avait pris soin d'enlever auparavant sa bague de fiançailles qu'elle remettait après la cérémonie. Un homme marié en 1938 nous a dit avoir fait graver, à l'intérieur du jonc de son épouse, l'inscription suivante: de [ses initiales] à [les initiales de sa femme] et la date du mariage.

La cérémonie proprement dite achevée, les mariés et leurs témoins se rendaient à la sacristie pour signer les registres qui pouvaient aussi être déposés en avant près de la balustrade. En principe, c'était la dernière fois qu'une jeune fille signait de son nom de naissance et, comme en témoigne une dame, cette réalité nouvelle était parfois difficile à assumer:

On était à genoux. On venait d'être mariés. Fallait aller signer les registres sur le coin ... dans le coin de l'église là-bas là. (...) En avant de l'église mais sur le côté. Alors on sort. [Mon mari] me prend par le bras puis il me dit: "C'est la dernière fois que tu vas signer ce nom-là. Je t'en donne un beau, moi." Je n'ai pas aimé ça. Je n'ai pas aimé ça. (...) Parce que mon nom, c'est quelque chose. T'sais, ça m'a fait quelque chose. Ça m'a surprise. En tout cas, ça, ça a été l'événement, quelque chose que je n'ai pas aimé. (E28)

La signature des registres terminait la cérémonie religieuse et les mariés et leurs invités quittaient ensuite l'église au joyeux son des cloches. Les mariés étaient en tête du cortège, suivis de la fille et du garçon d'honneur (s'il y en avait), des parents des mariés et puis des invités. Les manifestations à la sortie étaient peu fréquentes. En effet, il n'y eut des confettis lancés qu'à seulement trois des mariages de la classe moyenne. Néanmoins, ce geste amical pouvait se produire à un autre moment, à l'arrivée sur les lieux de la noce ou lors du départ en voyage de noces.

J'ai demandé qu'on ne le fasse pas [lancer des confettis] parce qu'on était dans un deuxième étage et je trouvais ça malheureux pour les gens d'en bas qui auraient reçu cela sur la tête. Mais cela se faisait beaucoup. (...) À la gare, avec mon costume de voyage, là, ils m'en ont envoyé des confettis mais pas gros parce que les heures étaient comptées. Il fallait se dépêcher. (E2)

La sortie de l'église se faisait donc dans une grande sobriété rituelle. Quelquefois, des photos du groupe et des mariés étaient prises (2/12) par un photographe professionnel ou des instantanés par un invité de la noce. On montait ensuite dans les voitures, les mariés dans celle qui avait amené le marié à la tête du cortège. Il y avait peu de voitures, le lieu de la noce se situant presque toujours à proximité de l'église. On n'hésitait donc pas à s'y rendre à pied tout simplement. Les voitures étaient parfois décorées de ruban blanc. De temps en temps, quelques invités manifestaient leur joie par des coups de klaxon. Un couple a même fait dévier le cortège pour passer devant le lieu de travail du mari:

De la messe à chez nous, on a fait un détour. Voyez-vous là? Puis on est passé par son bureau. Puis là, ils étaient tous prêts, dans la fenêtre, eux autres. Puis c'était sur la rue Saint-Denis. Et puis là (imitation de cris de joie, salutations, *bye-bye*). Alors c'est ça, on a fait un détour parce qu'ils avaient dit là: "Passe, là, puis on va t'envoyer la main." (E32)

Les invités étaient relativement nombreux puisqu'ils étaient environ une centaine et souvent plus, leur nombre ayant atteint une fois jusqu'à 200 (8/12). Il s'agissait surtout de parents: frères, soeurs, oncles, tantes, cousins, cousines, auxquels se joignaient quelques amis. Certains mariages, moins élaborés, ne réunissaient que les familles immédiates.

3.2.3 La noce

La plupart des noces se déroulaient à la résidence de la mariée (8/12). Les autres se tenaient dans des hôtels²² (3/12) ou dans une salle louée (1/12). En arrivant au lieu de la réception, les mariés et les parents recevaient les voeux des invités qui leur donnaient la main et parfois les embrassaient.

Avant de se mettre à table, on s'était placé dans l'entrée pour que les gens viennent nous féliciter: les époux, mes parents, sa mère et la dame d'honneur. On embrassait la mariée. On nous souhaitait des voeux de bonheur. (E20)

La décoration des lieux de la réception était peu élaborée: simplement quelques bouquets de fleurs pour certains. La table du buffet s'ornait d'une nappe blanche brodée et, occasionnellement, de chandeliers et de fleurs naturelles.

En guise d'apéritif, on buvait un verre de vin, (champagne, mousseux, vin blanc). Lorsque le repas se déroulait à la maison ou dans une salle louée, on servait un buffet froid. Le buffet était préparé par la mère de la mariée, aidée des filles de la maison. Il se composait communément d'amuse-gueule, de salade de poulet et de sandwiches. Un couple qui avait fait imprimer le menu

²² Par exemple, dans notre enquête, l'hôtel Viger et l'hôtel Queen ont été mentionnés.

sur un carton souvenir en a conservé un exemplaire²³. Il constitue un bon exemple des menus très courants de l'époque. On y retrouve les mentions suivantes: vin, céleri, olives, salade de poulet, petits pains spéciaux, sandwiches assortis, crème glacée, petits fours secs, petits fours glacés, café, chocolats, menthes, amandes, punch. Les plats étaient déposés sur la table de la salle à manger et les invités se servaient eux-mêmes. Souvent, s'il y avait un trop grand nombre d'invités, on avait loué ou emprunté des verres, des assiettes et des tasses afin de recevoir tout ce monde. Si la réception avait lieu dans un hôtel, on servait un repas chaud. Sauf pour les mariages intimes, le gâteau de noce était toujours de la fête et décorait la table. Souvent aux fruits, il comportait deux ou trois étages et était décoré de figurines de mariés. La coutume voulait que ce soit les mariés qui coupent le premier morceau. Certains conservaient un étage du gâteau ainsi que sa décoration.

Ils décoraient la table. À la fin du repas, on a découpé le gâteau avec un couteau avec un ruban. C'était un couteau en argent, je me rappelle encore de ça. Là, le mari prenait le couteau, puis nous, on tenait sa main puis on coupait le gâteau. Une fois qu'on avait juste coupé une tranche, c'était les garçons qui servaient et qui donnaient le gâteau. Et on en a mis dans de petites boîtes pour en donner aux invités qui le demandaient. C'était le maître d'hôtel, on s'était arrangé ensemble pour que si quelqu'un voulait emporter un morceau de gâteau, qu'il pouvait en avoir. C'était juste une reconnaissance qu'on donnait, tu sais. Des petits carrés de deux pouces environ. Il y en avait qui, quand ils avaient un morceau de gâteau comme ça hein, il le mettaient en dessous de leur oreiller. Il me semble que c'était ça. Les jeunes filles aimaient ça avoir le gâteau de noce. (E20)

Selon nos observations, cependant, cette coutume consistant à distribuer des morceaux du gâteau de noce était peu connue.

²³ Cette pratique semble avoir été très rare car c'est le seul cas où elle a été signalée.

La noce se déroulait sous le signe de la bonne humeur: quelques boute-en-train racontaient des histoires; un oncle ou un ami faisait un petit discours. La musique était présente, (gramophone ou piano). Parfois, quelques invités se hasardaient à chanter. Lorsque la noce se prolongeait jusque dans la soirée, il y avait de la danse. Certains toutefois modéraient leurs manifestations de réjouissance.

Il y a eu de la musique, on était une famille de musiciens. Il était trop de bonne heure, alors on n'a pas dansé et aussi, comme on était locataire, on ne voulait pas déranger les voisins. (...) dans un deuxième étage au-dessus de la tête des gens, c'était pas supposé se faire.
(E2)

Certains proches des mariés se permettaient de jouer des tours comme de déposer en cachette un chapelet dans la valise des mariés. Aussi les nouveaux mariés prenaient-ils souvent la précaution de cacher leurs valises préparées pour le voyage de noces. Les cousins des mariés, en particulier, avaient la réputation de s'adonner à ce genre de tours.

Les invitations au mariage se faisaient à l'aide d'un faire-part imprimé. Pour les familles plus aisées, ce faire-part était gravé (2/12). À un mariage intime, les invitations se faisaient de vive voix ou par téléphone. C'étaient toujours les parents de la mariée qui formulaient et expédiaient les invitations puisque c'étaient eux qui recevaient à la noce. Il était d'usage que le marié leur fournisse la liste de ceux que sa famille désirait voir invités aux noces.

La noce se terminait habituellement dans l'après-midi par le départ des mariés en voyage . Il arrivait cependant que les plus proches parents soupent sur place des restes du buffet et veillent jusqu'à la nuit.

Aux mariages intimes, une fois que les invités avaient serré la main des mariés, on servait un verre et un goûter léger à la résidence de la mariée. La noce ne durait que peu de temps dans ces cas-là et les mariés partaient rapidement pour leur voyage.

Les cadeaux de noce étaient exposés dans une pièce de séjour de la maison. On montait des tables que l'on garnissait de draps blancs. Vaisselle, argenterie, verre taillé, lampes étaient les cadeaux le plus fréquemment offerts. Un seul couple a reçu des sommes d'argent de la part des invités. Plus la liste des invités était longue, plus les mariés recevaient de cadeaux puisqu'il était de mise de présenter un cadeau si on avait reçu un faire-part. À l'occasion, comme cela est arrivé à deux couples, les parents ou grand-parents offraient quelques meubles.

Lorsque la réception avait lieu en dehors de la résidence de la mariée, les donateurs pouvaient admirer les cadeaux en venant eux-mêmes porter le leur, quelques jours avant le mariage. On les exposait à mesure qu'ils arrivaient. Mais les invités pouvaient également les voir le jour du mariage ou les jours suivants puisque les parents conservaient les cadeaux exposés pendant plusieurs jours. En revenant de voyage de noces, les jeunes époux remerciaient pour les cadeaux sur une carte imprimée. C'était une des premières tâches de la jeune mariée que de s'occuper de les expédier par la poste. La liste d'envoi des faire-part s'avérait alors fort utile.

3.3 SE MARIER DANS LES FAMILLES OUVRIÈRES

3.3.1 La préparation du mariage

Il était fréquent, chez les ouvriers, de se marier sans passer chez le notaire et donc de vivre en couple sous le régime juridique de la communauté de biens. Ceci n'exigeait aucune démarche particulière de la part de futurs époux car le code civil faisait de la communauté de biens le régime matrimonial universel au Québec. On ne passait de contrat de mariage que pour convenir d'autres dispositions, presque toujours de la séparation de biens. Quatre couples ouvriers (sur 12) de notre enquête ont fait cette démarche. Dans ces circonstances, une ou deux semaines avant la date fixée pour le mariage, le couple se rendait chez un notaire de son quartier et convenait avec lui des modalités à y inscrire. Dans deux cas, le père ou la mère de la fiancée accompagnait sa fille, le futur s'y présentant toujours seul. Les dispositions concernaient principalement des obligations du mari envers sa femme. Ainsi, dans un contrat passé en 1939, le futur mari était tenu aux frais d'entretien du ménage et, comme gage d'amour et d'affection, il consentait à son épouse un "avantage" de mille cinq cents dollars. Également à titre de donation entre vifs, la femme devenait propriétaire des meubles. De plus, une somme de deux mille dollars était attribuée à même une police d'assurance-vie. Une clause testamentaire était incluse qui stipulait que les époux héritaient l'un de l'autre. Était ajoutée parfois une clause qui visait la fiancée: "Les biens de la future épouse qu'elle offre, quant à présent, consistent en des hardes, des linges de corps, cadeaux de noce et divers effets mobiliers évalués entre les partis à la somme de cinq cents dollars." (E18) Les arrangements entre les époux étaient considérés comme un moyen de se protéger en cas de rupture ou pour faciliter l'établissement d'une entreprise par le mari, en le soustrayant aux obligations de la propriété commune du régime universel qui pouvait être néfastes pour les finances familiales en cas de mauvaises affaires ou de faillite. La réalité quotidienne se présentait sous des traits beaucoup plus simples, comme le relate un homme que nous avons interrogé:

Vous savez, on s'est marié dans le vieux système de mariage. T'es responsable des [dépenses du ménage]. Oui. Ça, t'emportes ça [ton salaire] à ta femme. Ta femme manoeuvre le budget puis elle te donnait ton petit deux piastres de dépenses. (E18)

Aucune festivité ou coutume particulière n'entourait la signature du contrat. L'absence du contrat lui-même ne donnait pas lieu non plus à aucune démarche de remplacement ou entente particulière.

En dehors de toute obligation contractuelle, toutes les filles de la classe ouvrière tenaient à réunir un trousseau de linge de maison même s'il était réduit à quelques pièces seulement. Une seule fille n'avait pas de trousseau parce qu'elle savait qu'elle habiterait avec son père veuf dont la maison était évidemment déjà bien pourvue. Préparer son trousseau constituait souvent pour les jeunes filles un projet de longue haleine puisqu'il fallait confectionner plusieurs pièces.

J'ai commencé vers l'âge de 18 ans. J'aimais ça cette affaire-là. Ma mère m'avait acheté un coffre en cèdre et des faux-draps brodés, de la broderie Richelieu. Ma mère brodait et puis elle tricotait. J'avais tout quand je me suis mariée. Ça faisait longtemps que je ramassais. J'achetais ça avec mon salaire parce que c'est la fille qui fournissait ça hein. Quand je voyais de quoi à mon goût, je l'achetais. J'ai bien brodé ... des dessus de bureaux .. Je brodais le soir, des fois dans le restaurant. Quand il n'y avait personne, je brodais. J'ai jamais tricoté. (...) On s'achetait des taies d'oreillers puis je brodais. Je brodais les linges à vaisselle (un couteau, une fourchette, une tasse et une assiette dans le milieu) faits avec des poches de sucre qu'on lavait dans l'eau de Javel. On les cousait, on les étampait des étampes qu'y vendaient dans les magasins avec un fer chaud. Les taies d'oreillers, on les achetait toutes faites puis après ça, on les étampait puis on les brodait. On avait un coffre de cèdre plein. (...) Il y avait des primes au restaurant, de la vaisselle, des petits plats, des verres, toutes sortes d'affaires. Je les ramassais. (E12)

Petit à petit, le trousseau se constituait. Pour certaines, la tâche pouvait demander beaucoup d'efforts:

Je les ai [les sacs de sucre] coupés. Je les ai faites à la main. J'ai cousu ça à la main, puis je me suis fait des linges à vaisselle encore. J'en ai brodé plusieurs. Mais il y en a d'autres que c'était tout uni. Mais ça, j'ai lavé ça. Puis après ça, j'ai tout repassé ça comme il faut. Puis là, je faisais tout mon lavage dans les moulin à bras. (...) Il y avait un Juif. Je lui donnais cinquante cents par semaine, puis je lui demandais de m'emporter des affaires pour mettre dans ma valise; 50 cents par semaine!. Des couvertes, un couvre-lit, qu'il m'apportait. J'avais un trousseau pas pire. (E17)

Chez celles qui se mariaient trop jeunes pour avoir le temps d'élaborer un trousseau important ou qui ne voulaient pas se presser, parfois la mère s'en occupait et amassait quelques pièces pour ses filles. Pour les autres, il suffisait d'acheter quelques draps, taies d'oreillers, nappes et serviettes dans les mois qui précédaient le mariage pour former un modeste trousseau. On comptait alors sur les cadeaux de noce pour l'enrichir.

Lorsqu'une jeune fille brodait beaucoup, elle était fière de montrer à ses amies une pièce qu'elle venait de terminer. La moitié des informatrices possédaient un coffre de cèdre ou une grosse valise pour y ranger leur trousseau qui résumait souvent leur contribution matérielle à l'installation du ménage. De plus, deux femmes interrogées possédaient une machine à coudre lorsqu'elles se sont mariées.

Le changement de statut ne provoquait pas pour les filles de manifestation organisée de la part de leurs consoeurs. Lorsque les compagnes de travail offraient un cadeau à la future mariée (elle quittait toujours son travail au moment du mariage à cette époque), elles le lui remettaient d'une manière informelle.

Où je travaillais, ils ont ramassé de l'argent. Ça se faisait de même dans le temps. Ceux d'avant moi, c'était tous une coutellerie. Et puis moi, ils m'ont demandé mon goût et je leur ai dit: "J'aimerais avoir un *set* de vaisselle." Pas de réception. Ils sont arrivés puis ils me l'ont présenté. (E23)

Une seule fiancée a eu un *show* et c'est sa soeur qui a reçu à la maison quelques amies et compagnes de travail. On lui avait offert alors des articles ménagers.

Pour les jeunes hommes, la coutume de l'enterrement de vie de garçon était connue mais peu pratiquée. Une seule informatrice l'a évoquée pour son mari; l'événement avait été organisé par les amis et le frère du fiancé.

Ils l'ont attaché au cou là, à l'arrière d'un camion ouvert à l'arrière. Il était comme pendu. Ils lui jetaient de la mélasse, de la farine, de la bière sur lui. Là, c'était la promenade. Puis ils les amenaient dans une salle louée pour ça. Là, ils avaient de la misère. Ça a dû boire, hein? Puis des folies entre eux autres, je suppose. Il y avait pas de femmes par exemple. Ça durait peut-être deux heures en tout. Son frère avait organisé ça avec ses amis. Ils étaient peut-être 25. Le camion appartenait à un de ses *chums*. Moi, j'étais chez sa mère, je n'ai pas assisté mais je l'ai vu passer. Il n'y avait pas de filles. C'était un samedi soir, le deuxième samedi avant qu'on se marie. C'était vers sept ou huit heures. (...) Ils étaient tous en habit de travail. Je le sais pas ce qui s'est passé. Il n'y a pas eu de cadeau, je pense pas. (E12)

Ce genre de farce était toujours une surprise pour le futur marié. "Puis là, un coup qu'il était pris, bien, il fallait qu'il suive." (E34) La période précédant immédiatement le mariage ne semble pas avoir été égayée par des événements festifs. L'attention des futurs mariés était, par conséquent, entièrement consacrée aux préparatifs de la cérémonie.

Comme dans les autres classes sociales, beaucoup d'efforts étaient consentis par les ouvriers pour que la journée du mariage soit un jour exceptionnel. La longue robe blanche était plutôt rare (2/12). Quelques mariées lui substituaient une robe longue de couleur rose ou turquoise (4/12). La plupart portaient des robes de ville, à plus forte raison s'il s'agissait d'un mariage intime. La robe était achetée toute faite dans un magasin du quartier ou de la rue Sainte-Catherine, ou bien confectionnée par une couturière qui, souvent, était une amie ou une soeur de la mariée. Une dame raconte qu'elle aurait pu coudre elle-même sa robe de mariée mais que cela attirait le mauvais sort de le faire.²⁴ De toute façon, il était essentiel d'étrenner une robe le jour de son mariage. Pour une jeune fille pauvre, il pouvait être difficile de satisfaire ce désir mais elle réussissait toujours à porter une toilette neuve. C'est ainsi qu'une jeune mariée, qui ne pouvait se permettre une telle dépense, a accepté une robe en cadeau de sa future belle-soeur. Une autre, dans une situation similaire, a accepté que ce soit son fiancé qui paie sa toilette de mariée. "Il a tout payé. (...) Tout! Je n'en avais pas d'argent. Ce que je gagnais, bien, je le donnais à maman. Et dans le temps, un peu avant qu'on se marie, je ne travaillais pas." (E34) Cependant, cette dernière situation était exceptionnelle.

Si la robe était blanche, on portait un long voile blanc. La robe longue de couleur s'accompagnait du voile long ou du chapeau²⁵. Le chapeau faisait toujours partie de la toilette, s'harmonisait avec elle et suivait la mode. Le bouquet était presque toujours présent. Lorsque la tenue était assez élaborée, il s'agissait d'une gerbe de roses, de lys, la plupart du temps des fleurs blanches. Dans le cas de mariages plus modestes, il se résumait à un bouquet de corsage. Son absence totale n'a été observée que deux fois dans notre

²⁴ Une pareille coutume a été relevée par Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 389.

²⁵ Selon la saison, semble-t-il. De plus, les femmes étaient tenues de se couvrir la tête lorsqu'elles étaient à l'intérieur de l'église, à cette époque.

enquête. Parfois, à la fin de la noce, la mariée faisait porter son bouquet à l'église devant l'autel de la Vierge (4/12) ou bien elle le conservait tout simplement dans l'eau quelque temps.

La coutume de porter quelque chose de bleu, de vieux, de blanc, de neuf a été pratiquée par quelques-unes de nos informatrices. La prescription du blanc et du neuf était relativement facile à observer dans la robe ou les sous-vêtements. On portait du vieux en portant des bijoux que l'on possédait déjà. Le bleu, lui, garnissait la jarretière de fantaisie "avec tous des petits rubans alentour." (E12)

Le marié optait généralement, le matin du mariage, pour un habit marine qu'il achetait pour l'occasion. Chapeau melon, gants et cravate de couleur grise avec chemise blanche complétaient la toilette du marié. Une fleur blanche, portée à la boutonnière, faisait écho au bouquet de la mariée.

Les couples choisissaient toujours leurs vêtements de noce en fonction de leur réutilisation. Le modèle choisi devait donc répondre à ce critère.

Je l'ai teindue [teinte]. Je l'ai mise quand j'étais jeune mariée, mais pas souvent. Je l'ai mise quand j'allais à des noces, des affaires de même. (...) Je l'ai teindue mauve. Puis savez-vous ce j'ai fait avec? J'ai fait une robe à ma fille. (...) Puis j'avais une belle *slip* mauve. Elle était blanche ma *slip* qui allait en dessous de ma robe. Et la *slip* après, j'ai fait des pantalons à mon gars, à mon garçon. (...) On ne jetait rien, vous savez. (E19)

Quant au mari, son habit de noce faisait longtemps ses beaux dimanches.

Le matin du mariage, la mariée se levait de bonne heure. Si elle ne l'avait pas fait la veille, elle prenait son bain. La plupart des fiancées allaient chez la coiffeuse la veille; les autres se coiffaient seules. Parfois, une soeur ou une

cousine aidait la mariée à se préparer le matin du mariage. Souvent aussi, la jeune fille s'était couchée tard, car elle avait donné un coup de main aux préparatifs du repas de noce. Le maquillage se résumait la plupart du temps à un peu de rouge à lèvres. Néanmoins, certaines fiancées se rendaient chez la manucure la veille ou se donnaient la peine d'appliquer elles-mêmes du vernis à ongles spécialement pour cette grande occasion. D'autres ajoutaient une touche de fard, de fond teint ou de mascara.

Le marié, lui, allait chez le barbier le matin des noces pour se faire couper les cheveux ou se faire raser de près. D'après une informatrice, cette visite chez le barbier correspondait à une coutume.

C'était la coutume dans le temps. Combien de fois on a vu des mariages: "On n'a pas vu le marié aller chez le barbier. Ça aura peut-être pas lieu." Le marié se rendait pas chez le barbier le matin des noces. Fallait qu'y s'assure que le barbier serait là. (E26)

Le départ de la maison paternelle était marqué, dans quelques cas (4/12), par la bénédiction du père et quelquefois par les souhaits des parents. Le départ de la jeune fille paraissait douloureux à certaines mères qui ne pouvaient contenir leurs larmes. Il a même fallu, dans un cas, distraire la mère au moment où sa fille quittait la maison pour lui éviter cette scène insupportable pour elle.

Le transport de chacun des mariés était organisé par le marié ou les pères, selon les possibilités. Il s'agissait le plus souvent de voitures louées auprès d'entreprises spécialisées, de voitures d'un ami ou d'un cousin dans les autres cas. De temps en temps, le futur marié se rendait avec son père chercher la mariée chez elle. Dans d'autres cas, le fiancé passait devant la résidence de la mariée.

Mon mari est passé devant la porte. Il fallait qu'il passe et qu'il sonne le *horn*, hein. Comme quoi qu'il s'en allait à l'église, hein. Bien, en cas qu'il changerait d'idée, je ne sais pas? (...) Ah bien, c'était la coutume, il a passé avec son père dans la machine, avec l'auto. Et les autres, ils s'en allaient à l'église, la parenté, en machine. (...) Il a passé devant la porte. Puis il a été obligé de tourner comme de raison pour s'en retourner à l'église. (E19)

Ça, le marié passait devant [la maison de] la mariée, le matin: "Ah, le marié qui passe! " Fallait être prêts là. C'est pas moi qui l'a vu passer. Fallait pas qu'y me voie habillée avec ma robe. Il me voyait juste à l'église. (E26)

Tant dans le cortège de la mariée que dans celui du marié, les voitures étaient décorées de rubans blancs: boucles aux poignées des portes et ruban disposé en V sur le capot avec un chou sur la pointe en avant. "On a acheté du ruban; c'est mon frère, ma soeur. Quand on allait à des mariages, on décorait nos autos. C'est ça qu'on faisait. On gardait notre ruban puis on l'utilisait pour d'autres mariages." (E12) Ces rubans étaient habituellement en satin ou en papier.

3.2.2 La cérémonie religieuse

Le mois de juin fut le mois préféré pour les mariages du tiers de notre échantillon. Les couples ont évité les mois de janvier, mars, avril, juillet et octobre et un ou deux mariages ont eu lieu au cours de chacun des autres mois: février, mai, août, septembre, novembre et décembre. Les jours fériés semblent avoir eu quelque popularité puisque, dans cinq cas, on a choisi le 24 juin et la fête du travail ou des jours avoisinants. Tous les mariages sauf un ont eu lieu un samedi ou un jour de congé férié. C'est ainsi que neuf mariages ouvriers ont eu lieu le samedi, deux le lundi et un seul un mercredi. L'heure préférée se situait entre 6h00 et 9h00 le matin. Deux seulement des mariages ont eu lieu plus tard, soit à 10h00. L'heure avait, semble-t-il, peu d'incidence

sur la catégorie de la cérémonie religieuse; dans la plupart des paroisses, il y avait trois classes. Ce choix était dicté par les moyens financiers des futurs ou la solennité que l'on voulait donner à la cérémonie. Néanmoins, certains voyaient mal un mariage privé se dérouler tard dans la matinée: "Tu te maries pas intimement à 11h00 du matin." (E27)

Tous ces détails étaient précisés lors d'une visite au curé qu'effectuaient les fiancés quelque temps avant la date prévue. À cette occasion, le curé remplissait les formalités d'usage y compris pour la publication des bans.²⁶ On payait rarement la dispense car il en coûtait, selon une informatrice, 19 dollars en 1935 pour obtenir une dispense afin que les bans ne soient publiés qu'une seule fois dans chacune des paroisses des conjoints. La publication se faisait toujours à la grand-messe du dimanche et, parfois, des fiancés assistaient à cette messe pour en entendre la publication: "J'étais allée pour voir comment c'est qu'il était pour dire ça. Puis mon mari a fait la même chose." (E12) D'autres ne se risquaient pas à aller entendre la publication des bans "parce qu'ils disaient qu'on était pour avoir des [enfants] morveux." (E36)

Le curé profitait parfois de cette rencontre pour faire ses commentaires aux fiancés relativement à la procréation.

Il nous faisait ses recommandations. Pour la famille hein? Fallait pas empêcher la famille. Ah oui! D'avoir les enfants que le bon Dieu nous donnait. D'accepter. On nous parlait surtout de ça. Parce que nous, l'infidélité puis tout ça, dans ce temps-là, j'en connais pas qui faisaient ça, qui sortaient avec d'autres, vous savez, non. Peut-être ailleurs mais pas dans mes amis. (E12)

²⁶ D'ailleurs, lorsqu'on parlait de cette rencontre avec le curé, on disait "aller mettre les bans à l'église".

Moi, il m'a fait une recommandation de fou! (Rires) Il m'a dit: "N'oubliez pas de conserver la sève!" On sait ce que ça voulait dire, hein, de ne pas empêcher la famille! J'ai bien compris ça. Ah mon dieu! Aujourd'hui, je ris de ça mais je trouvais stupide. Mais sur le coup, j'ai compris ce qu'il voulait dire. J'ai pensé en moi-même: "On fera bien ce qu'on voudra!" C'était pas de ses affaires, hein? Parce que les écouter, j'aurais eu des petits à toutes les années! Bon, bien moi, j'en voulais trois, quatre. (...) Ça, c'est tout ce qu'il m'a dit. (E34)

À une autre occasion, en 1938, le curé a tenté de faire réfléchir un jeune couple relativement aux difficultés matérielles d'existence de l'époque: "Vous trouvez qu'il n'y pas assez de misère?" (E35). Ce genre de remarque ne paraît cependant pas courant.

Le rituel religieux relatif à la préparation du mariage était complété par la confession. Cette règle était rigoureusement respectée et les fiancés se présentaient à une séance paroissiale de confession au cours de la semaine précédant le mariage. À la demande des fiancés, certains confesseurs leur remettaient un billet de confession; ce billet ne semble pas, cependant, avoir été exigé dans toutes les paroisses.

Dans les rituels profanes, certains interdits devaient être respectés. Jamais le marié ne devait voir la robe de mariée de sa future. "Je ne voulais pas y montrer, c'était pas dans la norme. Ça portait pas chance." (E23) Cet interdit était toujours respecté. En outre, les fiancés ne devaient pas se voir la veille du mariage, surtout le soir, croyait-on parfois. D'autres prenaient des précautions pour s'assurer du beau temps le jour du mariage. C'est pourquoi ils suspendaient un chapelet sur la corde à linge pour attirer les bénédictions du ciel car le temps qu'il faisait ce jour-là avait une signification. Un couple raconte:

Nous autres, la tradition c'est que s'il pleut le jour du mariage, le couple soit malheureux. Tu vois, regarde ce qui est arrivé, puis c'est vrai que ça a été comme ça. Et il a plu le matin, mais après, vers midi, il s'est mis à faire beau toute la journée. Ça fait que moi, je me disais: "Bon, les débuts vont être difficiles." Puis, ils l'ont été. Puis, après, ça s'est calmé et ça a toujours bien été. La "température", le jour du mariage, ça a de l'importance, ça a une signification. Pour moi là, ça en a une. Peut-être pas pour d'autres mais pour moi là, c'est arrivé exactement tel quel." (E27)

Le jour du mariage, l'église était peu décorée. D'habitude, seulement quelques fleurs ornaient l'autel. Cependant, pour un mariage de première classe, rare chez les ouvriers, on pouvait s'attendre, en 1940, à marcher sur le tapis rouge, comme nous pouvons le déduire des propos d'une informatrice:

Pour le mariage, ça coûtait 25 dollars tout compris là. (...) Je me rappelle que le mariage suivant du mien, ils avaient pas payé. Alors, il le roulait pour pas qu'ils marchent sur le tapis. (...) Il y avait des fleurs. Juste en avant, là. Pas comme aujourd'hui après les bancs là, oh non, non! Quelques fleurs en avant, c'était tout. (E12)

Une dame s'est même contentée du tapis comme seule décoration, en raison principalement de son utilité à étouffer le bruit de ses talons hauts en remontant l'allée centrale. Pour cela seulement, elle a dû se résigner à payer un montant supplémentaire.

La cérémonie religieuse se déroulait dans la simplicité mais elle était, le plus souvent, agrémentée de musique d'orgue à laquelle s'ajoutait, fréquemment, des chants interprétés par la chorale paroissiale (6/12). De temps en temps, les mariés retenaient les services d'un interprète qu'il connaissait et qui était habitué à chanter à l'église. Il n'y avait pas de sermon au cours de la messe et on ne prenait aucune photo à l'intérieur de l'église. La très grande majorité des femmes interrogées n'étaient pas membres de la congrégation des Enfants de Marie. Une seule, qui était Enfant de Marie, est allée faire une prière devant l'autel de la Vierge avant la cérémonie.

J'étais Enfant de Marie dans ce temps-là. Puis, on arrivait. Mon mari était à genoux à l'autel, puis moi, j'allais seule devant la statue de Sainte Vierge. Puis, ils chantaient "Couronne, je te la donne". (...) Il y avait le prêtre qui était venu. Moi, j'étais à genoux. Je me rappelle de ça. Puis là, je sais pas: je pense que j'ai redonné ma médaille de la Sainte Vierge. (E12)

Le curé ou un prêtre de la paroisse consacrait l'union par la bénédiction de l'alliance. Rares étaient les maris qui avaient eux-mêmes un jonc de mariage. "Dans ce temps-là, on voyait pas un homme porter un jonc." (E26). Pourtant, "le jonc, c'était important. C'était une promesse, là, ... officielle; ça scellait ton mariage." (E27) Signe tangible du mariage, il pouvait devenir objet divinatoire lors d'une grossesse pour connaître le sexe de l'enfant à naître. Pour cela, une femme expérimentée faisait tourner l'anneau sur le ventre de la femme enceinte et la position adoptée par l'anneau indiquait le sexe du fœtus. Une informatrice raconte en riant qu'elle a accompli ce rite mais que ça n'a pas fonctionné puisqu'elle a eu une fille alors qu'on lui avait prédit un garçon. Dans tous les cas, le jonc de mariage demeurait un objet extrêmement précieux pour la femme qui le portait toujours avec fierté.

Les mariés, ainsi que leurs témoins, signaient les registres avant la messe de mariage ou à la fin. Cela variait d'une paroisse à l'autre, de même que le lieu à l'intérieur de l'église: à l'arrière ou à l'avant, sur le côté, près de la balustrade ou bien encore à la sacristie.

Une fois la cérémonie terminée, les mariés, au bras l'un de l'autre, descendaient l'allée centrale suivis de leurs parents et des invités. Ces derniers avaient pris place d'un côté ou de l'autre de la nef selon le lien de parenté avec les mariés. Parfois, la mère de la mariée n'assistait pas à la messe de mariage parce qu'elle devait mettre la dernière touche au repas de noce (3/12). Cela tendrait à prouver que le repas était le moment central de la noce. Dans la moitié des mariages, le nombre d'invités se situait entre 30 et 60 personnes. Trois mariages plus imposants comptaient entre 100 et 150

personnes. Les mariages intimes ou "privés" réunissaient une dizaine de personnes appartenant aux familles immédiates.

La sortie de l'église s'accomplissait joyeusement au son des cloches de l'église et sous les lancers de confettis. Les invités se réunissaient sur le parvis pour la photo de groupe (8/12). Souvent, les mariés profitaient de la présence du photographe professionnel pour se faire photographier seuls sur le parvis de l'église. Néanmoins, aux mariages intimes, aucune photo n'était prise et on ne lançait pas non plus de confettis.

Le cortège vers le lieu de la noce s'amorçait avec la voiture des mariés, suivie de celles des parents. Le passage du cortège était sans doute très remarqué car l'on klaxonnait bruyamment. La noce se rendait au lieu du repas en faisant un détour pour passer devant le commerce familial (épicerie ou restaurant), pour saluer les clients ou les voisins (si les parents de l'un ou l'autre marié étaient propriétaires de petits commerces ou si l'un des mariés y travaillait).

Tout le monde suivait, ça klaxonnait. On a fait un spécial pour passer devant le restaurant de mon père pour saluer la petite fille qui gardait le restaurant. Elle l'avait demandé. Puis sur la rue, tout le monde me connaissait. Ils étaient sortis parce qu'ils savaient à peu près à quelle heure que je passais. (E12)

Il arrivait, si quelqu'un de la parenté possédait un appareil-photo, que quelques instantanés des mariés soient pris en arrivant à la maison. Ce sont souvent les seules photos qui restent de cette journée.

3.2.3 La noce

Toutes les familles recevaient à leur résidence pour la noce de leur fille, même s'il s'agissait d'appartements situés au deuxième ou au troisième étage. Il fallait des raisons exceptionnelles pour qu'il n'en soit pas ainsi. Néanmoins, dans le cas d'une noce qui réunissait une centaine d'invités en 1939, les parents de la mariée avaient loué une salle à proximité de leur résidence; mais le repas avait été préparé à la maison.

Au retour de l'église, les mariés et leurs parents recevaient les voeux des invités qui leur serraient la main et embrassaient la mariée. Tous les invités portaient ensuite un toast aux mariés avec un verre de vin. Suivait le repas de noce. Il s'agissait souvent d'un buffet froid, presque toujours préparé à la maison et composé de sandwiches, de hors-d'oeuvre et de salades. S'il y avait un repas chaud, on servait une viande rôtie, veau ou porc, avec pommes de terre en purée et autres légumes. Ce type de repas n'était offert que si l'assistance n'était pas trop nombreuse (pas plus de 35 personnes). Certaines circonstances, par exemple des différends familiaux, pouvaient entraîner les mariés à se contenter d'un goûter après la messe de mariage avec quelques intimes.

S'il s'agissait d'un buffet, la mère déposait les plats sur la table de la salle à manger, couverte d'une nappe blanche et les invités s'y présentaient à leur gré. Lors d'un repas chaud, les invités se regroupaient en plusieurs tablées successives. Il arrivait alors que les mariés demeurent à table afin de présider le repas de tout le monde.

Le traditionnel gâteau à trois ou quatre étages couronnait le repas (8/12). La plupart du temps à pâte blanche, au glaçage blanc, le gâteau était décoré de figurines de mariés. Les nouveaux époux coupaient ensemble la première tranche du gâteau avec un couteau spécial garni de ruban blanc. La mariée

prenait soin de conserver la décoration du gâteau en souvenir. Pour quelques-uns, le gâteau de noce possédait une vertu symbolique. C'est ainsi que l'on en coupait de menus morceaux que la mariée faisait passer dans son anneau et qu'elle remettait aux invités, tant hommes que femmes, pour qu'ils le déposent sous l'oreiller; cela était sensé porter chance.

Pour la noce, les parents de la mariée s'occupaient des invitations. Ils envoyaient à la parenté et aux amis des faire-part imprimés et rédigés selon une formule stéréotypée. Les imprimeurs proposaient plusieurs modèles et l'on choisissait en fonction de ses moyens financiers (voir annexe IV).

Un faire-part qu'on avait fait faire chez l'imprimeur. Environ 100 ou 125 [sic]. (...) Moi, je les avais écrits. Mon mari est arrivé avec sa liste des siens puis c'est moi qui l'a fait. Sa mère, elle, nous a fait une liste. Les faire-part partaient de chez nous. Ça partait de la mariée ça, pas du marié. (...) Comme ça, plié en deux avec un papier de soie. (...) Puis il y avait juste une page d'écrit. Puis, nous autres, on demandait pas de réponse. On les envoyait un bon 15 jours avant le mariage, par la poste. (E12)

Les parents conviaient les membres de la parenté proche et quelques amis. Les voisins recevaient rarement une invitation: "Vous savez dans le temps de la Crise, on pouvait pas faire autrement que d'inviter ceux-là que c'était quelque chose là. On pouvait pas arriver puis aller chercher tout le monde hein!" (E23)

Le fait de recevoir un faire-part entraînait le don d'un cadeau aux mariés. Par conséquent, plus il y avait d'invitations, plus les mariés recevaient de cadeaux. On offrait principalement des objets d'ordre pratique pour équiper le jeune ménage: lampe, cafetière, grille-pain, vaisselle, chaudrons, chaise berçante, pièces de literie, etc. Quelques couples recevaient également des pièces d'argenterie et de verre taillé. Les donateurs venaient porter leurs

cadeaux à la maison de la mariée au cours des jours précédant la noce. La réception des cadeaux s'insérait dans le rituel des préparatifs immédiats du mariage comme en fait foi cette narration:

On avait des cadeaux de noce exposés chez nous. Il y avait un petit salon double. On bloquait les deux portes de vitre puis on mettait des grandes tables. On exposait les cadeaux de noce. (...) À toute minute, les cadeaux arrivaient. Ce qui veut dire que, la veille, les cadeaux rentraient là. On a bien monté ça 15 jours, trois semaines avant. Avec des draps pour que ça soit joli. Chaque boîte était mise en dessous de la table. Puis, on exposait le cadeau avec la carte en avant. Ça fait que le monde qui venait, il voyait qu'est-ce qu'un tel avait donné. Ils voyaient ça quand ils venaient porter les cadeaux. (E26)

L'exposition des cadeaux contribuait à donner un air de fête à la maison familiale et, de temps en temps, la famille décorait la maison et les tables avec des banderoles de papier et de menus ornements fabriqués à la maison pour le jour de la noce.

Ah, oui ils décoraient les tables. Avec des boules faites avec du papier métallique de cigarettes. On faisait des boules puis on mettait ça après les tables, partout. C'était beau! Ça coûtait pas cher, c'était gratis. Fallait le faire. Des fleurs de papier aussi, si je me trompe pas. De couleur. (E26)

Une autre famille avait acheté des décorations de papier disponibles dans le commerce: "Du papier blanc, des cloches blanches. (...) Et puis maman avait fait un cerceau pour mettre tout des petits rubans (...) reliés aux coupes de vin. " (E36) Les rubans et les choux en papier étaient aussi très populaires.

On servait du vin au repas. La bière, l'alcool (la "boisson forte"), les boissons non alcoolisées venaient égayer la noce après le repas. Le repas du

midi terminé, on enlevait les tables et toute la noce chantait et dansait, mettant à profit les talents de l'assistance. Chacun y allait de sa contribution:

Mes cousins, mes cousines, mon père puis ma mère [chantaient]. (...) Qu'est-ce que mon père puis ma mère chantaient donc? "*La belle rose au foyer*", quelque chose comme ça. Tout le monde chantait. Tout le monde n'était pas gêné, tout le monde poussait son petit bout de chanson puis... (E36)

Bien, j'ai une de mes tantes qui chantait très bien. Puis son père chantait bien. Puis son frère qui jouait de la guitare, il chantait lui aussi. Moi, je ne pouvais pas danser, mon danseur [le marié] jouait du violon. Puis son frère jouait de l'accordéon. Son frère jouait de la musique à bouche. Puis son frère jouait de la guitare. Ça faisait un bel orchestre. (...) Le lendemain, le monde [les voisins] demandait à maman si elle avait loué un orchestre. Bien, elle disait: "Etes-vous fous? Je n'ai pas les moyens de louer un orchestre!" (E34)

Les musiciens amateurs entraînaient les invités dans la danse. "Il y avait de la musique, ça je suis certaine. Il y avait pas de noce sans musique. C'était peut-être durant le repas. Puis après ça, on levait les tables puis le monde dansait." (E26) S'il n'y avait pas de musiciens sur place, le gramophone prenait le relais pour animer les "sets américains"²⁷. On se racontait des histoires; de temps en temps, quelqu'un, le père ou un oncle, faisait un petit discours ou portait un toast aux mariés. Lorsque la noce se prolongeait dans la soirée, des jeux étaient organisés, par exemple les jeux de la chaise musicale ou de la bouteille.

Lorsque la noce se prolongeait (4/12), un deuxième repas était servi vers 5h00 ou 6h00 de l'après-midi. On se mettait donc à table de nouveau pour un

²⁷ Chorégraphies basées sur des danses traditionnelles irlandaises.

autre repas chaud ou bien, souvent aussi, les restes du repas du midi étaient servis comme viandes froides, salades ou sandwiches. Tartes, petits gâteaux étaient présentés au dessert. La plupart des invités demeuraient sur place jusqu'à la fin de la soirée pour danser et s'amuser. Lorsque les mariés ne partaient pas en voyage de noces, la fête se poursuivait toujours dans la soirée et quelquefois jusqu'à six heures le lendemain matin. Dans tous les autres mariages étudiés, la réception se terminait dans l'après-midi (5/12) ou encore ne durait que très peu longtemps (2/12).

3.4 DIFFÉRENCIATION SOCIALE

La description des différentes séquences dans la préparation et la célébration du mariage au sein de chacune des classes sociales révèle bien des diversités de geste, de sens et d'intensité. Si la plupart des séquences du scénario nuptial étaient les mêmes dans toutes les classes sociales, des variations plus ou moins accentuées peuvent être relevées dans la réalisation de chaque rituel. Nous signalerons ici celles qui nous sont apparues les plus significatives.

L'écart d'âge entre les conjoints (en faveur du mari) renforçait l'image patriarcale de la famille. La coutume attribuant à l'homme un devoir de protection et de support à la femme, il paraissait souhaitable que le mari soit plus âgé qu'elle. L'âge évoque la sagesse et l'expérience. Par conséquent, le fait d'être plus âgé conférait à l'homme plus de crédibilité dans l'exercice de l'autorité familiale. Le jeune homme, qui se savait éventuellement investi de ce rôle, devait attendre d'être établi pour se marier et faire face à ses responsabilités. Du côté de la jeune fille, sa jeunesse par rapport à son amoureux, renforçait l'idée du besoin de protection et de guide de la part d'un aîné.

Que l'homme soit plus âgé que sa femme apparaît comme une règle si naturelle qu'elle n'a été que rarement mentionnée de façon précise par nos interlocuteurs. Voyons comment cette règle était vécue ou appliquée dans chacune des classes sociales. Le relevé des âges au mariage, dans notre échantillon, démontre qu'il existait bel et bien un écart d'âge en faveur de l'homme dans tous les milieux (voir le tableau 6). Cependant, cet écart d'âge était davantage respecté dans la classe bourgeoise. En effet, hormis un couple au sein duquel la femme était plus âgée de quatre mois, les hommes étaient toujours les plus âgés dans leur couple. Ce modèle s'est reproduit pour la classe moyenne puisque notre échantillon présente un portrait à peu près semblable. En effet un écart de quatre mois n'est observé que dans deux mariages sur les 12 de cette catégorie. En revanche, dans quatre mariages ouvriers, sur les 12 observés, la femme était plus âgée. De plus, l'écart était plus considérable qu'ailleurs puisqu'il pouvait aller jusqu'à trois ans. Il est possible de supposer que le respect des conventions aurait été plus rigoureux à mesure que l'on montait dans l'échelle sociale.

Les mariages entre ouvriers ont également lieu plus tôt dans la vie. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que les garçons commençaient à travailler relativement jeunes et étaient donc prêts à se marier plus tôt. D'un autre côté, pour expliquer que les filles étaient, plus souvent que dans les autres classes, les aînées de leur mari, il faut peut-être tenir compte du fait de leur apport financier à la famille avant leur mariage. En effet, les jeunes filles ouvrières commençaient très jeunes à travailler à l'extérieur de la maison et rapportaient ainsi un salaire non négligeable au budget familial. L'apport financier s'avérait d'autant plus important pour leur famille que la Crise sévissait au cours des années trente. Cette situation expliquerait peut-être que les filles tardaient quelquefois davantage à se marier et se retrouvaient ainsi plus âgées que ceux qu'elles mariaient. Cependant, dans toutes les classes sociales, le travail féminin était souvent considéré comme un pis-aller et, presque toujours, comme temporaire en attendant le mariage.

Tableau 6
Âge au mariage

| | Filles | | Garçons | |
|----------------|---------|---------|---------|---------|
| | Moyenne | Médiane | Moyenne | Médiane |
| Bourgeois | 23,7 | 23,7 | 25,5 | 25,0 |
| Classe moyenne | 23,7 | 23,0 | 26,3 | 25,9 |
| Ouvriers | 22,1 | 21,2 | 23,3 | 23,0 |
| Ensemble | 23,1 | | 25,0 | |

D'après la loi de l'époque, la majorité survenait à l'âge de 21 ans. Chez les femmes de notre échantillon, deux de la classe bourgeoise et six de la classe ouvrière n'avaient pas atteint leur majorité au moment de leur mariage. Toutes les femmes de la classe moyenne, elles, se sont mariées après leur majorité. Chez les hommes, hormis deux ouvriers, tous se sont mariés après leur vingt-et-unième anniversaire. Cependant, le fait d'être majeur ou non n'avait pas d'incidence ailleurs qu'à la signature des documents officiels, contrat ou registres des mariages. En effet, les individus non majeurs devaient être assistés de leur père ou tuteur au moment de la signature d'un acte à caractère juridique.

Il faut savoir que tous les couples se mariaient selon le rite catholique, à l'église de la paroisse de la fille. Les principaux arrangements religieux avaient lieu quelques semaines avant le mariage lors d'une visite au curé. Elle était effectuée par les deux fiancés ensemble, ou par le fiancé et le père de la fiancée. Les curés faisaient sans doute une petite enquête familiale mais, chez les informateurs rencontrés, ceci n'a pas laissé de trace dans leur souvenir et ils croient qu'il n'y en avait pas eu. Cette visite au curé semblait être, presque toujours, une formalité où étaient réglés, en plus de la date, les détails de la célébration du mariage (et surtout la catégorie de la cérémonie). Pour ce qui est des démarches officielles, il restait le contrat de mariage pour ceux qui le souhaitaient.

Le texte des contrats de mariage comportait des clauses semblables quelque soit la classe sociale et empruntait, la plupart du temps, des formules stéréotypées. Seuls les montants consentis pour avantager la femme différaient selon les moyens économiques du futur mari. Le contrat contenait donc presque toujours, en plus des formules entérinant la séparation des biens, les clauses suivantes: a) obligation du mari de faire vivre sa femme et les enfants à naître; b) propriété des meubles attribuée à la femme; c) institution des bénéficiaires d'une assurance sur la vie du mari pour l'épouse; d) garantie d'un montant à la femme en cas de séparation du couple, montant que l'on nommait "avantage"; e) clause testamentaire accordant les biens au dernier survivant, appelée clause "au dernier vivant, les biens".

Lorsqu'il s'agissait de déterminer sous quel régime matrimonial le futur couple entendait vivre, les bourgeois et les gens de classe moyenne choisissaient tous de passer chez le notaire et d'adopter le régime de séparation de biens. Par contre, chez les ouvriers, la plupart estimaient probablement qu'ils n'étaient pas assez fortunés et ils ne faisaient aucune démarche et se mariaient sous le régime universel de la communauté de biens. Dans ces cas, aucune autre entente ne remplaçait le contrat de mariage.

Parmi ceux qui passaient un contrat de mariage, le déroulement différait d'une classe à l'autre. Dans les familles bourgeoises, le notaire était toujours connu des familles ou même, souvent, en faisait partie; il se rendait presque toujours à la résidence de la fille pour la signature. On ne peut dire qu'il s'agissait d'une rencontre amicale mais ce rite prenait des allures très conviviales. Si le notaire embrassait la mariée, c'était davantage parce qu'il s'agissait là d'une civilité commune à d'autres rencontres que pour se conformer à un rituel. Dans la classe moyenne également, on connaissait souvent le notaire mais pas suffisamment pour qu'il se rende à la résidence de la mariée. La signature avait donc lieu à son bureau et était considérée comme n'importe quel autre acte juridique. Les ouvriers qui ont souscrit un contrat de mariage ont choisi un notaire du quartier, généralement peu connu de leur famille. En effet, les ouvriers avaient peu l'occasion de rencontrer des notaires, que ce soit à l'occasion d'activités professionnelles ou de rencontres sociales et, par conséquent, ils n'en connaissaient aucun intimement.

Les apports de chacun des mariés au moment du mariage n'apparaissent généralement pas au contrat: par exemple, le trousseau de la jeune fille n'était pas mentionné dans le document. Pourtant, la plupart du temps, les jeunes filles préparaient un trousseau. Seules des circonstances exceptionnelles en expliquent l'absence. La situation la plus fréquente que nous avons rencontrée à ce propos concerne des couples qui allaient demeurer chez l'un ou l'autre des parents, cette situation étant connue longtemps d'avance. Néanmoins, les jeunes filles de notre échantillon ne pensaient pas à constituer un trousseau très tôt dans la vie puisque la plupart ne s'en préoccupaient sérieusement qu'à l'époque des fiançailles, comme le démontre le tableau 7.

Tableau 7
Époque du début de la préparation du trousseau

| | Depuis l'âge de 16 ans | Depuis l'âge de 17-18 ans | Au moment des fiançailles | Absence de trousseau | Total |
|-------------------|---------------------------|------------------------------|------------------------------|-------------------------|-------|
| Bourgeois | 0 | 2 | 8 | 2 | 12 |
| Classe moyenne | 1 | 3 | 6 | 2 | 12 |
| Ouvrier | 2 | 3 | 6 | 1 | 12 |
| Ensemble | 3 | 8 | 20 | 5 | 36 |

Comme on s'y attend, la taille et la variété des pièces du trousseau différaient grandement d'une classe à l'autre. Les jeunes bourgeoises possédaient des trousseaux d'une ampleur et d'une richesse considérables. Les plus fines étoffes y étaient employées et les broderies, exécutées par des professionnelles, abondaient et s'ajoutaient aux dentelles réalisées au fuseau ou à l'aiguille. La marque de l'identité avait une importance pour les bourgeois, et ainsi, les pièces portaient très souvent les initiales du couple, coutume presque inexistante ailleurs. Les jeunes filles des classes moyenne et ouvrière brodaient un peu; cependant la qualité des matériaux différait. Les jeunes filles appartenant à la classe moyenne utilisaient, le plus souvent, des draps, taies d'oreillers et nappes qu'elles achetaient déjà prêts à broder ou qui étaient disponibles, sans broderie, dans le commerce; elles préparaient alors elles-mêmes le motif à broder à l'aide de patrons du commerce. Pour le linge à vaisselle, les jeunes ouvrières, qui disposaient d'un faible salaire, achetaient des sacs de coton ayant servi au transport du sucre; elles les blanchissaient

pour en enlever les marques imprimées identifiant les compagnies. Puis elles les taillaient et les cousaient, en les brodant à l'aide des patrons à imprimer du commerce.

La taille du trousseau variait également selon la fortune de la famille mais aussi selon l'usage que l'on prévoyait en faire. Normalement, le trousseau bourgeois était considérable et varié. C'est sans doute pourquoi on tenait souvent à en faire l'étalage auprès des femmes de l'entourage, lors des thés de trousseau. Cette coutume n'existait à peu près pas ailleurs. C'était aussi dans la classe bourgeoise que l'on célébrait le plus la fin du célibat des fiancés dans une série d'événements organisés par les amis du couple.

Les enterrements de vie de jeunesse se manifestaient différemment pour chacun des sexes. Pour les filles, le *shower* était toujours un thé l'après-midi et il avait lieu à la résidence d'une amie, tandis que l'enterrement de vie de garçon avait toujours lieu dans un lieu public, ne réunissant que des hommes.

Les *showers*, si populaires dans la classe bourgeoise, étaient inexistants chez les ouvriers et plutôt rares dans la classe moyenne.²⁸ L'activité sociale intense des cohortes de jeunes appartenant à des familles aisées trouvait dans les *showers* des occasions de rencontres agréables. Il en allait de même pour l'enterrement de vie de garçon chez les bourgeois. En outre, pour souligner le prochain mariage d'un couple, un rituel est spécifique à la classe bourgeoise: les réceptions que l'on donnait en l'honneur du couple de fiancés. C'était autant des adultes que des jeunes qui honoraient le couple à ce moment-là et la réception prenait plutôt la forme d'un dîner où l'on conviait souvent les parents des fiancés. Les rites de séparation et d'agrégation étaient par

²⁸ Ils étaient présents seulement dans les familles de la classe moyenne supérieure .

conséquent beaucoup plus présents chez les bourgeois. En revanche, chez les ouvriers, on faisait davantage appel à la participation de l'entourage lorsqu'un enterrement de vie de garçon avait lieu. Les démonstrations faisaient participer davantage la communauté, par les promenades du futur marié dans les rues du quartier et par les "sévices" qu'on lui faisait subir. Une autre différence est observée; le cadeau au fiancé bourgeois et de classe moyenne offert par les amis disparaît complètement chez les ouvriers.

Sans contredit, la période des fiançailles était très active pour tous. La préparation de l'événement, même en l'absence d'enterrements de vie de jeunesse, entraînait de multiples démarches et préparatifs. Parmi ceux-ci, le choix des vêtements de noce était de première importance.

Le jour du mariage était pour tous une occasion de porter des vêtements neufs ou, si non, des vêtements de cérémonie. Pour la mariée, la robe blanche longue avec voile constituait l'idéal. Si on y renonçait souvent dans la classe ouvrière, c'était parce que l'on se savait incapable de payer la robe et surtout l'apparat de la noce correspondant. En effet, la grande différence entre les vêtements portés dans une classe ou dans une autre résidait surtout dans le faste qu'on y mettait. Porter une robe longue blanche avec voile exigeait la présence d'un cortège d'honneur plus ou moins imposant. C'est pourquoi, souvent, l'on y renonçait dans les couches sociales moins fortunées. Ceci n'empêchait pas toujours une ouvrière de se parer de la robe blanche si elle pouvait s'offrir une telle fantaisie, mais la robe blanche longue était la norme chez les bourgeoises alors qu'elle était moins fréquente dans les autres classes où l'on portait plutôt une robe de ville en raison de son aspect pratique. Pour compléter leur toilette de mariée, les jeunes filles se maquillaient parfois mais très légèrement: du rouge à lèvres avec une touche de poudre sur le visage. À part quelques rares cas d'application de couleur ou de mascara sur les yeux ou de fard à joues chez des filles de la classe ouvrière, toutes les mariées affichaient la beauté de leur jeunesse à son naturel. La coutume pour

la mariée de porter des pièces de vêtement ou de garniture qui auraient du bleu, du vieux, du neuf et de l'emprunté était connue à peu près de tous, mais elle était peu pratiquée.

Tableau 8
Tenue de la mariée

| | Robe blanche avec voile | Robe long. couleur avec voile | Robe long. couleur avec chapeau | Robe courte plus habillée | Robe de ville | Total |
|----------------|-------------------------|-------------------------------|---------------------------------|---------------------------|---------------|-------|
| Bourgeois | 9 | 1 | 0 | 1 | 1 | 12 |
| Classe moyenne | 3 | 0 | 2 | 1 | 6 | 12 |
| Ouvriers | 2 | 3 | 2 | 1 | 4 | 12 |
| Ensemble | 14 | 4 | 4 | 3 | 11 | 36 |

Presque toujours, dans les classes moyenne et ouvrière, la jeune femme prévoyait la réutilisation de la robe de mariée, qu'elle soit blanche ou non. Pour les robes de ville, évidemment, la question ne se posait pas car la toilette s'intégrait immédiatement à la garde-robe courante. Les toilettes plus habillées devaient pouvoir se transformer en robe du soir, en robe d'après-midi ou, teintées et retailées, elles servaient à la confection de vêtements d'enfants. Les bourgeoises, elles, ne réutilisaient jamais leur robe de mariée.

Le marié de la classe bourgeoise utilisait l'habit de cérémonie, principalement le *morning coat*, qui faisait généralement déjà partie de sa garde-robe. Par contre, le costume de ville représentait la norme pour les hommes de classe moyenne et chez les ouvriers et ils en étrennaient toujours un nouveau pour l'occasion.

Tableau 9
Tenue du marié

| | <i>Morning coat</i> | Cost. de ville marine | Cost. de ville gris foncé | Cost. de ville coul. inconnue | Total |
|----------------|---------------------|-----------------------|---------------------------|-------------------------------|-------|
| Bourgeois | 11 | 0 | 0 | 1 | 12 |
| Classe moyenne | 3 | 4 | 1 | 4 | 12 |
| Ouvriers | 0 | 9 | 1 | 2 | 12 |
| Ensemble | 14 | 13 | 2 | 7 | 32 |

Quels que soient les costumes choisis, les mariés devaient paraître à leur meilleur le jour des noces. Les retouches de dernière minute coloraient d'une certaine fièvre les derniers moments passés en famille. Cependant, les activités de la famille, le matin du mariage, ne présentaient pas le même tableau partout. Chez les bourgeois, c'était un va-et-vient fébrile entre le couturier ou la couturière qui venait vêtir la mariée, le fleuriste qui décorait la maison, les domestiques qui préparaient le repas et le photographe qui prenait des clichés de la mariée seule dans le salon puis accompagnée des filles

d'honneur si celles-ci étaient sur place à ce moment-là (des soeurs de la mariée, par exemple). Dans les autres classes, il n'était nullement question d'habilleuse étrangère à la famille, ni de fleuriste, ni de photographe. Cependant, lorsque la réception était préparée à la maison, la mère de la mariée était assistée par des femmes de l'entourage, ce qui avait aussi pour effet de donner une ambiance d'excitation dans la maison.

Certaines pratiques étaient cependant similaires dans tous les mariages. En effet, par exemple, le matin du mariage, c'était toujours la mariée qui quittait la maison paternelle en dernier pour se rendre à l'église avec son père. Le futur marié, lui, s'y rendait en premier, pour y attendre l'arrivée de sa promise.

Les cortèges de voitures dans les familles bourgeoises étaient extrêmement sobres et discrets et l'on ne décorait jamais les voitures. En revanche, la décoration avec des boucles ou des choux de ruban, toujours blancs, apparaissait parfois dans les cortèges de classe moyenne et très souvent chez les ouvriers.

C'était surtout le cortège formé des personnes de la noce qui prenait de l'importance. On ne se mariait pas chez les bourgeois sans penser aux rôles d'honneur. Rares étaient les cortèges qui n'y incluaient pas au moins une dame d'honneur. Leur composition indiquait d'ailleurs la somptuosité du mariage. Il pouvait y avoir jusqu'à six filles et six garçons d'honneur. Une informatrice nous a indiqué qu'un cortège réussi était celui où les garçons étaient plus grands que les filles. On demandait de jeunes célibataires: les frères et soeurs des futurs, leurs cousins et cousines ou des amis. Cet honneur était fort recherché par les jeunes de l'entourage. Pour l'harmonie du cortège, le style des toilettes des filles d'honneur, toutes semblables, était toujours en concordance avec celui de la robe de la mariée. Les meilleures conditions devaient être réunies pour que le cortège se déploie dans un cadre propice à sa mise en valeur. La saison choisie pour le mariage y contribuait certainement

Aussi, la coutume de suspendre son chapelet à la corde à linge la veille du mariage, en vue de s'assurer du beau temps le lendemain, était assez connue. D'autres considérations que climatiques influençaient certainement le choix de la date du mariage.

Un exercice de comparaison, à partir des statistiques des dates de mariage de notre échantillon, fait ressortir différentes préférences en regard du moment idéal choisi par les fiancés pour se marier. Le couple bourgeois choisissait le plus souvent un jeudi d'avril à 10h00, le couple de classe moyenne se mariait préférentiellement un mardi de juin ou de juillet à 9h00 ou 10h00 et les fiancés ouvriers se mariaient généralement un samedi de juin à 8h00. La saison d'été, privilégiée par les classes moyenne et ouvrière, était tout à fait évitée par les bourgeois puisqu'aucun mariage n'a eu lieu entre le 13 mai et le 29 août. Dans cette classe, on n'hésitait pas à se marier même en décembre, au temps de l'Avent, si on avait quelque motif de le faire. Le comportement bourgeois pouvait en effet se démarquer de celui des autres classes car les impératifs étaient davantage d'ordre social que professionnel. En effet, la date du mariage bourgeois tenait davantage compte du calendrier des réceptions mondaines que des vacances ou des congés. Les membres de la classe moyenne, eux, empruntaient un modèle mitoyen entre la classe supérieure et la classe inférieure: ils choisissaient souvent un jour de semaine et une heure relativement tardive. La classe ouvrière, particulièrement, était soumise aux exigences des jours de salaire à préserver tant pour les mariés eux-mêmes que pour leurs familles et leurs invités. Le moment était donc choisi de façon à minimiser la perte de salaire pour le jour du mariage lui-même et le temps du voyage de noces. C'est pourquoi, on préférait généralement un samedi ou un jour férié. Les tableaux suivants font état des données recueillies lors de l'enquête, relativement au mois de l'année (tableau 11), au jour de la semaine (tableau 12) et à l'heure de la cérémonie du mariage (tableau 13) pour chaque classe.

Tableau 10
Mois du mariage

| | Janv. | Fév. | Mars | Avril | Mai | Juin | Juil. | Août | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. | Total |
|----------------|-------|------|------|-------|-----|------|-------|------|-------|------|------|------|-------|
| Bourgeois | 1 | 1 | | 3 | 1* | | | 2* | 2 | | | 2 | 12 |
| Classe moyenne | 1 | | | 2 | 1 | 2 | 3 | | 2 | 1 | | | 12 |
| Ouvriers | | 1 | | | 1 | 4 | | 1 | 2 | | 2 | 1 | 12 |
| Ensemble | 2 | 2 | 0 | 5 | 3 | 6 | 3 | 3 | 6 | 1 | 2 | 3 | 36 |

* Le mariage de mai a été célébré le 13 et ceux du mois d'août les 29 et 31.

Tableau 11
Jour du mariage

| | Dimanche | Lundi | Mardi | Mercredi | Jeudi | Vendredi | Samedi | Total |
|----------------|----------|-------|-------|----------|-------|----------|--------|-------|
| Bourgeois | | 2 | 2 | | 4 | 1 | 3 | 12 |
| Classe moyenne | 1 | 2* | 4 | 1 | | 1 | 3 | 12 |
| Ouvriers | | 2** | | 1 | | | 9 | 12 |
| Ensemble | 1 | 6 | 6 | 2 | 4 | 2 | 15 | 36 |

* Dans ces deux cas, il s'agissait des fêtes de la Confédération et de la Saint-Jean-Baptiste.

** Dans ces deux cas, il s'agissait de la Saint-Jean-Baptiste et du jour de la Fête du travail.

Tableau 12
Heure du mariage

| | 6h00 | 7h00 | 7h30 | 8h00 | 8h30 | 9h00 | 9h30 | 10h00 | 10h30 | 11h00 | 21h00 | Total |
|----------------|------|------|------|------|------|------|------|-------|-------|-------|-------|-------|
| Bourgeois | | | | | 2 | 3 | | 5 | 1 | 1 | | 12 |
| Classe moyenne | | | 2 | | 1 | 4 | | 4 | | | 1 | 12 |
| Ouvriers | 1 | 2 | 1 | 3 | 1 | 2 | | 2 | | | | 12 |
| Ensemble | 1 | 2 | 3 | 3 | 4 | 9 | 0 | 11 | 1 | 1 | 1 | 36 |

Quelle que soit la saison, la cérémonie du mariage était toujours empreinte de dignité et on ne se permettait jamais de déroger au rituel prescrit. Elle demeurait avant tout religieuse. La liturgie imposait une certaine uniformité dans les rites de la cérémonie. Mais des variations sont observées selon la catégorie de mariage choisie par les époux, allant du grand mariage d'apparat à la cathédrale, au rituel simplifié d'un mariage à la chapelle d'une sacristie. La cérémonie religieuse acquérait un caractère particulier parce qu'elle était le lieu sacré de la sanction de l'engagement des époux par la messe, la remise de l'anneau et par les bénédictions qui accompagnaient ce geste. La signature des registres se faisait, dans tous les cas, à l'église ou à la sacristie après la messe. Dans quelques grands mariages, il semble que les registres pouvaient être signés la veille, au moment de la répétition, afin de ne pas allonger la cérémonie. Pour lui conserver sa solennité, aucune photo n'était prise à l'intérieur de l'église et les chants exécutés étaient toujours, eux aussi, à caractère religieux. Seuls les bourgeois faisaient un exercice la veille de la

cérémonie pour mettre au point son déroulement, mais les fiancés se confessaient au cours des jours précédant le mariage. La règle du billet de confession à remettre au célébrant le matin du mariage ne paraît pas avoir été uniformément observée. Sans doute les curés adoptaient-ils divers comportements sous ce rapport; certains l'exigeaient et d'autres pas.

Parmi les rites accessoires à la cérémonie religieuse, la dévotion à la Vierge suscitait parfois chez certaines mariées des gestes particuliers. Pourtant, la congrégation des Enfants de Marie ne semblait pas très populaire auprès des femmes interrogées car, parmi elles, très rares sont celles qui en étaient membres au moment de leur mariage. Même dans ces cas, aucune manifestation n'était organisée spécialement pendant la cérémonie religieuse. Néanmoins, plusieurs jeunes mariées (n=4) de la classe ouvrière ont déposé leur bouquet de mariée à l'autel de la Vierge. Le plus souvent, elles demandaient à quelqu'un de leur entourage de l'y porter après la noce. Dans la classe moyenne, ce geste n'a été relevé que deux fois et il était complètement absent dans la bourgeoisie. Lorsque tous les rites religieux étaient accomplis, le bedeau faisait sonner les cloches de l'église à la sortie de chaque cérémonie nuptiale. Cependant, selon la catégorie du mariage, il pouvait s'agir des petites ou des grosses cloches.

À la cérémonie religieuse, la condition sociale des familles des mariés se manifestait principalement dans les démonstrations accessoires. Nous constatons que les membres des classes supérieures faisaient plus souvent appel à des chanteurs et des musiciens connus pour interpréter un programme musical de grande valeur, rehaussant ainsi la qualité de la cérémonie. De même, le décor de fleurs naturelles, exécuté par des fleuristes réputés, donnait un caractère de distinction qui témoignait de la richesse et du bon goût des familles. Le nombre et le prestige des invités attestaient également la considération dont bénéficiaient les familles dans leur communauté.

À la fin de la cérémonie, à la sortie de l'église, les époux étaient toujours en tête et les parents suivaient dans un ordre qui semble avoir été le même partout. Cependant, la sortie sur le parvis présentait quelques variations d'une classe à l'autre. Par exemple, lors d'un mariage de la bourgeoisie, le marié étant membre du Régiment de Maisonneuve, des officiers de ce régiment ont formé, avec leurs épées levées, une haie d'honneur sous laquelle le couple des jeunes mariés et leur cortège sont passés en descendant les marches de l'église. Le prestige et la cohésion sociale d'un tel groupe expliqueraient sans doute sa présence au mariage de ses membres. De plus, les activités militaires ayant toujours été très codifiées, il apparaît normal que le mariage d'un de ses membres ait donné lieu à une manifestation de la part de ses pairs. Souvent, aussi, les journalistes se déplaçaient pour photographier les familles bourgeoises et noter les détails de la noce qui feraient le sujet de leur carnet mondain. Il arrivait aussi qu'un photographe professionnel prenne une photo du couple à la porte de l'église, mais ce n'était pas chose très fréquente.

Par contre, les photos de groupe (le jeune couple avec ses invités regroupés sur les marches de l'église) à la sortie de la cérémonie étaient très fréquentes chez les ouvriers²⁹. Ce rite était plus rarement accompli dans la classe moyenne et complètement absent chez les bourgeois.

Les pratiques ayant trait à la décoration des voitures et les manifestations de klaxon le long du parcours vers le lieu du repas adoptaient le même profil social que dans le cas précédent. Le mariage dans les classes populaires

²⁹ L'ordre dans lequel se plaçaient les invités semble avoir été toujours le même: au premier rang, le couple, le père et la mère à côté, les grands-parents. Près des mariés, leurs frères et soeurs; ensuite, les parents et les amis en arrière. Ils reproduisaient donc, en quelque sorte, l'ordre de préséance de la place qu'occupaient les invités dans la nef de l'église lors de la cérémonie religieuse.

semblait laisser davantage place aux manifestations communautaires en contact direct et immédiat avec la population du quartier ou de la paroisse. On n'hésitait pas à allonger le parcours, si celui-ci était trop court, ou à passer devant le commerce familial pour associer voisins et connaissances à la fête. Cette forme d'expression ostentatoire était méprisée des bourgeois. "On était digne!", selon l'expression d'une informatrice. Pour la bourgeoisie, la publicité de l'événement se faisait ailleurs, dans la chronique du carnet mondain. Le rituel de la noce, néanmoins, ralliait beaucoup de monde aux réjouissances de la journée.

La réception avait toujours lieu dans la résidence de la jeune fille lorsque c'était physiquement possible. De toute façon, il revenait toujours aux parents de l'épousée de recevoir après la cérémonie. Nulle part la famille du garçon ne contribuait à la réception. Aucun repas n'était offert non plus du côté de l'époux. Il revenait donc aux parents de la fille de se charger des invitations en envoyant des faire-part, gravés dans les familles bourgeoises et imprimés dans les autres classes. Les formules d'invitation étaient stéréotypées. (Voir textes de faire-part aux annexes III et IV) De plus, le faire-part contenait toujours une invitation à la noce. Les listes d'invités se confectionnaient dans chacune des deux familles. Aussi, la liste de la famille du garçon était normalement respectée par les parents de la fille. Seuls les mariages où il y avait peu d'invités ne comportaient pas l'envoi de faire-part.

En plus de la famille immédiate, le groupe des invités était constitué des oncles, tantes, cousins et cousines des mariés. Quelques amis se joignaient à eux mais on invitait rarement les compagnons de travail. On n'invitait pas non plus les voisins, à moins qu'ils ne soient des amis intimes, et cela, même lorsque les familles habitaient dans des maisons à plusieurs logements. Le mariage était donc considéré exclusivement comme une fête familiale. Même

dans les familles bourgeoises, où la visibilité sociale était une priorité, les voisins n'étaient pas invités. En revanche on invitait largement le groupe d'amis et les relations.

Le rituel de la noce comportait, à l'arrivée au lieu de la réception, la séance des souhaits aux mariés. Ces derniers, leurs parents et le cortège d'honneur se plaçaient en file, habituellement à l'entrée du salon, et les invités défilaient, offrant leurs vœux de bonheur aux nouveaux mariés et leurs félicitations aux parents. On embrassait alors les mariés.

On commençait par servir un verre de vin ou de champagne à toute la noce. Puis le repas se déroulait selon la formule choisie. Lorsqu'il y avait une table d'honneur, elle se composait partout des mêmes personnages: mariés, parents des mariés, grands-parents, cortège d'honneur, célébrant et autres prêtres présents. Il y avait toujours une table d'honneur lorsque la réception avait lieu hors de l'espace domestique et c'était alors les maîtres d'hôtel qui l'agençaient.

Des fleurs naturelles à profusion décoraient la maison bourgeoise pour l'occasion. Dans les autres classes de la société montréalaise, les familles plaçaient plutôt des rubans ou des bouquets de fleurs sur la table du buffet et dans la pièce où avait lieu le repas. Les ouvriers fabriquaient même parfois des décorations en papier ou achetaient des décorations toutes prêtes: banderoles, cloches et boucles en papier blanc. Souvent, lorsque la maison était trop petite, on vidait une pièce de ses meubles pour recevoir les invités et déposer sur des tables la nourriture, les boissons ou les cadeaux.

Le menu du repas de noce ne semble pas avoir eu une grande importance puisque les personnes que nous avons interrogées n'en ont pas gardé de souvenir très précis. Cependant, en se référant à d'autres mariages

de leur temps, il leur a été possible de recomposer les menus. Dans les buffets bourgeois, la salade de poulet semblait de rigueur. S'ajoutait à cela d'autres salades, hors-d'oeuvre, bouchées chaudes ou froides, petits gâteaux et gâteau de noce. Dans les familles des autres classes sociales, le buffet comportait également des salades, mais aussi des sandwiches. Le menu des repas chauds bourgeois offraient peu de variétés: la plupart du temps du poulet, ou du moins une volaille, à titre de mets principal. Les membres de la classe moyenne et les ouvriers, eux, servaient d'autres viandes comme le porc et le veau.

Le gâteau de noce couronnait toujours le repas à moins qu'il ne s'agisse d'un mariage intime. De trois ou quatre étages, il était composé de fruits chez les bourgeois et souvent de pâte blanche dans la classe moyenne et chez les ouvriers. Cependant, les rites supportant des croyances relatives au gâteau de noce ont été accomplis lors de plusieurs mariages de notre échantillon quel que soit le niveau social.

La noce supposait finalement à peu près partout le même programme. Seuls les ouvriers prolongeaient parfois tard dans la soirée, comme le démontre le tableau 13. La noce bourgeoise, elle, comprenait toujours un seul repas et se terminait dans l'après-midi. De même, il arrivait relativement souvent, dans la classe moyenne, que l'on se contente d'une très courte réception. Par contre, les ouvriers avaient tendance à prolonger les réjouissances dans la soirée et il arrivait même que l'on danse toute la nuit, principalement lorsque les mariés ne faisaient pas de voyage de noces.

Tableau 13
Durée de la noce
(Moment où elle se termine)

| | Avant midi | Entre 12h00 et 14h00 | Vers 16h00 | Soirée | Total |
|----------------|------------|-------------------------|------------|--------|-------|
| Bourgeois | 0 | 7 | 4 | 1 | 12 |
| Classe moyenne | 5 | 3 | 2 | 2 | 12 |
| Ouvriers | 2 | 1 | 4 | 5 | 12 |
| Ensemble | 7 | 11 | 10 | 8 | 36 |

Dans la noce bourgeoise, on mangeait et on parlait. La sociabilité s'y exerçait de la même façon que pour toute autre réception mondaine mais davantage avec un cachet de fête familiale. On n'y dansait pas, on n'y chantait pas non plus. C'est pourquoi, une fois le repas terminé et les mariés partis en voyage de nocces, la fête était terminée.

Dans tous les milieux, on offrait toujours un cadeau au jeune couple lorsqu'on était invité à un mariage. Il va sans dire que la nature des dons différait cependant selon la fortune des donateurs. Les bourgeois recevaient de nombreuses pièces d'argenterie et des objets décoratifs. Au retour du voyage de nocces, le jeune couple échangeait chez les fournisseurs³⁰ les pièces reçues en plusieurs exemplaires. On en profitait alors pour compléter une

³⁰ Le principal fournisseur des familles bourgeoises était la maison Birks, rue Sainte-Catherine.

coutellerie ou un service de vaisselle, ou pour se procurer des articles utiles qui ne figuraient pas parmi les cadeaux reçus³¹. Dans les milieux moins fortunés, les cadeaux de mariage, souvent des articles ménagers dont l'utilité était immédiate, venaient combler les lacunes du trousseau de la mariée ou contribuer à l'installation du ménage. Il est à noter aussi que les bourgeois recevaient des cadeaux en argent alors que les couples ouvriers ou de la classe moyenne n'en recevaient que très rarement. Le nombre limité de cadeaux, les moyens financiers modestes des invités faisaient sans doute en sorte que les dons en argent étaient plus rares. Les invités savaient également que les cadeaux pratiques ou décoratifs plairaient davantage aux jeunes couples.

Comme nous l'avons vu, le départ des nouveaux mariés pour leur voyage de noces mettait fin, la plupart du temps, aux réjouissances familiales de la journée du mariage. Nous verrons dans le prochain chapitre comment se déroulait la dernière grande étape des rituels nuptiaux.

³¹ Au cours de notre enquête, nous avons recueilli quelques listes de cadeaux de mariage. Nous en reproduisons une à l'annexe V.

CHAPITRE 4

S'INSTALLER ET PRENDRE PLACE DANS LA COMMUNAUTÉ

Au moment où la noce s'achevait, le jeune couple s'esquiva discrètement pour se préparer à partir en voyage de nocces. S'amorçait alors la vie conjugale proprement dite. Dans ce chapitre, nous observerons les couples des trois classes dans leur voyage de nocces, leur nuit de nocces, l'installation au foyer et la réinsertion sociale. Dans la dernière partie de ce chapitre, nous exposerons sommairement les résultats de la comparaison.

4.1 S'INSTALLER ET PRENDRE PLACE DANS LA COMMUNAUTÉ AU SEIN DE LA CLASSE BOURGEOISE

4.1.1 Le voyage de nocces

Tous les bourgeois rencontrés ont fait un voyage de nocces. Dans trois cas cependant, il ne s'agissait pas d'un voyage de nocces à proprement parler puisque le jeune homme était en stage d'études à l'étranger. Soulignons que, d'après nos observations, cette situation n'affectait pas les rituels du départ et tout se passait comme s'il s'agissait d'un voyage de nocces normal.

Lorsque les invités avaient terminé le repas de noce, les jeunes mariés montaient à l'étage se préparer pour le départ. C'était à ce moment que la mariée lançait son bouquet au groupe des jeunes filles. Pour la chanceuse, attraper le bouquet de la mariée signifiait qu'elle se marierait dans l'année qui suivait. On imagine facilement la joyeuse bousculade que ce geste provoquait. Signalons que seules les filles non mariées étaient visées par ce rite. La plupart du temps, chacun se retirait dans des pièces séparées. La mariée, aidée de sa soeur ou d'une amie intime, enlevait sa robe et endossait des habits de ville, tailleur, robe et manteau, selon la saison. Toilette et accessoires avaient été choisis avec soin. Le jeune homme portait un costume de ville neuf, avec chapeau mou.

Les jeunes mariés réapparaissaient auprès des invités qui, alors, les saluaient en leur souhaitant bon voyage. Le couple quittait le lieu de la réception et quelques parents et invités les suivaient en voiture pour les accompagner à la gare ou à l'aéroport. Le départ en voyage de noces terminait la réception de mariage. Lorsque le départ en train était prévu plus tard dans la journée, le couple utilisait son temps à sa guise. Ainsi, un couple, en 1931, s'est rendu dans un grand hôtel de la ville pour prendre un verre tout simplement avant de revenir souper avec la famille de la fille en attendant le train du soir. Un autre couple disposait de l'appartement d'une amie où un repas léger avait été prévu pour le soir, permettant ainsi au couple un moment de repos et d'intimité avant de prendre le train.

Les États-Unis présentaient un attrait particulier puisqu'ils étaient la destination préférée des couples (9/12). De loin la plus populaire, la visite de New York pouvait s'agrémenter d'une croisière aux Bermudes ou d'un séjour à Atlantic City ou à Washington. C'était en train ou en auto que les jeunes mariés partaient en lune de miel. Parfois, quelque invité se permettait des blagues allusives à la sexualité, ajoutant ainsi au malaise que ressentaient les jeunes mariés sur le point d'entamer leur vie de couple marié.

Ah! bien là, c'était gai. Comme je vous dis, ils avaient acheté des espèces de *lollipops*¹. (Rires) C'était du sucre, du sucre d'orge. (...) Pour nous accompagner, il y avait une vingtaine d'amis. (...) Alors c'était la taquinerie si vous voulez. (E8)

Les bagages étaient aussi visés et plusieurs futurs mariés prenaient soin de les cacher afin de les soustraire aux tours des cousins ou amis audacieux. Cependant, il arrivait que les manoeuvres réussissent tout de même. C'est ainsi qu'un couple marié en 1939 a été fort embarrassé quand les douaniers, qui vérifiaient le contenu de ses valises à la frontière américaine, y trouvèrent des poupées en matière plastique déposées là par quelques plaisantins, amis du couple. Une dame raconte aussi que ses amis sont restés sur le bateau jusqu'à minuit, moment du départ, pour ennuyer le couple et retarder le moment où les jeunes mariés se retrouveraient seuls.

Le voyage de nocces comme tel durait en moyenne deux semaines, le séjour variant entre une semaine et un mois. Tourisme, vacances, tel était le programme!

4.1.2 La nuit de nocces

La première nuit se passait à l'hôtel ou, si on prenait le train du soir pour New York, dans la chambrette d'un wagon. Dans un cas, les mariés, qui ne partaient que le lendemain en voyage de nocces, ont tenu à coucher à l'hôtel Windsor le soir des nocces.

¹ Genre de friandises montées sur un baton habituellement offertes aux enfants.

Les nouveaux mariés, fatigués par les festivités du jour, abordaient la nuit de noces avec une certaine appréhension. C'était d'autant plus angoissant qu'ils ignoraient à peu près tout des "mystères de la vie". En effet, sauf en de rares exceptions, les jeunes avaient peu d'information sur la sexualité. Dans les familles, les parents étaient trop timides pour aborder la question, comptant sur les pressions du désir et de l'amour pour guider les nouveaux mariés dans les gestes propres à la sexualité. Pour les filles, les conversations de l'entourage, le travail bénévole à l'hôpital avaient permis quelquefois de glaner quelques éléments d'information. Quant aux jeunes hommes, toujours un peu plus âgés que leur épouse, ils semblaient un peu plus renseignés sur le sujet. Les interdits relatifs à la virginité avant le mariage se révélaient beaucoup moins forts pour eux. Il était même toléré que l'homme ait goûté aux plaisirs de la chair avant de se marier.

Pour sa nuit de noces, la nouvelle épouse revêtait un ensemble de robe de nuit et déshabillé, blanc la plupart du temps. Le marié portait toujours un pyjama neuf. Laissés à eux-mêmes, les mariés n'avaient recours à aucun geste rituel. L'amour aidant, le mariage était généralement consommé dès le premier soir. Quelques-uns ont cependant attendu quelques jours. Les informateurs sont particulièrement discrets sur ce sujet: s'ils ont répondu à la question sur le moment de la consommation du mariage, ils ont très peu élaboré sur le sujet.

4.1.3 L'installation au domicile

Lorsqu'ils revenaient de voyage de noces, les nouveaux mariés commençaient leur vie de couple dans un appartement qu'ils avaient meublé et installé avant de se marier. C'était le mari qui payait les meubles que l'on devait acheter, sauf dans deux cas où les meubles de la chambre à coucher ont été offerts au couple par ses parents. Pendant le voyage de noces, souvent, c'était la mère de la mariée, aidée de ses autres filles, qui installait les rideaux,

plaçait les cadeaux de nocces et garnissait les armoires des articles du trousseau, mais c'est la seule aide qui était apportée au couple dans son installation, les meubles étant transportés par le fournisseur et installés par le couple lui-même.

Un seul couple a différé son installation dans un logement séparé des parents, demeurant six mois à la résidence des parents de la jeune femme. La jeune mariée avait accepté de remplacer les parents à la tête de la maisonnée pendant leur séjour de six mois en Europe. Cet arrangement convenait admirablement au jeune couple qui en a profité pour faire construire sa résidence durant ce temps. Dans d'autres cas, la cohabitation avec les parents a été observée à chaque fois qu'un jeune couple revenait d'un séjour d'études à l'étranger. Il s'agissait cependant d'une situation temporaire, le temps pour le jeune ménage de procéder à son installation dans un logement autonome.

Les premiers temps de la vie de couple étaient, pour la jeune mariée, consacrés à l'apprentissage de la tenue de maison, principalement à la cuisine. En effet, si la plupart des filles suivaient des cours de cuisine dans leur jeunesse, elles n'avaient guère eu l'occasion de pratiquer avant de se marier. Elles s'y mettaient avec application, tirant même une certaine fierté de leurs réussites. Une informatrice parle ainsi de ses deux premières années de mariage:

J'ai été deux ans sans avoir d'enfant. Alors ça a été deux années pas mal excitantes. Joyeuses. Moi, j'étais devenue amie avec Jehanne Benoît [chef cuisinier professionnel]. Alors, elle venait souvent chez nous. Je suis allée à ses classes la première année que j'étais mariée. C'était nouveau pour moi puis j'aimais beaucoup. C'était la grande indépendance, la grande joie de savoir cuisiner. C'était bien valorisant d'être enfin capable de faire quelque chose. J'avais tous les droits au monde; j'étais chez moi. Là, c'était une nouvelle vie. La vie que je voulais. La vie qui était mienne. (E15)

Le mari occupait un emploi qui lui permettait d'assumer les frais du ménage, parfois aidé par une allocation que les parents versaient à leur fille afin qu'elle puisse prendre charge de quelques dépenses personnelles.

4.1.4 La réinsertion sociale

Si la période précédant le mariage avait été fertile en réceptions de toutes sortes, le rythme se modifiait radicalement par la suite. Le jeune couple menait une vie sociale d'abord centrée sur les relations familiales. Cependant, on se recevait entre amis: les couples mariés pour des bridges ou des soirées, les jeunes femmes pour des thés l'après-midi.

4.2 S'INSTALLER ET PRENDRE PLACE DANS LA COMMUNAUTÉ AU SEIN DE LA CLASSE MOYENNE

4.2.1 Le voyage de noces

Presque tout le temps, la noce se terminait avec le départ des mariés pour leur voyage de noces: la moitié des couples soumis à l'enquête sont partis dans l'avant-midi, les autres au cours de l'après-midi.

La mariée troquait sa robe de mariée pour un costume de voyage et le marié son costume sombre pour un habit de ville. Les jeunes mariés s'efforçaient autant que possible de n'apporter que des vêtements neufs pour leur voyage. Dans la préparation des valises, il fallait être vigilants car les frères des mariés cherchaient à jouer des tours; aussi le marié cachait-il la voiture pour échapper aux farceurs. Au moment du départ, les invités saluaient les mariés en les embrassant et leur souhaitant bon voyage. Parfois, la mère pleurait de voir sa fille quitter définitivement la maison mais ce genre de démonstration était plutôt rare. Généralement, ceux qui, parmi les invités,

possédaient une voiture accompagnaient les mariés à la gare ou, s'ils partaient en voiture, les accompagnaient jusqu'au pont Victoria ou au pont Jacques-Cartier, en klaxonnant un peu ou en attachant à la voiture des mariés des boîtes de conserve vides afin que le bruit signale leur passage.

Les couples favorisaient les États-Unis (5/12) et le Québec (4/12) comme lieu de destination de leur lune de miel. Un couple cependant, qui avait des parents en France, s'est rendu en Europe, rêve qu'il nourrissait depuis plusieurs années. Les deux autres couples sont allés l'un aux Chutes Niagara et le second à Ottawa. Le trajet s'effectuait le plus souvent en automobile (6/12). Si le marié n'en possédait pas, il en empruntait une à quelqu'un de son entourage.

Les couples passaient une ou deux semaines en voyage, visitant souvent plusieurs endroits, combinant même deux types de séjours: une courte visite dans une ville des environs, et une autre destination. Ce fut, par exemple, le cas pour un couple qui passa quelques jours à Joliette et est ensuite revenu prendre le bateau à Montréal pour une croisière sur le fleuve jusqu'à Tadoussac. Un autre, après avoir passé deux jours à Québec, a fini ses vacances à la campagne au chalet des parents de la jeune femme.

Tous les couples cependant s'arrangeaient pour quitter Montréal le jour même des noces. Si la distance qui le séparait du but du voyage était trop longue pour être complétée avant la nuit, le couple louait une chambre dans un hôtel sur la route pour y passer sa première nuit.

4.2.2 La nuit de noces

Le soir, les nouveaux mariés se retrouvaient seuls à l'hôtel, tentant souvent en vain de passer inaperçus auprès du personnel qui les accueillait.

C'était donc bien timidement qu'ils entraient dans leur chambre, essayant d'adopter l'air détaché d'un vieux couple. Le repas du soir avalé, on se mettait au lit pour la nuit. Chacun se déshabillait seul dans la salle de bain ou dans un coin discret de la chambre pour se retrouver ensemble au lit, la mariée vêtue de sa robe de nuit et le marié habillé d'un pyjama.

Les mariés de cette classe que nous avons interrogés, homme ou femme, ont affirmé avoir été vierges au moment du mariage. L'information sur la sexualité ayant été à peu près absente, ou sinon très élémentaire, c'était timidement que les couples accomplissaient leurs premiers actes d'amour.

Malgré que ma mère m'avait parlé sérieusement, j'étais assez ignorante des choses. Je savais pas tellement, mais assez pour me débrouiller, assez pour que ce soit vrai. [Et votre mari?] Mon mari était gêné, il n'avait pas de soeur, il n'avait personne. Les hommes, ils le savent eux autres qu'est-ce qu'(ils) veulent. Parce qu'un homme, il se marie autant par besoin. (E2)

Le mariage était consommé dès la première nuit dans la majorité des cas (7/12). Seulement deux des 12 couples ont attendu le retour de voyage de noces, soit au moins une semaine après le mariage.

4.2.3 L'installation au domicile

Le retour de voyage de noces n'était pas souligné de façon spéciale. Si les mariés arrivaient par train, les parents allaient les accueillir à la gare et les jeunes mariés prenaient le repas en famille. Autrement, ils se rendaient directement à leur nouvelle demeure.

Généralement, au cours des semaines précédant le mariage, le jeune couple avait aménagé un logement de quelques pièces et les meubles provenaient d'achats faits par le mari dans un magasin de la ville. La mariée

s'occupait de la décoration. C'était toujours elle aussi qui garnissait les armoires des pièces de son trousseau, parfois aidée de sa mère ou de ses soeurs. Mais il pouvait arriver aussi que le jeune couple aménage leur nouveau logis sans recourir à d'autres personnes. Un jeune marié, par exemple, a pris une semaine de vacances supplémentaire au retour de voyage de noces pour s'activer, avec sa femme, à l'installation du ménage. Aménager son propre lieu d'habitation était l'arrangement le plus fréquent car seulement deux couples sont allés vivre chez les parents de la femme et un autre a accueilli la mère de la femme.

4.2.4 La réinsertion sociale

Dans les premiers temps du mariage, le jeune couple se conformait aux habitudes familiales et entretenait des liens relativement denses avec les deux familles immédiates des conjoints. Habituellement, il se devait de visiter les oncles et tantes au cours des premières semaines qui suivaient le mariage. Pourtant, plus de la moitié (8/12) de notre échantillon ne s'y est pas soumis et la plupart des autres ne l'ont fait que partiellement. Pour ceux qui ont effectué cette série de visites, la manière de procéder consistait à répondre à l'invitation d'un oncle ou d'une tante pour un repas ou une veillée qui se tenait habituellement le dimanche. Le couple s'y rendait généralement seul mais parfois les parents les accompagnaient. C'est ainsi que la parenté faisait connaissance avec le nouveau membre qui venait de se joindre à la famille.

Le temps qu'on a été des jeunes mariés sans être enceinte, tous les dimanches, on changeait de place et on allait visiter d'autres parents, en autobus, en train. En somme, je puis dire que ça a prolongé notre voyage de noces. Pour nous autres, comme couple, ça nous a fait faire plus amplement connaissance. Nous sommes allés chez mes grands-parents, chez des amis en dehors de la ville. Ils nous attendaient. On a visité la parenté, parce qu'il y en avait qui n'étaient pas venus au mariage et ne connaissaient pas mon mari. C'était ordinairement le dimanche midi. Ils nous attendaient avec une belle table mise de façon spéciale. (E2)

Des gens qui ont le goût de nous rencontrer nous invitaient, surtout du côté de mon mari. Je n'étais pas connue moi. Ils nous invitaient avec ses parents à lui. Des fois, c'étaient des soupers, des fois c'étaient des veillées. Ils faisaient un petit spécial pour nous rencontrer. Il n'y avait pas de règles à suivre. C'est volontaire, personne était obligé de le faire. Ils le faisaient parce qu'ils voulaient. (E13)

Un couple qui est demeuré sans enfant pendant quelques années a tenu à recevoir tous ceux qui lui avaient donné un cadeau de noces, ceci en guise de remerciement.

J'ai reçu tout le monde qui m'a donné un cadeau de noces. Tout le monde, tout le monde. Pendant un an, deux ans de temps. (...) Plus le cadeau était beau, plus la réception était grande. Mettons comme un repas, ou c'était une veillée, ou c'était juste un petit thé dans l'après-midi. Tout le monde qui m'a donné un cadeau a été reçu. Même les représentants des compagnies qui m'avaient fait un cadeau. (...) C'était ma manière de dire merci. Personne était obligé de nous donner des cadeaux. (E13)

Comme pour les autres classes, la plupart du temps, la vie conjugale amenait rapidement les couples de la classe moyenne à vivre de nouvelles expériences puisqu'une première grossesse survenait habituellement au cours de la première année de mariage.

4.3 S'INSTALLER ET PRENDRE PLACE DANS LA COMMUNAUTÉ AU SEIN DE LA CLASSE OUVRIÈRE

Nous l'avons vu, la noce en milieu ouvrier était pleine de contrastes et l'on a décrit les différents motifs qui se présentaient: noce de courte durée ou se poursuivant tard dans la nuit, ne comportant qu'un léger goûter ou au contraire

deux repas, etc. Pour les mariés, le genre de noce déterminait la suite des événements de la journée.

4.3.1 Le voyage de noces

Le rythme de la noce changeait avec le départ des mariés en voyage de noces. Des conversations s'engageaient entre quelques personnes demeurées sur place, principalement des membres de la famille de la mariée. On continuait à boire et à se raconter des histoires tout en remettant en place les meubles qui avaient été déplacés pour recevoir les invités. Lorsque le couple ne partait pas en voyage (4/12), la noce se poursuivait, en sa présence, jusqu'à la nuit et les nouveaux mariés finissaient la nuit en se retirant dans leur chambre de la maison familiale.

Pour le voyage, la plupart du temps, les mariés changeaient de costume. La mariée se retirait alors dans sa chambre, seule ou bien avec sa soeur ou encore avec une amie. D'après une informatrice, cette aide était susceptible d'être bénéfique à celle qui la fournissait:

Mon amie Mina m'a aidée à m'habiller. Il fallait qu'elle m'habille pour lui porter chance. Puis elle s'est mariée dix ans après moi. Il fallait qu'elle m'enlève ma robe de mariée puis qu'elle me donne mon linge, mon costume, pour (lui) porter chance. (E23)

Si le mariage s'était déroulé dans l'intimité et que la réception était de courte durée, les nouveaux mariés avaient choisi des vêtements de ville pour la cérémonie et restaient habillés de la même façon pour le voyage.

Pour les mariés qui partaient en voyage, l'heure du départ se situait généralement au cours de l'après-midi, par train, en autobus ou en automobile. Les moyens financiers ne permettaient pas de se rendre très loin de Montréal ni

de s'absenter du travail trop longtemps, aussi restait-on généralement au Québec: la ville de Québec, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Val David ... Un couple cependant a fait son voyage à New York, la femme en rêvant depuis longtemps.

Vous savez moi, je voyais "*Mélody*" puis ces affaires-là. Puis dans ce temps-là, on voyageait pas comme aujourd'hui hein?. Moi, j'avais dans la tête d'aller à New York voir le "*Broadway Melody*" puis voir la "*Forty-second street*", puis je voulais tout voir ça. Ça fait que j'ai dit [quand le prétendant a parlé de mariage]: "Quand on va se marier, tu vas avoir l'argent, on va avoir l'argent. On va aller à New York." (E12)

Quelle que soit la destination, le voyage dépassait rarement une semaine.

4.3.2 La nuit de noces

Que l'on fasse ou non un voyage de noces, la première étape de la vie de couple, la nuit de noces, revêtait une égale importance. Comme leurs congénères des autres classes sociales, les nouveaux mariés abordaient leur vie de couple en étant très peu informés sur la sexualité dans le mariage. La jeune fille se faisait un point d'honneur de conserver sa virginité. En outre, l'ignorance des limites qu'il ne fallait pas dépasser avait incité les jeunes filles à ne permettre aucun geste trop osé par crainte des conséquences fâcheuses que cela aurait pu entraîner. La peur de perdre cette précieuse virginité et la crainte aussi d'une grossesse hors mariage retenaient les élans d'amour des jeunes fiancés jusqu'à la nuit de noces. D'ailleurs, un jeune marié s'attendait à trouver sa femme vierge. S'il avait appris que sa fiancée avait eu antérieurement des relations sexuelles avec un autre homme, il ne l'aurait probablement pas mariée.

On faisait des neuvaines quand on était jeune. Puis ils nous parlaient toujours du péché d'impureté. Il fallait être pure. Si une fille n'était pas pure en arrivant au mariage, bien souvent, le mari, s'il savait ça avant, il ne la mariait pas. Il fallait qu'il marie une fille pure. Lui, il avait le droit de sortir mais pas la fille. (...) Ils disaient que ça ne ferait pas une bonne femme s'il mariait une femme comme ça, une femme qui avait couché avec un autre homme. (E34)

Les jeunes filles attendaient donc le mariage pour être sûres de "ne pas manquer leur coup". "Jusqu'à la dernière minute, fallait attendre. Autrement c'était risqué." (E23)

Les jeunes mariés, s'ils ne consumaient pas tous le mariage dès la nuit de noces, profitaient de leur voyage pour le faire en toute quiétude. Il n'était pas rare, cependant, que l'on attende le retour du voyage de noces pour avoir une première relation sexuelle complète. Pour certains, cette attitude était dictée par les croyances connues dans l'entourage: "Pas faire l'acte complet dans le voyage de noces. Non. Ils disaient qu'on était mieux chez nous pour faire ça." (E12)

4.3.3 L'installation au foyer

La moitié des jeunes couples ouvriers sont demeurés chez les parents de l'un ou de l'autre pendant quelques mois au début de leur mariage. Les baux de location des logements se transigeaient chaque année le 1er mai; lorsque le couple se mariait après cette date, il était avantageux d'attendre le 1er mai suivant pour en louer un; ainsi ne payaient-ils pas inutilement les premiers mois d'un logement qu'ils ne pourraient occuper immédiatement. Cette solution de cohabitation avec les parents avait de plus l'avantage de permettre d'accumuler quelques économies en vue de l'installation, même si le jeune ménage versait une allocation aux parents. La période de cohabitation a duré, en moyenne, pour les informateurs concernés, entre trois et quinze mois. Dans quelques cas (4), cela a même permis à la jeune mariée de continuer à travailler à l'extérieur pendant quelque temps après son mariage.

Pour ceux qui s'installaient immédiatement chez eux (4/12), le logement était meublé avant le mariage. C'était le couple lui-même qui s'en était occupé, parfois aidé de la mère et des soeurs de la mariée.

4.3.4 La réinsertion sociale

La vie de couple marié s'organisait différemment selon le mode d'habitation. Si le couple vivait avec les parents, la jeune femme, qui généralement ne travaillait pas à l'extérieur, assistait la mère dans la tenue de la maison.

La vie sociale se résumait, pour la plupart des couples, aux visites à la famille immédiate. Certains (5), cependant, ont tenu à effectuer des visites de courtoisie aux oncles et tantes. Habituellement, le couple de jeunes mariés allait rendre visite, le dimanche après-midi, à la parenté du côté de la femme ou de l'homme. Parfois on les invitait à souper sans plus de cérémonie. Ainsi, une informatrice a raconté comment elle a effectué sa tournée:

La politesse, c'était d'aller voir les gens qui étaient venus aux noces. On y allait le soir quand on pouvait, soit dans la semaine ou dans la fin de semaine. (...) Souvent ils nous attendaient pas. Ils savaient pas. Puis vous savez, on n'avait pas de téléphone; on pouvait pas les avertir. (...) On allait les voir. Les cousines. Je me rappelle qu'on a fait des efforts. On a été chez ma grand-mère, on a été chez ma tante, puis mon autre tante, chez M... [une amie intime] puis tout ça. On en a eu pour un bout de temps. Ils nous prenaient quand on arrivait. Parce que c'était pas prévu. Juste une veillée. Des remerciements, tu sais. (...) C'était une mode. Ils comprenaient qu'on venait rendre une politesse. (...) J'ai tout fait, je dirais. (...) Ça a pris peut-être bien six mois avant qu'on vienne à bout de tout faire. Parce que je travaillais puis mon mari travaillait. (...) C'était une coutume. C'était une politesse à leur rendre parce qu'on s'était marié puis qu'ils étaient venus. Si j'allais veiller, ils nous offraient soit des bonbons, du sucre à la crème puis de la liqueur [douce]. Je ne me rappelle pas qu'ils m'aient invitée à souper. (E23)

En dehors de quelques intimes de l'un des membres du couple, les amis comptaient peu dans les relations sociales des jeunes mariés.

La description que nous venons de donner des quatre derniers segments du rituel du mariage nous permet de dégager quelques différences culturelles notables d'une classe à l'autre. En reprenant les éléments les plus significatifs, nous en tracerons le profil dans une démarche comparative.

4.4. DIFFÉRENCIATION SOCIALE

Comme pour les autres étapes du processus rituel, cette description du parcours suivi par les couples lors des premiers moments de leur vie conjugale, met en évidence certaines similitudes et différences de comportement qui étaient associées au milieu social dans lequel ils évoluaient. Dès le voyage de noces, des différences apparaissent quant aux lieux visités, aux moyens de transport utilisés ou à la durée du séjour. Un profil général du voyage de noces peut cependant être tracé. Il en est de même pour la nuit de noces, l'installation au foyer et la réinsertion sociale.

La coutume du voyage de noces semble avoir été déjà bien implantée au cours des années 1920. Des raisons économiques pouvaient empêcher les plus pauvres de partir² mais il était courant pour les jeunes mariés d'amorcer leur vie de couple en s'isolant, ne serait-ce que quelques jours. Des moyens de transport en commun tels que le train, l'autobus et même l'avion s'étaient développés et reliaient aisément Montréal à une multitude d'endroits. New

² Denyse Baillargeon rapporte que des jeunes mariés ont simulé un voyage de noces en prenant le train pour une destination proche de Montréal et qu'ils revenaient dans la même journée pour cacher à leur entourage leur manque de moyens financiers. Baillargeon, Denyse, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal. Éditions du remue-ménage, 1991, p.89. De notre côté, nous n'avons pas rencontré pareil subterfuge.

York, par exemple, offrait un attrait incontestable auprès des fiancés. L'automobile également gagnait en popularité et facilitait les déplacements. Des lieux de villégiature commençaient à s'implanter ici et là, au Québec, et attiraient aussi les jeunes mariés pour leur lune de miel³.

Le voyage de noces était une occasion pour le couple de s'isoler. Même lorsque ce voyage comportait une visite à la parenté, les couples tenaient à descendre à l'hôtel (sauf pour ceux qui sont allés en France, mais la traversée en bateau constituait par elle-même un voyage de noces). Les jeunes mariés voyageaient seuls presque tout le temps. Nous n'avons rencontré qu'un seul couple (ouvrier) qui ait été accompagné des parents de la femme; et encore s'agissait-il d'un pèlerinage, de très courte durée, à Sainte-Anne de Beaupré, dans la région de Québec. Cette excursion ne constituait d'ailleurs pour le couple qu'une étape d'un voyage qui, par la suite, s'est poursuivi sans la présence des parents.

En ce qui concerne le voyage de noces, une des principales différences que nous ayons notées réside dans l'accomplissement du rite lui-même (tableau 14). Les ouvriers n'ont effectué un voyage de noces que dans les 2/3 des cas, et ce pour des raisons économiques: la perte d'un salaire ou le manque de ressources financières. Cette absence de voyage était alors compensée par une prolongation de la noce jusque tard dans la soirée. Dans ce cas, les festivités communautaires se multipliaient: un repas était servi à l'heure du souper et un goûter autour de minuit. Les intervalles étaient employés à danser, à chanter et à faire des jeux; les nouveaux mariés se retiraient lorsque tous les invités étaient partis.

³ Mentionnons la construction du château Montebello (Lucerne en Québec) en 1930 où un couple bourgeois a séjourné lors de son voyage de noces, en 1932.

Une deuxième différence touche les lieux de destination du voyage de noces qui variaient sensiblement d'une classe à l'autre. Comme le démontre le tableau 14, les couples de la bourgeoisie se dirigeaient plus souvent que les autres vers les États-Unis. Ceux de la classe moyenne fixaient aussi leur choix sur les États-Unis, mais cela pouvait également être une destination québécoise. Quant aux couples ouvriers, ils choisissaient des endroits plus rapprochés et demeuraient la plupart du temps au Québec. La destination paraît donc être un signe de distinction sociale.

Tableau 14

Destination du voyage de noces

| | Europe | États-Unis | Ontario | Québec | Pas de voyage | Total |
|----------------|--------|------------|---------|--------|---------------|-------|
| Bourgeois | 1 | 9 | | 2 | | 12 |
| Classe moyenne | 1 | 5 | 2 | 4 | | 12 |
| Ouvriers | | 1 | 1 | 6 | 4 | 8 |
| Ensemble | 2 | 15 | 3 | 12 | 4 | 32 |

L'éloignement plus ou moins grand des lieux visités au cours du voyage avait bien évidemment une influence sur la durée du voyage. Ainsi, les jeunes mariés de la bourgeoisie ne partaient jamais pour moins d'une semaine alors que la moitié des mariés ouvriers qui voyageaient ne s'absentaient que pendant quelques jours. (Voir tableau 15)

Tableau 15
Durée du voyage de noces

| | Moins d'une semaine | 1 semaine | Entre 8 et 15 jours | 3 semaines | 1 mois et + | Total |
|----------------|---------------------------|-----------|------------------------|---------------|----------------|-------|
| Bourgeois ** | | 2 | 3 | 2 | 5 | 12 |
| Classe moyenne | 2 | 3 | 5 | | 2 | 12 |
| Ouvriers * | 4 | 3 | 1 | | | 8 |
| Ensemble | 6 | 8 | 9 | 2 | 7 | 32 |

* Quatre couples n'ont pas fait de voyage de noces.

** Trois couples ont fait plutôt un voyage d'études de plus d'un mois.

Quelle que soit leur classe sociale, les jeunes mariés utilisaient souvent le train et l'automobile. Nous notons cependant une préférence plus marquée pour l'automobile dans la classe moyenne. Ce fait s'expliquerait peut-être par la présence, dans cette classe, de jeunes époux qui pratiquaient des professions où l'automobile était plus souvent utilisée pour le travail: un agent d'assurances ou un commis-voyageur par exemple. D'un autre côté, les voyages à l'étranger obligeaient sans doute davantage les bourgeois à recourir à des moyens de transport autres que l'automobile.

Tableau 16
Moyen principal de transport
utilisé lors du voyage de noces

| | Bateau | Train | Autobus | Automobile | Avion | Total |
|----------------|---------------|--------------|----------------|-------------------|--------------|--------------|
| Bourgeois | 3 | 4 | | 4 | 1 | 12 |
| Classe moyenne | 2 | 4 | | 6 | | 12 |
| Ouvriers * | | 3 | 2 | 3 | | 8 |
| Ensemble | 5 | 11 | 2 | 13 | 1 | 32 |

* Quatre couples n'ont pas fait de voyage de noces.

Le départ en voyage favorisait une nuit de noces vécue à l'abri des indiscretions ou des manifestations des amis ou des cousins. Dans toutes les classes sociales, le secret qui entourait cet événement laissait le couple à lui-même. Tout au plus le père de la mariée, de temps en temps, avait-il recommandé au nouveau marié d'être délicat avec la nouvelle épouse. Le tableau 17 illustre l'empressement des couples de la bourgeoisie et de la classe moyenne à consommer le mariage dès le premier jour alors que les couples ouvriers avaient tendance à repousser le geste jusqu'au retour de voyage de noces.

La nuit de noces, on s'en doute, revêtait un caractère unique, quelle que soit la classe sociale. D'éducation chrétienne, les jeunes époux étaient demeurés chastes jusqu'au mariage. Les sermons des curés avaient, de plus,

convaincu les époux de la finalité première du mariage: la procréation. D'un autre côté, l'accès à la sexualité était embelli par le romanesque des lectures et du cinéma. "Brusquement, une fois mariés, on avait le droit de tout faire" (E2). Ces propos manifestent bien les changements d'attitudes que représentait le mariage sur le plan des relations sexuelles. Si la nuit de noces était porteuse de rêves d'amour et d'intimité, elle était aussi imprégnée de crainte en raison des changements irrémédiables qu'elle entraînait. Passage obligé par la sexualité, le devoir conjugal devait s'accomplir le plus tôt possible. Pourtant, l'ensemble des couples de notre échantillon ne semblaient pas si pressés de consommer le mariage puisque plusieurs (14/33) attendaient quelques jours pour le faire. (Voir le tableau 17)

Tableau 17
Moment de la consommation du mariage
(par rapport au jour du mariage)

| | Le jour même | Le lendemain | Quelques jours après | Une semaine et plus après | Total |
|----------------|--------------|--------------|----------------------|---------------------------|-------|
| Bourgeois | 6 | | 2 | 1 | 9 |
| Classe moyenne | 7 | 1 | 1 | 3 | 12 |
| Ouvriers * | 3 | 2 | 2 | 5 | 12 |
| Ensemble | 16 | 3 | 5 | 9 | 33 |

* L'information manque pour trois mariages de la bourgeoisie

Le voyage, l'émotion, la timidité, l'inexpérience ont été invoqués comme motifs à cet état de choses. En outre, nous avons vu qu'une croyance que certains ouvriers partageaient voulait qu'il n'était pas bon de faire l'acte sexuel complet avant quelques jours et qu'il était préférable que cela ait lieu chez soi, au retour de voyage.⁴

Partout chez ces urbains, les jeunes mariés étaient laissés à eux-mêmes, sans prescription imposée par la coutume. Les quelques informations glanées ici et là dans l'entourage et le peu d'expérience des jeunes hommes, lorsqu'ils en avaient, ne suffisaient pas à régler le comportement des couples. Ces derniers accomplissaient souvent les premiers gestes d'amour avec une extrême timidité et beaucoup d'appréhension.

Nos informateurs ont affirmé ne connaître aucun rite particulier qui marquait la nuit de noces. Cependant, une vieille croyance semblait persister à l'effet que celui qui se couchait le premier, serait le premier à mourir. Relevée dans la classe ouvrière, cette croyance n'a fait l'objet que d'une seule mention lors de notre enquête⁵. D'autres coutumes, rapportées par des ethnologues pour d'autres populations à d'autres époques plus lointaines, ne semblent avoir laissé aucune trace en milieu urbain durant la période étudiée ici. Par

⁴ Cette coutume évoque celle les Nuits de Tobie dont parle Arnold Van Gennep, "c'est-à-dire l'interdiction d'exécuter l'acte charnel soit la nuit même des noces, soit pendant les trois premières nuits." *Manuel de folklore français contemporain*, tome 1, livre 2, mariages, funérailles, Paris, Éditions, A. et J. Picard, rééd. de 1980, p.555. Pierre Gordon signale également une ancienne coutume asiatique qui prescrivait aux jeunes époux trois jours et trois nuits de prière, avec l'interdiction de consommer le mariage *Nuit des noces*, Paris, Dervy, 1948, p. 17.

⁵ Le choix d'un côté annonçait celui qui détiendrait l'autorité au sein du ménage. Marie-Josée Boisvert, dans son étude sur les rites du mariage à Trois-Rivières a relevé une telle croyance chez six de ses informateurs (sur les 20 mariages à l'étude). *Les rituels du mariage des ouvriers de Trois-Rivières, 1925-1940*, mémoire de maîtrise en Études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1996, p. 112.

exemple, nous avons vérifié si le choix de se coucher d'un côté du lit plutôt que de l'autre avait une importance, mais ce rite n'était pas connu. Aucune trace non plus de prière spéciale avant de se coucher. Ces coutumes avaient-elles déjà existé en milieu urbain ou avaient-elles déjà complètement disparu? Tout compte fait, les nouveaux mariés disposaient de bien peu de support symbolique auquel se rapporter en l'occurrence. La position sociale ne semble pas non plus avoir eu d'influence sur le comportement des nouveaux mariés lors de la nuit de noces. Le nouveau couple était, en grande partie laissé à lui-même. Une fois la porte de la chambre nuptiale refermée, la communauté n'intervenait pas en dehors des taquineries accomplies au cours de la noce et qui visaient les bagages des mariés.

Des différences d'origine sociale ont été observées dans les tours joués, toujours à connotation sexuelle, dont les jeunes mariés étaient la cible. Les tours étaient rares mais on les craignait quand même. Des précautions étaient prises, la plupart du temps, visant à protéger les valises ou l'auto des joyeux lurons, amis ou frères des mariés. Les vêtements de nuit étaient particulièrement visés dans ces circonstances. Nous avons constaté que les ouvriers étaient plus enclins à jouer des tours. Les amis d'un jeune marié avaient attaché les manches et jambes de son pyjama. Dans un autre cas, dans le milieu bourgeois celui-là, les amis des mariés étaient demeurés sur le bateau jusqu'à minuit repoussant ainsi le moment où les jeunes mariés se retrouveraient seuls. La jeunesse intervenait donc pour tenter de retarder la consommation du mariage.

L'absence de voyage modifiait quelque peu la nuit de noces, car les nouveaux mariés se couchaient alors très tard et fatigués. Ce n'était que le lendemain matin, après avoir dormi, que s'effectuait la consommation du mariage. Notons que cette situation ne concerne que les ouvriers car c'est dans ce groupe seulement qu'elle s'est présentée.

La nuit et le voyage de nocces marquaient définitivement le passage du couple de jeunes mariés à leur nouvelle situation sociale. Par la création d'une nouvelle cellule familiale et, davantage, en quittant le foyer familial où ils avaient vécu jusque-là, ils entraient véritablement dans leur vie de couple.

La préparation du logement que le jeune ménage occuperait après le mariage se faisait toujours au cours des derniers temps des fiançailles (à moins évidemment que le couple ait décidé de passer quelque temps avec leurs parents). Les fournisseurs livraient les meubles neufs aux futurs mariés et ces derniers procédaient à l'aménagement du logis. L'aide (lorsqu'il y en avait) venait de la mère et des soeurs de la mariée, pour la confection et la pose des rideaux. Le transport du trousseau s'effectuait sans cérémonie par les mariés eux-mêmes sauf dans la classe bourgeoise où les mères se chargeaient parfois de tout ranger, en même temps que les cadeaux de nocces, en l'absence des jeunes mariés en voyage de nocces.

Le niveau de richesse ou la situation des familles d'origine dictait le choix des jeunes mariés quant à leur lieu de résidence après le mariage. L'option choisie avait été discutée avec les parents. S'installer dans un logement séparé de celui des parents, et cela dès le moment du mariage, paraît avoir été une norme que visaient tous les couples. De fait, les deux tiers des couples de notre échantillon sont parvenus à réaliser ce rêve. Cependant, des circonstances particulières, comme nous l'avons vu, amenaient les couples à résider pendant quelque temps avec la famille de l'un ou de l'autre. La présence d'un jeune couple dont les deux membres travaillaient, représentait parmi les familles ouvrières un apport économique non négligeable pour les parents puisque les nouveaux mariés leur versaient une modeste contribution. En outre, en limitant ses dépenses, cette organisation familiale permettait au jeune couple d'accumuler quelques économies en vue de son installation prochaine. Cette dernière forme d'organisation familiale prédominait nettement chez les ouvriers comme l'indique le tableau 18, où l'on voit que la moitié des couples de cette classe vivaient les premiers mois de leur vie commune au sein de la famille d'origine du mari ou de la femme.

Tableau 18
Mode d'organisation du jeune ménage

| | Logement séparé | Avec la famille de la femme ou du mari | Dans une chambre louée | Total |
|-------------------|----------------------------|---|-----------------------------------|--------------|
| Bourgeois | 11 | 1 | | 12 |
| Classe moyenne | 9 | 3 | | 12 |
| Ouvriers | 4 | 6 | 2* | 12 |
| Ensemble | 24 | 10 | 2 | 36 |

* Dans un cas chez la soeur du mari et dans l'autre, chez des étrangers.

Pour certains couples, la vie commune s'amorçait dans une relative continuité. Souvent, le jeune couple occupait la chambre que le jeune homme ou la jeune fille avait occupée avant le mariage. Le mari allait travailler à l'extérieur du foyer et la femme, si elle n'occupait pas d'emploi, aidait la mère dans ses tâches quotidiennes. Le caractère temporaire de la situation (entre trois et 15 mois) faisait vivre au nouveau couple une sorte de période de marge où la préparation matérielle du futur foyer et, souvent, la première grossesse tenaient lieu de projets immédiats.

Dans toutes les classes sociales, les relations avec l'entourage, dans les premiers temps du mariage, étaient intimement liées aux relations familiales.

Ceci était particulièrement vrai pour les couples qui vivaient au sein de la famille de l'un ou de l'autre. Pour les autres, il s'agissait d'appivoiser un nouveau mode de vie dans l'intimité. Dans tous les cas, cependant, les liens avec les familles immédiates des époux étaient toujours très intenses, principalement dans la famille de la femme. La jeune femme comptait quelque peu sur l'aide de sa mère pour la guider dans l'apprentissage de la tenue de sa maison. En outre, une première grossesse s'amorçait souvent dès la première année de mariage et la jeune femme avait, encore là, souvent besoin de sa mère pour la conseiller et l'encourager. Les échanges étaient donc relativement fréquents entre les ménages des parents et des enfants. Sous ce rapport, les habitudes se sont avérées sensiblement les mêmes dans toutes les classes sociales.

Les rencontres avec la parenté et les amis après le mariage s'effectuaient suivant un modèle différent selon la classe sociale. Ainsi, les visites rituelles à la parenté n'étaient pas la règle partout. Les membres de la bourgeoisie sortaient peu au début de leur mariage. Les visites aux familles immédiates constituaient les sorties principales. On continuait de voir les amis mais le rythme des réceptions qui avaient précédé le mariage changeait complètement et une période d'accalmie permettait aux jeunes mariés de reconstituer leur réseau d'amis en fonction de leur nouveau statut de couple marié.

Les jeunes couples de la classe moyenne vivaient eux aussi les premiers temps de leur mariage dans l'intimité de leur foyer. En dehors des relations familiales, la vie sociale était relativement restreinte. La tournée de la parenté avait une certaine popularité puisque le tiers des couples ont été reçus chez les oncles et les tantes des deux familles d'origine. Le comportement des ouvriers ressemblait sur ce point à celui de la population de classe moyenne puisque les visites à la parenté présentaient la même fréquence. Les modalités variaient cependant en fonction des moyens économiques: au lieu d'un repas

du dimanche, les visites se résumaient souvent à une simple rencontre chez les uns ou les autres.

Le cycle que couvrent le voyage de noces, la nuit de noces, l'installation au foyer et la réinsertion sociale termine le parcours rituel du mariage dans la population que nous avons étudiée. L'agencement des similitudes et des différences trace un profil culturel suffisamment contrasté pour marquer l'identité sociale des couples. Une fois le décor planté et le scénario parcouru, que peuvent nous apprendre de plus les comportements culturels de ceux que nous avons observés? Dans le prochain chapitre, nous soumettrons nos données différentielles à une analyse plus en profondeur sous divers angles pour répondre aux interrogations auxquelles nous cherchions à répondre.

TROISIÈME PARTIE:

LA DIFFÉRENCIATION SOCIALE DANS LA RITUALITÉ

CHAPITRE 5

ANALYSE STRUCTURELLE

Dans la description des rituels de mariage, telle que présentée dans les trois chapitres précédents, nous avons observé un éventail social de la population urbaine francophone montréalaise des années 1920 - 1930. D'une classe à l'autre, d'une famille à l'autre, d'un individu à l'autre, il y avait sans doute bien des manières de vivre son mariage. S'il est entendu que les comportements des différents acteurs obéissaient à des règles, à des codes non écrits, que peuvent nous apprendre ces formes du rituel nuptial?

Dans les pages précédentes, nous avons présenté un relevé préliminaire des différences et des similitudes relevées dans le déroulement des fréquentations et de la célébration du mariage. Dans le présent chapitre, nous analyserons les mêmes rituels mais cette fois plus en profondeur, de façon plus structurelle, toujours en comparant les classes entre elles. Pour ce faire, à la lumière de quelques questions, nous procéderons à des relectures des rituels dans leur ensemble en vue de saisir la différenciation sociale de cette population, et cela sous différents angles.

Notre interrogation portera sur les dimensions suivantes:

- a) *Degré de variabilité du rituel:* À l'intérieur de chacune des classes, comment les éléments se dégageant des résultats de l'enquête nous permettent-ils de caractériser une classe culturellement? Tous les acteurs d'une même classe souscrivaient-ils aux mêmes rituels? Et pour chaque rituel, les modalités étaient-elles semblables? Ceci nous amène à évaluer le degré d'homogénéité ou de variabilité que présentait le rituel nuptial au sein d'une même classe sociale.
- b) *Rapports individu/famille:* Le mariage concerne autant la famille que les mariés à cause de l'importance des enjeux mis en cause à l'occasion de la formation d'un couple. Dans les différentes activités entourant le mariage, quels sont les rôles que la famille laisse jouer à chacun des futurs conjoints? Quels sont ceux qu'assumait la famille? D'un autre côté, dans la prise en charge du rituel, qui prenait les décisions? Cet angle d'analyse permettra d'approfondir le degré respectif d'implication de l'individu et du groupe familial dans le rituel, de déterminer la part prise par chacun au plan décisionnel et dans l'accomplissement de chaque rite.
- c) *Rôles des groupes d'âge:* Comment les rôles attribués à chacun dans l'exercice du rituel nuptial traduisaient-ils les normes sociales affectant les différents acteurs, selon leur groupe d'âge? La prise en charge de tel ou tel rite relevait-elle spécifiquement d'un groupe de personnes parce qu'elles appartenaient à un groupe d'âge en particulier? Par exemple, quelle était la part dévolue aux aînés ou aux jeunes?
- d) *Rapports homme/femme:* Puisque le mariage est essentiellement voué à l'union d'une femme et d'un homme, il constitue une excellente occasion d'observer comment s'organisaient les rapports entre les genres. Dans les scénarios mis en place, nous examinerons les rôles des hommes et des femmes. Comment et par qui se prenaient les décisions concernant un point ou l'autre de la programmation rituelle?

- e) *Rapports privé/public*: Dans quelle mesure et de quelle manière le scénario des rituels nuptiaux, selon la classe sociale, incluait-il des composantes se déroulant soit sur la scène privée, soit sur la scène publique? Comment se partageaient ces deux dimensions entre les exécutants en fonction de leur appartenance de classe? Quels étaient les gestes qui devaient conserver un degré plus ou moins variable d'intimité familiale? Au contraire, quels sont ceux qui faisaient l'objet d'une mise en scène publique ou communautaire?
- f) *Valeurs exprimées*: À quelles valeurs individuelles et sociales se référaient les différentes normes et codes qui dictaient les actions de chacun dans le scénario nuptial? Étaient-elles les mêmes partout et pour tous les individus dans l'échelle sociale? Cette perspective d'analyse pourra aider à comprendre certains paramètres sociaux de la dynamique culturelle montréalaise.

5.1 DIMENSIONS D'ANALYSE

5.1.1 Degré de variabilité du rituel

À l'intérieur d'une même classe, même si elles sont voisines, les situations de fortune, les positions sociales et les perceptions que chacun avait de l'obligation de poser tel ou tel geste pouvaient sans doute varier d'un mariage à l'autre. Ces facteurs de variabilité, ajoutés à des circonstances particulières de la vie des individus, ont sans doute influencé les manières d'agir dans telle ou telle circonstance. Voyons dans quelle mesure chaque classe présente à la fois homogénéité et variabilité dans les gestes posés.

Dans un premier temps, nous chercherons à déterminer dans quelle mesure, au sein d'une même classe sociale, le rituel offre la même structure,

lorsqu'appréhendé dans l'ensemble de ses composantes. Il s'agit de voir jusqu'à quel point un segment qui est attesté dans une famille l'est dans les autres. Nous parlerons de parfaite homogénéité lorsqu'un segment est attesté dans toutes les familles d'une même classe. Dans un deuxième temps, lorsqu'un segment est présent dans l'ensemble d'une classe donnée, nous examinerons si tous les acteurs le réalisaient de la même manière ou si les modes d'exécution présentaient des formes très différentes d'un mariage à l'autre.

Les moyens de compilation dont nous disposons ne nous permettent pas de traiter en détail toutes les ramifications des rituels. Néanmoins, dans le foisonnement des données, nous tenterons de regrouper les éléments les plus éclairants; nous pourrons ainsi faire ressortir quelques points de variabilité et d'homogénéité à l'intérieur de chaque classe.

Pour les fins de la présente analyse, nous avons identifié 20 segments couvrant l'ensemble du rituel nuptial: rencontre initiale, choix du conjoint, fréquentations, autorisation parentale, demande officielle, fiançailles, contrat, dot et transmission, enterrement de vie de jeunesse, habillage des mariés, transport vers l'église, cérémonie religieuse, transport vers le lieu de la noce, repas et divertissements, cadeaux, nuit de noces, voyage de noces, installation au domicile, réinsertion sociale.

Examinons tout d'abord le rituel **bourgeois**. Dans la bourgeoisie, 18 de ces segments sont attestés; deux seulement ne faisaient l'objet d'aucune pratique rituelle¹ (divertissements lors de la noce et réinsertion sociale). Sur les

¹ Il est à noter que l'absence de gestes rituels porte peut-être en elle-même une signification.

18 segments relevés, 15 se retrouvent dans tous les mariages étudiés. Par conséquent, le modèle qui résulte de ce profil paraît remarquablement net. Quant aux trois autres rituels, ils étaient pratiqués par la plupart des bourgeois. Ainsi, sur 12 mariages bourgeois, la demande officielle a été observée neuf fois, les fiançailles 11 fois et l'installation au domicile du jeune couple (dans un logement séparé) 11 fois. Si l'on tient compte de l'aspect structurel en segments, le modèle bourgeois apparaît donc relativement homogène.

Si nous considérons maintenant les façons de faire, nous constatons que certains rituels étaient particulièrement homogènes dans les scénarios mis en place. Les modalités d'exécution se retrouvent alors dans des gestes plus accessoires. Signalons, par exemple, quelques rites bourgeois dont les codes étaient uniformément respectés: les vêtements portés par le marié, la composition du trousseau, les *showers*, les rôles d'honneur et les cortèges. Les bourgeois manifestaient également une remarquable harmonie lorsqu'il s'agissait de faire entrer leurs filles dans le monde adulte. Le rituel des débuts était parfaitement connu de tous et ses règles étaient largement respectées.

D'autres rituels, par contre, laissaient davantage place à la variabilité dans leurs modalités d'exécution. Signalons quelques exemples. La demande officielle en mariage, lorsqu'elle avait lieu, variait d'un couple à l'autre, laissant place à des innovations (comme dans le cas où un jeune homme a fait sa demande par téléphone).

La rencontre initiale, elle, manifestait plusieurs variations, notamment au plan des âges; les occasions qui la suscitaient étaient aussi très variées. Cette diversité s'inscrivait cependant dans un cadre physique assez homogène puisqu'il s'agissait presque toujours du domicile familial ou de celui de parents ou d'amis.

Les fréquentations présentaient également un même canevas pour tous; cependant, l'espace public des rencontres dépassait généralement les limites du quartier et les résidences étaient largement et fréquemment ouvertes aux réceptions de tous genres, ce qui multipliait les occasions de rencontrer des jeunes. Les sorties entrecoupées de veillées à la maison constituent un modèle qui paraît, quant à lui, avoir été le même pour la plupart des bourgeois.

La composition du trousseau, toujours volumineux et relativement luxueux, était largement respectée. La réception donnée pour faire voir le trousseau, par contre, constituait un rite peu répandu.

Quant à l'enterrement de vie de jeunesse, il était particulièrement riche en coutumes. Les *showers*, les dîners, les thés donnés par des parents et des amis multipliaient les occasions de souligner la fin du célibat de la jeune fille et du jeune couple. Mais, comme nous l'avons décrit dans un chapitre précédent, d'autres pratiques concernaient spécifiquement les jeunes hommes.

La structure du rituel de la **classe moyenne** présente un profil complet puisque les 20 segments y sont présents. 14 de ces segments se retrouvent dans tous les mariages; les six autres sont présents à des fréquences fort variables: demande officielle (7/12), fiançailles (11/12), enterrement de vie de jeunesse (6/12), divertissements lors de la noce (9/12), installation au domicile (10/12) et réinsertion sociale (5/12).

L'examen des formes qu'empruntaient les pratiques met en lumière d'importantes modulations, résultats des choix multiples dont certains se prévalaient dans l'exécution des rites. Ainsi, les lieux et les occasions de la première rencontre étaient très variés avec, toutefois, un accent mis sur les activités de loisirs collectifs. La demande officielle qui, comme nous l'avons

signalé, n'avait pas toujours lieu, présentait une variété de motifs s'étalant de la simple rencontre dans la cuisine au domicile de la jeune fille, au rendez-vous formel pris au bureau du père.

Les enterrements de vie de jeunesse étaient relativement peu courants dans la classe moyenne. Lorsqu'il y en avait, la fiancée n'était l'objet que d'une seule fête: trois fois un *shower* et une fois une réception. Dans chacun de ces cas, l'exécution du rite s'est conformée aux normes répertoriées dans la bourgeoisie. C'étaient le choix des cadeaux, la décoration de la table, la publicité et le nombre d'invitées qui variaient. L'enterrement de vie de garçon, lui, s'avérait plutôt rare: nous ne l'avons relevé que deux fois au sein de la classe moyenne.

Les modèles de comportements rituels qu'emprunte la classe moyenne semblent avoir épousé une certaine hiérarchie sociale découlant de sa composition interne. En effet, certains, proches de la bourgeoisie par la profession ou par le lieu de résidence, avaient tendance à y puiser quelques coutumes (ex.: le *shower*) alors que d'autres, plus proches du milieu ouvrier, en adoptaient d'autres (ex.: les divertissements lors de la noce). La variabilité observée dans le rituel de cette classe résulterait, en grande partie, de l'hétérogénéité socio-économique qui la distingue. La classe moyenne, aux contours plus flous, serait donc le lieu de normes plus hétéroclites, plus variées et, en conséquence, ce fait susciterait des combinaisons d'éléments culturels multiples et originaux.

La structure du rituel **ouvrier** paraît revêtir, elle aussi, un caractère relativement diversifié. Tous les segments y sont en effet attestés mais seulement 12 sont communs à toutes les noces; près de la moitié n'apparaissent que partiellement: la demande officielle (10/12), les fiançailles (9/12), le contrat (4/12), l'enterrement de vie de jeunesse (2/12), les

divertissements lors de la noce (9/12), le voyage de noces (8/12), l'installation au domicile (6/12) et la réinsertion sociale (5/12).

En ce qui concerne les manières de faire, nous observons, d'un mariage à l'autre, des modalités qui accentuent certains traits. Plusieurs coutumes étaient très répandues. La noce, par exemple, faisait l'objet de divertissements variés: chants, danses, musique, jeux de société. De plus, elle se distinguait par sa durée, car il arrivait qu'elle se prolonge jusqu'aux petites heures le lendemain matin. Mais il pouvait aussi ne s'agir que d'une réception très courte et peu élaborée. L'éventail entre ces deux extrêmes inclut donc plusieurs formes rituelles.

L'installation au domicile adoptait également des formes diverses: logement indépendant, chambre louée chez des étrangers ou des parents, intégration au ménage des parents de l'époux ou de la femme. Par contre, les fréquentations offrent un aspect assez homogène: elles se déroulaient habituellement, pour tous, à l'occasion des veillées à la résidence de la jeune fille et s'agrémentaient de sorties en groupe lors de séances de cinéma, de promenades en auto ou à pied.

Un mélange d'homogénéité et de variabilité caractérisait l'habillement des mariés. Si le marié était toujours vêtu d'un costume de ville de couleur sombre, la mariée, elle, se prévalait d'une gamme très large de possibilités, adaptant sa toilette au degré d'apparat de la noce.

Ces remarques montrent la complexité du quadrillage social qu'offraient les rituels. Les segments forment des ensembles relativement contrastés. Ainsi, les rituels bourgeois apparaissent passablement homogènes puisqu'ils suscitaient une large adhésion à un ensemble de prescriptions connues et

largement respectées. Ceux de la classe moyenne et de la classe ouvrière manifestaient, eux, un degré à peu près égal de variabilité sur un large éventail de segments toujours attestés, ceci de façon assez conséquente dans la classe moyenne, mais plus nuancée chez les ouvriers. Cependant, les modulations s'exerçaient sur des détails différents d'une classe à l'autre. Nous en avons montré quelques-uns mais une analyse plus fine en ferait ressortir d'autres.

5.1.2 Rapports individu/famille

On l'a vu, le mariage n'était pas un acte improvisé. S'il était l'épanouissement d'une attirance entre deux individus, il était aussi l'aboutissement d'une longue série d'interactions entre les fiancés eux-mêmes et leur famille respective. Le déroulement des fréquentations et, plus encore peut-être, l'organisation de la noce suscitaient des occasions multiples où s'exerçaient des rapports plus ou moins accentués entre ces deux protagonistes. Tantôt prépondérance de l'individu, tantôt mise en valeur de la famille, la modulation des rapports différait sans doute selon les intérêts en jeu. Voyons comment, dans les mariages étudiés ici, s'organisaient les rapports individu/famille dans chaque classe à l'occasion du mariage. Les résultats de l'analyse seront exposés en deux temps. Nous examinerons d'abord les rôles et responsabilités de la famille, ensuite ceux et celles des individus.

Le rituel **bourgeois** était largement encadré par la famille qui établissait les lignes de conduite de façon très claire. Les membres de la famille, particulièrement les parents, intervenaient à toutes les étapes, tantôt comme gestionnaires des rites, tantôt comme soutiens et, à plusieurs moments, comme acteurs. Cela n'empêchait pas les mariés de disposer d'une certaine marge de manoeuvre, mais c'était toujours à l'intérieur d'un cadre défini.

Dès leur entrée dans la vie adulte, c'était sous l'égide de leurs mères que les jeunes filles s'engageaient dans le rituel des débuts. Comme nous l'avons vu, l'un des objectifs des débuts était de faciliter la recherche d'un conjoint dans le même groupe social. Les autres occasions de rencontre se situaient très souvent dans les résidences familiales, ce qui montre que la famille était omniprésente pour encadrer la vie de ses membres. Si leurs préférences étaient la plupart du temps respectées, les jeunes ressentait quand même la pression parentale en vue du maintien de l'image sociale de la famille et ils en tenaient compte. Du reste, lorsqu'une jeune fille présentait un nouvel ami à ses parents, ces derniers ne manquaient pas de s'informer de ses ascendants. Ces balises posées, le choix du conjoint pouvait alors s'exercer librement au gré des sentiments amoureux.

La part la plus active attribuée à la famille, tant au plan de la décision que de l'exécution, résidait dans l'ordonnancement des rituels des fiançailles, du trousseau et surtout de la noce. Ainsi, au moment de fixer la date du mariage, des considérations de hiérarchie familiale pouvaient également jouer, comme dans cette coutume voulant que l'aîné se marie avant un cadet². Ce genre de réserve n'était pas insurmontable mais il entrait en ligne de compte dans la décision du couple de se marier à un moment plutôt qu'à un autre.

Une règle prévalait également qui favorisait la répétition des mêmes gestes au mariage de chaque enfant de la famille. Les traditions familiales s'imposaient d'elles-mêmes. Par exemple, dans une famille étudiée, c'était un oncle curé qui offrait le repas de fiançailles. Dans ce cas, l'organisation de l'événement échappait même à la famille immédiate qui n'avait guère le loisir de refuser cette façon de faire.

² Cette coutume existait également dans les autres classes.

Jusqu'à leur mariage, et quelquefois au-delà, les jeunes bourgeois demeuraient dépendants de leur famille sur le plan financier et sur le plan de la sociabilité. Il arrivait que le jeune ménage ait besoin des contributions financières parentales pour vivre après le mariage aussi longtemps que le jeune homme était aux études. L'implication des parents dans les décisions à prendre s'imposait alors d'elle-même.

Par contre, en ce qui concerne le voyage de noces, l'installation du jeune ménage et la réinsertion sociale, les gestes relevaient en grande partie des futurs conjoints. La famille y agissait plutôt en retrait, se contentant d'un rôle de soutien.

Les rites bourgeois s'effectuaient dans une symbiose assez complète entre individus et familles. Les décisions prises au sein du couple étaient largement subordonnées à l'approbation des parents qui, quelquefois (la mère surtout), n'hésitaient pas à imposer leurs choix concernant, par exemple, le port de la robe blanche ou le degré d'apparat du mariage. Le mariage se projetant sur la scène sociale, il devait servir de représentation identitaire: la famille s'assurait qu'il soit conforme à l'image qu'elle désirait projeter.

Notre analyse du rituel bourgeois montre la prépondérance de la famille dans toutes les décisions touchant l'organisation d'événements à caractère collectif. Les gestes individuels obéissaient même parfois à des prescriptions parentales et sociales mais celles-ci étaient généralement suffisamment souples pour qu'une certaine liberté de choix puisse s'exercer.

Les membres de la famille dans la **classe moyenne** semblaient vivre dans un climat d'étroite complicité. Comme dans les autres classes, la famille était aussi au coeur de la vie des jeunes adultes; d'ailleurs, l'organisation des fiançailles et de la noce relevait, là aussi, de la famille de la fiancée. Si les futurs mariés s'en mêlaient, leurs rôles n'étaient généralement qu'accessoirs.

Même s'il arrivait qu'un proche présente un jeune homme à une jeune fille, les jeunes semblaient davantage laissés à eux-mêmes dans la recherche du conjoint: la grande majorité des conjoints de notre échantillon se sont en effet rencontrés dans des activités publiques de loisir ou de la vie quotidienne. Les fréquentations, par contre, se déroulaient le plus souvent sous la surveillance familiale.

Lorsqu'un jeune homme demandait la main de la jeune fille au père de celle-ci, il devait l'assurer de sa capacité de faire vivre un ménage. Cela faisait partie des responsabilités du père de s'assurer de conditions de vie acceptables pour sa fille après le mariage³. L'attitude des parents reflétait parfois leur désir de promotion sociale. Dans un cas, par exemple, les parents d'un médecin⁴ qui désapprouvaient son choix d'épouser une infirmière orpheline ont réduit les gestes rituels profanes à un vin d'honneur offert à la famille immédiate du jeune homme après la cérémonie du mariage. Cette situation illustre deux aspects des relations individus/famille: le degré de liberté laissé aux individus pour effectuer leur choix conjugal, mais aussi les conséquences de la réprobation familiale sur le rituel.

C'est également au sein de la classe moyenne que nous avons rencontré le plus de couples où le jeune homme imposait ses volontés dès avant le mariage. Citons le cas d'un prétendant qui a pressé une jeune fille de quitter son emploi au moment où le couple a commencé à parler de mariage, se chargeant de défrayer le coût du trousseau.

³ Ceci était vrai aussi dans les autres classes.

⁴ Le père du jeune médecin était pharmacien.

En définitive, la classe moyenne semble le lieu d'une certaine autonomie des individus vis-à-vis de la famille. Plusieurs facteurs l'expliqueraient peut-être. L'examen du statut professionnel des jeunes de notre échantillon montre, par exemple, qu'il est souvent supérieur à celui de leurs parents. Ceci conférerait aux jeunes un respect et une autorité qui leur permettraient une plus grande influence au sein de leur famille. Nous avons vu également que l'âge au mariage y était plus élevé qu'ailleurs (25,9 ans pour les hommes et 23,0 pour les femmes). Nous pouvons donc supposer que la maturité acquise par les fiancés, au moment de leur mariage, leur permettait de jouer un rôle plus important dans la gestion du rituel.

Dans la **classe ouvrière**, chaque membre de la famille était appelé à participer, d'une manière ou d'une autre, à l'effort de subsistance. Le jeune adulte, fille ou garçon, y contribuait toujours par la remise de son salaire à ses parents. Le mariage d'un jeune risquait, par conséquent, de provoquer une perturbation dans l'ordre familial. Cette forme de solidarité sous-tendait une responsabilité de l'individu à l'égard de sa famille, responsabilité dont il devait tenir compte lorsqu'il s'engageait dans des relations amoureuses en vue du mariage.

Comme dans les autres classes, la famille ouvrière semble avoir eu un rôle primordial lors de plusieurs étapes du rituel nuptial. Ainsi, dès le début, la famille se faisait très présente pour encadrer les loisirs des jeunes: on se rencontrait chez une tante, on veillait à la maison avec les soeurs qui recevaient leur cavalier, on chantait et on jouait aux cartes en famille. La mère ou le père surveillait ce qui se passait au salon et contrôlait les heures de visite.

Les festivités reliées aux fiançailles et au jour du mariage étaient toujours prises en charge par la famille de la jeune fille. Cette dernière ayant toujours

remis son salaire aux parents, ceux-ci assumaient les frais des réceptions. Si la plupart des décisions étaient prises conjointement entre la fiancée et sa mère, toutes les femmes de la famille collaboraient à la réalisation des repas, des décorations et des vêtements.

C'était toujours la famille de la fille qui invitait au repas de fiançailles et aux noces⁵. La formule du faire-part de mariage en témoigne: "Monsieur et Madame ... ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille ... ". Les fiancés n'hésitaient pas à manifester leurs goûts et le degré de collaboration entre les fiancés et la famille qui devait assumer tels ou tels frais était relativement élevé. Les choix étaient faits en fonction du budget dont disposait la famille et des efforts que ses membres seraient capables de fournir. Quant au partage du fardeau de l'organisation (ce qui voulait dire aussi des frais) il relevait de la coutume: la famille de la fille se chargeait de l'organisation du repas de fiançailles, du repas de noce, des invitations, de la décoration du lieu des réceptions et chacune des deux familles s'occupait de la location des voitures dont elle avait besoin. Mais c'est le marié qui se chargeait des frais de la cérémonie religieuse (y compris la sonnerie des cloches), du bouquet de la mariée, des bouquets de corsage des mères, de sa propre boutonnière et de celles des témoins. L'anneau, de même que la bague de fiançailles, étaient choisis par le futur, quelquefois aidé de sa fiancée.

Les futurs conjoints agissaient souvent comme initiateurs de l'action matrimoniale. En effet, lorsque venait le temps de se marier, les amoureux décidaient eux-mêmes du moment. Cette décision devait cependant tenir compte de l'impact financier que la perte du salaire de l'un et de l'autre susciterait sur les ressources de subsistance de la famille. Néanmoins, les parents réussissaient à s'accommoder du départ d'un jeune adulte, l'ayant

⁵ Il est à noter que cette coutume existait également dans les autres classes.

quelque peu prévu. De son côté, le couple attendait un moment propice pour présenter sa demande; par exemple, que le père ait un emploi ou qu'une jeune soeur puisse commencer à travailler. La décision des futurs mariés avait alors plus de chance d'être accueillie sans réserve. Aucun couple de notre échantillon n'a passé outre à un refus parental. Les parents exigeaient parfois que le mariage soit différé mais, en général, ils avaient prévu l'événement et l'accueillaient favorablement.

La coutume de la demande officielle était bien établie. Elle mettait en scène, comme acteurs principaux, le futur et le père de la jeune fille; mais en coulisse, la mère, prévenue par sa fille, était souvent intervenue pour avertir le père de l'imminence de la demande. Deux hommes étaient au coeur de la démarche, l'un dans son rôle de futur gendre et l'autre dans celui du père de la fiancée. Néanmoins, comme dans plusieurs rites, l'action se déroulait sur la scène familiale, si bien qu'il arrivait souvent que la demande se fasse en présence d'autres membres de la famille.

La constitution du trousseau relevait uniquement de la jeune fille. Les pièces de lingerie étaient généralement confectionnées par elle seule. Cependant, la mère influençait quelquefois sa fille dans le choix de sa toilette de mariée.

D'un autre côté, le jeune couple profitait de l'assistance familiale au moment de son installation puisqu'une bonne partie des nouveaux mariés allaient vivre avec les parents de l'un ou de l'autre conjoint. Même si le nouveau ménage s'installait dans un logement ou dans une chambre louée à proximité, l'entraide entre le jeune couple et sa famille était habituelle. Cependant, une fois mariés, les conjoints étaient considérés comme entièrement autonomes et ils décidaient eux-mêmes des gestes à poser concernant leur vie conjugale. Les visites à la parenté immédiatement après

les noces, rituel peu pratiqué (5/12), s'effectuaient presque toujours par les jeunes mariés seuls.

Le rituel de la nuit de noces, quant à lui, échappait complètement à la famille. La sexualité étant un domaine entouré de silence, les individus devaient se débrouiller seuls et ceci transcende toutes les barrières de classe. Jamais les mères, les pères, ni personne d'autres dans la famille n'instruisaient la jeune fille ou le jeune homme des mystères de la vie. Les historiens et les sociologues ont abondamment abordé la question et plusieurs récits de vie ou correspondances ont été publiés sur ce sujet⁶. Notre enquête sous ce rapport s'avère particulièrement éloquente. Les jeunes filles de toutes les classes sociales étaient très peu informées sur l'acte sexuel et il semble que les jeunes hommes ne l'étaient guère davantage. Le voyage de noces également échappait totalement à la famille en dehors, parfois, du prêt d'une automobile.

Les rapports individus/famille dans le rituel du mariage variaient très peu d'une classe à l'autre lorsqu'il s'agissait d'organiser les fêtes entourant le mariage. Il semble ressortir de notre analyse que c'est au sein de la classe moyenne que les individus prenaient le plus d'initiatives. L'emprise familiale semble y avoir été plus relâchée. La situation paraît autre chez les bourgeois où les liens familiaux pesaient plus lourdement: les jeunes devaient presque toujours se soumettre aux désirs de leur famille. Sans doute avaient-ils beaucoup à perdre à les contrecarrer, car en plus de l'appui financier qui pouvait alors faire défaut, une rupture ou un éloignement avait des conséquences sur le réseau de relations sociales. Pour d'autres raisons, dans la classe ouvrière, les liens de solidarité familiale étaient également très

⁶ Voir notamment: Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.; Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle*, Québec, IQRC, 1992, 400 p.

intenses. En effet, la faiblesse des moyens économiques exigeait une coopération accrue entre les membres de la famille. En outre, on peut y déceler plus d'investissements affectifs de part et d'autre. Ces deux facteurs donnaient probablement un caractère particulier aux rapports entre les individus et leur famille.

5.1.3 Rôles des groupes d'âge

Après avoir vu comment les individus et les familles se partageaient la scène, examinons maintenant comment les membres de chaque groupe d'âge s'inséraient dans les rituels du mariage. Quels étaient les gestes posés par les membres de tel ou tel groupe d'âge? Comment chaque classe sociale s'exprimait-elle sur ce plan?

Dans un premier temps, nous examinerons les rôles des uns et des autres qui étaient communs à toutes les classes sociales. Ensuite, nous passerons en revue quelques rites où les groupes d'âge s'exprimaient d'une façon plus marquée dans l'une ou l'autre classe.

Les adultes mariés, les parents surtout, encadraient les activités des jeunes. Mais, tout en respectant l'autorité des adultes, les jeunes en âge de se marier étaient malgré tout en mesure de prendre des initiatives touchant leur avenir. Par conséquent, dans les rituels du mariage, ces deux groupes d'âge trouvaient une place prépondérante, que ce soit au plan de l'organisation ou à celui de l'action elle-même au moment du mariage.

À la période des fréquentations, les jeunes se rencontraient souvent en groupe. Sorties au cinéma, jeux extérieurs, promenades et *parties* réunissaient les jeunes entre eux dans de nombreuses occasions. Les contrôles, cependant, étaient exercés par les parents. Il arrivait que ceux-ci délèguent cette responsabilité à un plus jeune garçon de la famille qui se

chargeait de chaperonner les grands. Hormis cette participation occasionnelle, il était rare que les enfants soient présents dans le processus rituel des fréquentations. Les grands-parents non plus n'intervenaient pas à moins qu'ils aient pris charge de leur petite-fille orpheline (ou petit-fils orphelin).

Comme nous l'avons déjà signalé à propos des rôles joués par la famille lors de l'organisation des fêtes de fiançailles et de mariage, les responsabilités de décision et d'organisation demeuraient l'apanage des adultes mariés. Cette situation influençait certainement les choix qui étaient faits. Ainsi, les invités au mariage étaient choisis principalement parmi le groupe des adultes apparentés. En effet, la liste était établie en y incluant d'abord les oncles et les tantes. Les cousins et cousines s'ajoutaient seulement lors de noces d'envergure ou dans des familles moins nombreuses.

Les aînés étaient particulièrement en retrait dans les rituels de mariage. En fait, ils n'apparaissaient qu'à deux occasions seulement, mais au premier plan: les grands-parents étaient habituellement invités à figurer à la table d'honneur, s'il y en avait une, lors des repas de noce; ils étaient, également, toujours placés en avant, près des parents, s'il y avait une photo de groupe à la sortie de la messe de mariage. Outre ces hommages, le groupe des aînés était à peu près absent du scénario nuptial.

Le rôle des différents groupes d'âge, dans la plupart des rituels, était sensiblement le même dans toutes les classes. Cependant, dans certains rituels, chacun des groupes d'âge avaient un rôle plus ou moins notable selon leur niveau social.

On sent, chez les **bourgeois**, une prise en charge du rituel plus importante par le groupe des adultes mariés. Si les jeunes étaient très actifs, les metteurs en scène étaient principalement des adultes. Le rituel des débuts est particulièrement éloquent sous ce rapport. En effet, le processus était toujours

engagé par des mères de famille mais ce sont les jeunes en âge de se marier, les filles surtout, qui étaient mis en vedette. De même, l'ensemble du programme de la journée du mariage, par exemple, était toujours orchestré par les parents. Par contre, les groupes de jeunes non mariés avaient de nombreuses occasions de manifester leur solidarité envers le nouveau couple. L'un des rituels les plus fréquents était sans doute l'enterrement de vie de jeunesse. Là, tant sur le plan de l'organisation que sur celui de la participation, les jeunes se montraient très actifs. Mais ils n'étaient pas les seuls à vouloir souligner une union matrimoniale. Les couples amis des parents, eux aussi, recevaient les futurs mariés à dîner en y associant quelques autres adultes de leur génération.

Les groupes de jeunes étaient également largement mis à contribution pour les rôles d'honneur lors de la cérémonie du mariage bourgeois: dame et filles d'honneur, garçon d'honneur et placiers étaient toujours choisis dans le groupe des jeunes non mariés. S'ajoutait parfois au cortège d'honneur une jeune enfant dans le rôle de bouquetière. Le lancer du bouquet de la mariée, rite fort répandu au sein de la bourgeoisie, s'adressait exclusivement aux jeunes filles célibataires.

Chez les **ouvriers**, la joie des jeunes se manifestait à la sortie de l'église: les frères, les cousins ou les amis prenaient l'initiative de lancer des confettis. Mais c'était le moment du départ pour le voyage de nocces qui constituait l'un des temps forts où les jeunes aimaient se manifester. En effet, les tours joués aux jeunes mariés lors de leur départ pour le voyage de nocces étaient la plupart du temps l'oeuvre des jeunes garçons et filles. Les démonstrations de ces derniers s'étendaient en d'autres circonstances: les coups de klaxons lors des cortèges, les objets bruyants attachés derrière la voiture destinée au voyage de nocces, les tours joués dans la manipulation des bagages, etc. L'effet de surprise marquait la réussite de l'affaire. Par conséquent, ces gestes

avaient d'abord nécessité des préparatifs où les jeunes se concertaient sur les stratégies à déployer et sur la distribution des rôles. La bonne humeur et l'imagination étaient habituellement au rendez-vous. La tâche de la jeunesse était parfois facilitée par des adultes occupant une position stratégique dans le rituel.

À propos du rôle des différents groupes d'âge, la **classe moyenne** avait, là aussi, des coutumes qui la rapprochaient à la fois de la classe bourgeoise et de la classe ouvrière. Ainsi en était-il des enterrements de vie de jeunesse, des cortèges bruyants, des lancers de confettis, du lancer du bouquet de la mariée, etc. Soulignons cependant un trait qui ressort de notre analyse: les jeunes célibataires de ce groupe affichaient une autonomie légèrement plus grande qu'ailleurs: il leur arrivait plus fréquemment d'imposer leurs volontés dans l'organisation matérielle de leur mariage.

Nous constatons donc qu'en général, l'âge conférait à un groupe certains rôles qui lui étaient spécifiques. Les groupes d'adultes mariés et les groupes de jeunes célibataires étaient les acteurs principaux des rituels nuptiaux. Les aînés et les jeunes enfants n'étaient que peu concernés, leurs rôles apparaissant fort réduits.

5.1.4 Rapports homme/femme

Nous savons que le mariage constitue un moment fort où se joue en partie la reproduction de la structure sociale. Les interactions rituelles témoignent de la construction sociale des genres. Les individus doivent apprendre et exprimer, autant pour eux-mêmes que pour les autres, les signes sociaux de leur masculinité et de leur féminité. Ainsi, les rituels du mariage

représenteraient un terrain favorable pour mettre en lumière la façon dont un individu est socialisé en tant que femme ou en tant qu'homme. Qu'en était-il dans la société montréalaise des années 1930? La séparation des rôles féminins et des rôles masculins se doublait-elle d'une distinction de classes? Comment la délimitation des espaces de chacun trouvait-elle son expression dans les gestes posés par la famille de l'un ou de l'autre?

Selon notre analyse, les rapports homme/femme dans la société montréalaise que nous avons pu étudier ignoraient les classes sociales la plupart du temps et s'exerçaient à peu près partout de la même façon. Dans l'exercice des rituels nuptiaux, les différences sociales, quoique réelles, y étaient peu accentuées. L'analyse différentielle s'avère donc sur ce point fort difficile. Nous présenterons en premier lieu les observations qui nous apparaissent communes à toutes les classes et, dans un deuxième temps, nous signalerons quelques rites qui présenteraient une certaine spécificité de classe.

Dans l'ensemble de la société, dès le moment des fréquentations, c'était l'homme qui prenait les initiatives. L'invitation à sortir venait toujours de lui. C'était lui également qui se rendait au domicile de la jeune fille pour la courtiser. De son côté, la jeune fille était libre d'accepter ou de refuser ses avances. C'était le jeune homme qui offrait les cadeaux, expression de ses sentiments. Les filles n'en offraient à peu près jamais lors des fréquentations. C'était au jeune homme que revenait le rôle de manifester ou non de l'intérêt. Il faisait les avances et la jeune fille agréait ou non.

Jusqu'aux fiançailles, la jeune fille était en position d'attente. Elle faisait rarement les premiers pas. L'initiative revenait au jeune homme et il devait assumer ce rôle actif jusqu'au moment où la date du mariage était fixée. Le même modèle se reproduisait en ce qui concerne les gestes d'amour. La fille

devait manifester une très grande réserve sous peine de passer pour une dévergondée qu'il serait imprudent d'épouser.

Étant donné que l'établissement (du point de vue économique) du ménage reposait sur ses épaules, il revenait au jeune homme de choisir le moment où il était prêt à demander sa belle en mariage. La demande officielle qui s'ensuivait auprès du père était toujours initiée par le jeune homme. Comme nous l'avons vu, la mère de la jeune fille avait souvent agi au préalable pour préparer le terrain lorsque sa fille le lui avait demandé. Signalons que les rôles dévolus aux partenaires étaient constants dans toutes les classes sociales. Mais à partir du moment où la décision de se marier était prise, on assistait à un renversement de rôles décisionnels et la jeune fille et sa mère prenaient la relève. Leur rôle devenait ainsi prépondérant jusqu'au jour du mariage. Les préparatifs de la célébration des fiançailles et de la journée du mariage reposaient entièrement sur la fiancée et sa famille. L'on sait, par ailleurs, que le mariage avait toujours lieu dans la paroisse de la fille. Cette disposition s'étendait donc à la noce elle-même. Dans l'organisation matérielle de la noce, la famille de la jeune fille exerçait la plupart des responsabilités: l'envoi des invitations, la préparation du repas, des divertissements, des décorations de l'église et de la salle de réception. Ce faisant, c'était elle aussi qui assumait la plus importante partie des frais liés à la célébration du mariage.

Le rituel de l'enterrement de vie de jeunesse confirmait le rôle futur de chacun des fiancés. Il s'agissait d'une démonstration publique où la communauté s'exprimait sur le rôle qu'elle attendait du futur couple. La séparation des sexes y était très nette puisque les enterrements de vie de jeunesse se déroulaient en réunissant strictement soit des femmes, soit des hommes. La division des rôles sociaux y trouve une éloquente illustration.

En effet, pour les filles, les *showers* renforçaient cette idée de l'intérieur de la maison comme espace dévolu à la femme mariée. Héritage anglophone, le *shower* était surtout pratiqué dans les couches supérieures de la société montréalaise. Les réceptions avaient lieu l'après-midi sous forme de thés, aussi fallait-il des loisirs pour ce genre d'activités. Les filles qui occupaient un emploi n'avaient pas de temps à y consacrer, alors que les *parties* de bureau ou d'atelier n'avaient pas encore acquis la popularité que nous leur connaissons aujourd'hui. Les *showers* étaient organisés par des femmes, amies de la fiancée ou futures belles-soeurs. On y apportait des cadeaux pour la maison: tasses à thé, articles de cuisine ou, pour la fiancée elle-même, des petits mouchoirs brodés. Ces offrandes délimitaient donc, à leur façon, l'aire d'activités à laquelle seraient assignées les femmes. On note que les *showers* avaient lieu, la plupart du temps, à l'intérieur d'une résidence. Les organisatrices, les invitées, le lieu, le divertissement, les cadeaux, tous ces éléments définissent l'univers féminin comme un univers intérieur et privé.

Les enterrements de vie de garçon, quant à eux, avaient lieu le soir dans un restaurant ou un club (privé ou non), donc à l'extérieur de la maison, et ils étaient organisés par des hommes: amis, frères ou beaux-frères. On offrait au jeune homme un cadeau de valeur, comme une montre ou une coutellerie en argent pour les plus riches, ou bien tout simplement un montant d'argent. On mangeait et on buvait. Des blagues évoquaient la virilité du futur mari, sa puissance sexuelle, la perte de sa liberté et l'autorité dans son ménage. Les organisateurs, les invités, le lieu, le divertissement, toutes ces composantes font référence à un univers masculin, un univers extérieur et un univers public⁷.

⁷ Sauf pour le cadeau d'une coutellerie en argent comme nous avons vu dans notre enquête.

Parallèlement aux enterrements de vie de jeunesse, la vie du futur ménage se préparait matériellement selon la division des responsabilités que chacun assumerait une fois marié. Au mari de subvenir aux besoins matériels de la famille par le travail à l'extérieur et à la femme de tirer le meilleur parti des apports financiers du mari par la bonne tenue de la maison. La préparation du trousseau relevait de la fiancée. La classe sociale colorait moins les préparatifs du côté masculin, chaque fiancé devant assumer partout les frais du logement et des meubles.

L'organisation de la journée du mariage s'élaborait autour de la mariée. C'était son jour! Elle en était la reine incontestée. Dans toutes les classes sociales, la vedette de la journée est la jeune mariée. On la fêtait, on la gâtait, elle était au centre des festivités. Le mariage signifiait pour la femme un changement important, ce qui était moins apparent pour le jeune homme. Derrière le rôle d'épouse dans lequel la femme entrait immédiatement, se profilait celui de la mère qui soulignerait son plein épanouissement en tant que femme aux yeux de son entourage.

Si l'apparat de la célébration du mariage mettait les femmes en vedette, les gestes à caractère juridique ou officiel revenaient aux hommes, comme c'était le cas pour la signature de l'acte de mariage dans les registres. En ce qui concerne le choix des témoins, la coutume voulait que ce soit les pères des mariés. Si l'un des deux était décédé, c'était alors un frère, un oncle ou un grand-père qui servait de "père". L'incapacité légale dans laquelle la femme mariée se trouvait ne permettait pas que cette responsabilité soit transférée à la mère ou à une autre femme. Quelquefois, la mère était invitée à signer à la suite des témoins, mais cela uniquement par courtoisie.

L'homme avait un rôle d'initiateur. C'était lui qui arrivait le premier à l'église pour la cérémonie du mariage. Ce n'était qu'à ce moment d'ailleurs qu'il lui était permis de voir la toilette de la mariée qui lui avait été

soigneusement cachée jusque-là. Sauf pour les bourgeois où le *morning coat* était de rigueur, les vêtements du marié ne différaient guère d'un costume du dimanche. Par contre, signe du passage accompli ce jour-là, la robe de la mariée se voulait exceptionnelle lorsque sa situation économique le permettait car, par nature, ces objets étaient frivoles. Plus le niveau de richesse de la famille de la mariée était élevé, plus l'on avait tendance à choisir des vêtements qui ne seraient portés qu'une fois.

Les conseils aux futurs mariés ne manquaient pas pour les guider sur les attitudes à adopter dans leur vie familiale. Citons par exemple quelques conseils extraits d'un discours prononcé par Mgr Baudrillart à une cérémonie de mariage et cité dans *La bonne parole*, en 1928:

À vous de tirer parti de l'avenir qui s'ouvre devant vous. Vous l'abordez avec un capital de précieuses qualités. Chez l'un une foi solide, un caractère bien trempé, l'habitude enfin d'une vie sérieuse; chez l'autre, la bonté, l'amabilité, le goût de rendre service, l'amour de la vie de famille, l'accoutumance au travail. ... Et que devient pratiquement le devoir de soumission qui, en fin de compte, aujourd'hui comme hier, incombe à la femme. C'est la loi chrétienne du mariage, loi d'ailleurs conforme à la raison, puisqu'à moins de réduire l'association à n'être qu'un contrat temporaire, toujours résiliable, il faut bien que, dans une association, il existe une hiérarchie d'autorité, sinon toute décision deviendrait impossible."⁸

L'anneau de mariage, symbole par excellence de l'alliance, faisait partie de l'apanage des femmes. Signe tangible du statut matrimonial, il était jugé essentiel pour les femmes mariées. La manière dont le marié passait l'anneau à l'épouse servait de présage quant à celui qui "porterait la culotte". Cette coutume que nous avons évoquée plus haut souligne l'importante signification

⁸ Mgr Baudrillart, "Aux mariés de demain", *La bonne parole*, vol. XVI, (12), décembre 1928, p. 13.

que revêt l'anneau de mariage pour les époux. Indice peut-être d'une progression vers l'égalité des sexes dans le mariage, la coutume de porter un anneau s'est étendue progressivement aux hommes mariés au cours de la période étudiée, car quelques femmes ont également passé l'anneau au doigt de leur mari (principalement au sein des classes bourgeoise et moyenne).

Eu égard à la hiérarchie des pouvoirs, le modèle domestique se transposait au domaine des rapports sociaux entre les sexes. De plus, à l'intérieur de chaque milieu socioprofessionnel, l'homme ou la femme avait sa spécialisation.⁹ Au sein de ce schéma général, la lecture des rituels montre en effet que la distinction sociale s'exprimait subtilement dans certains choix ou gestes que chacun posait.

Dans la classe **bourgeoise**, la tâche de la femme était fortement liée à l'entretien et au développement des relations sociales. Il s'agissait donc pour elle de recevoir à la maison amis et relations d'affaires et politiques du mari. La qualité de l'image projetée sur la scène sociale dépendait des qualités d'hôtesse et de femme du monde de l'épouse. Nous avons vu que le rituel des débuts avait pour fonction principale d'initier la jeune fille à ces futurs rôles. On peut relever dans d'autres rituels cette même préoccupation. De plus, les filles de la bourgeoisie ne confectionnaient pas elles-mêmes les pièces de leur trousseau. Leur personnalité et leur bon goût s'exprimaient dans le choix des tissus et des couleurs. Pourquoi auraient-elles cousu et brodé alors qu'elles n'auraient vraisemblablement jamais plus à le faire? De même, les *showers* de tasses présageaient les nombreux thés que l'épouse serait appelée à offrir. Le rituel des réceptions offertes par les amis avant le mariage du couple, rituel propre à la classe bourgeoise, souligne également l'importance que l'on

⁹ Gouesse, J.-M., "Parenté, famille et mariage en Normandie aux XVIIe et XVIIIe siècles", *Annales Économie Société Civilisation*, 1972, vol.27, (4-5 numéro spécial), p.1149.

attachait à multiplier les occasions de rencontres en vue d'établir des liens sociaux indispensables au maintien et à la reproduction de la position sociale. L'accent mis sur les rituels relatifs aux relations sociales suppose le cadre social où le couple devra évoluer. Comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, l'image sociale de la famille s'appuie principalement sur les aptitudes de la femme à mettre en valeur sa fortune et son éducation bourgeoise.

Au sein de la **classe moyenne**, l'orgueil du père souffrait difficilement que ses filles occupent un emploi à l'extérieur du foyer avant le mariage. Les années passées entre l'école et le mariage, les jeunes filles les consacraient à l'apprentissage de la tenue de maison. La clé de la promotion sociale dépendait des qualités d'économie de la mère (pour les membres de la classe moyenne en particulier). La préparation du trousseau y avait donc une grande importance. Les imposants trousseaux brodés par la fiancée se retrouvaient dans la classe moyenne. En outre, les talents de saine gestion de la mère contribuaient à la promotion sociale de la famille. D'un autre côté, la profession du mari qui était, rappelons-le, souvent plus prestigieuse que celle des parents, constituait par elle-même un facteur de promotion.

Dans le rituel **ouvrier**, les rapports homme/femme adoptaient le profil général des autres classes. Cependant, quelques rites spécifiques peuvent être évoqués pour illustrer les distinctions que présentent les rapports homme/femme. Mentionnons d'abord que la plupart des fiancés ne jugeaient pas utile de passer un contrat de mariage. L'absence de contrat signifiait que le couple vivrait, après le mariage, entièrement sous le régime de la communauté de biens où l'autorité du mari était affirmée. La fiancée acceptait donc, dès avant le mariage, de vivre sous l'autorité de son mari, du moins en ce qui concernait le patrimoine familial. C'était bel et bien à l'intérieur de la maison que la femme s'affirmait et cela est démontré dans certains rituels. Par exemple, les femmes jouaient un rôle prépondérant dans la confection des

repas de fiançailles et de noce. Les hommes, eux, s'occupaient de l'achat des boissons¹⁰ servies au repas de noce. La division des tâches y était donc très nette.

Le mariage, tel qu'il se vivait dans les années 1930, entérinait une division des rôles. On retrouve partout dans les rituels nuptiaux le même schéma qui confirme la division du monde en deux: prédominance de l'homme dans les rôles d'autorité, dans les activités extérieures, et prédominance de la femme dans des rôles de soumission et d'activités intérieures. La société assignait au jeune homme le rôle de pourvoir à la subsistance de la famille et à la femme celui d'entretenir la maison et d'éduquer les enfants. Ce partage des rôles de l'homme et de la femme dictait les conduites et imprégnait les rituels.

5.1.5 Rapports privé/public

Pour être valide et reconnue, l'union d'un homme et d'une femme devait être sanctionnée par la communauté. Le rituel du mariage prenait là tout son sens. Une fois établi au sein du couple, l'engagement mutuel était sanctionné par la famille. Par la suite, l'événement sortait de l'intimité familiale pour devenir public par la cérémonie du mariage. Au Québec, jusqu'à la fin des années 1960, aucun couple catholique voulant cohabiter et fonder une famille ne passait outre à l'obligation du mariage religieux sans encourir une réprobation sociale. Par conséquent, l'alliance conjugale était toujours sanctionnée par le curé qui, rappelons-le, avait, en plus de son rôle de ministre du culte, la charge d'officier d'état civil. L'évolution de ce processus de formation d'une nouvelle cellule familiale se reproduisait dans le scénario

¹⁰ À cette époque, les débits de boissons alcoolisées n'étaient accessibles qu'aux hommes.

même des rituels du mariage. Ces derniers comportaient donc des séquences privées et d'autres publiques.

Dans notre analyse, la notion de privé s'applique à l'intimité du couple et à l'espace familial immédiat tandis que l'espace social public englobe la famille élargie et s'étend à toute la communauté. Nous relèverons dans un premier temps les rituels communs à toutes les classes. Ensuite, nous verrons, à l'aide de quelques exemples, comment et dans quelle mesure chaque classe utilisait la scène privée ou la scène publique dans les scénarios du rituel nuptial.

Si nous considérons les fréquentations, nous constatons qu'elles se déroulaient le plus souvent dans l'intimité familiale. Toutefois, les sorties en couple ou en groupe permettaient aux couples de se produire davantage auprès d'un plus grand nombre de personnes. Aussi, les amoureux comptaient sur la rumeur publique pour faire connaître à leur entourage le caractère sérieux de leur relation. La régularité et la constance de leurs rencontres témoignaient, sans qu'on n'en fasse plus de publicité, de leur engagement l'un envers l'autre. D'un autre côté, en tout temps, la plus stricte intimité était réservée aux témoignages d'amour.

La célébration des fiançailles avait un caractère familial. Cependant, la plupart du temps, le fiancé remettait la bague à sa promise en l'absence de témoins. Néanmoins, le port de la bague de fiançailles par la fiancée était un signe évident, aux yeux de tous, de son prochain mariage. En ce qui concerne le voyage de noces, il isolait complètement les jeunes mariés de leur entourage et il ne serait venu à l'idée de personne de révéler par la suite les péripéties de la nuit de noces.

Si nous considérons maintenant ce qui se passait sur la scène publique, nous voyons que, par exemple, le choix du conjoint s'exerçait dans le champ

plus ou moins vaste des relations sociales. Faire de nouvelles connaissances exigeait souvent de sortir du cercle étroit de la famille: la réception à la maison d'étrangers invités à se joindre à des réunions familiales ou, tout simplement, dans le mouvement des échanges quotidiens avec des fournisseurs.

La cérémonie du mariage et également la noce elle-même représentaient toujours des événements publics d'importance. Si tout se préparait dans l'intimité familiale, en relation avec les fournisseurs, la célébration du mariage constituait une manifestation publique d'importance. La publication des bans représentait le premier acte officiel relatif à la célébration. Obligation religieuse dont le premier but était d'éviter les mariages consanguins ou les unions illicites, la publication des bans faisait figure d'annonce du futur mariage à toute la paroisse. En outre, le caractère public de la cérémonie religieuse justifiait une grande partie des efforts investis dans l'organisation de la journée du mariage. Cette séquence du scénario nuptial se déroulait devant les yeux des invités, plus ou moins nombreux, mais aussi de la communauté tout entière qui avait ainsi l'occasion de prendre acte de la formation d'un nouveau couple. Aussi, le choix qu'on faisait d'un mariage de première, de deuxième ou de troisième classe servait d'indicateur de l'apparat dans lequel les mariées et leurs familles désiraient s'afficher. L'envergure et la qualité des accessoires exhibés constituaient des facteurs distinctifs de la famille, car c'était bien la famille principalement qui exprimait là sa position sociale. Nous verrons plus loin comment les classes sociales manifestaient leur distinction à cette occasion.

La noce réunissait une assemblée plus ou moins large. Les échanges de vœux, le repas pris en commun, les divertissements concrétisaient les liens du couple et des familles avec leur entourage. Cette manifestation publique donnait également l'occasion de proclamer la nouvelle union et son accueil favorable. La famille ne ménageait pas ses peines pour donner d'elle-même une image publique avantageuse. Les invités, eux aussi, avaient l'occasion de

se montrer dans leurs plus beaux atours. Les cadeaux de noce étaient l'expression de l'accord communautaire avec l'alliance qui allait se faire. Leur exposition renforçait cette image publique parce qu'elle permettait aux donateurs d'afficher leur fortune autant que leur générosité. Ainsi, toutes les festivités de cette journée possédaient un caractère identitaire très marqué puisque les mises en scène permettaient d'évaluer la classe sociale à travers les gestes posés.

La nuit de noces isolait complètement les jeunes mariés de la communauté. Les parents et amis assistaient bien au départ en voyage, mais une fois cette étape franchie, le couple était complètement laissé à lui-même. La consommation du mariage était donc une affaire strictement privée. En outre, ce sujet était absolument tabou. Une fois le mariage sanctionné par l'Église, aucun rite, hormis les tours joués par les jeunes, n'était pratiqué.

Le mariage **bourgeois** semble avoir été très ouvert à la scène publique élargie à l'étendue de la ville de Montréal. Les débuts des filles, les réceptions en l'honneur des futurs mariés, les *showers*, les enterrements de vie de garçon, les *trousseau tea*, donnaient l'occasion de souligner publiquement le mariage d'un membre de cette classe sociale.

La cérémonie religieuse et la noce recevaient la plus grande attention des bourgeois. Par exemple, le cortège d'honneur synthétisait, à lui seul, les qualités recherchées dans l'image que l'on voulait donner à l'occasion d'un mariage. Cette image devait refléter au moins ces quelques aspects: le prestige, la fortune, le respect des convenances et l'esthétique. Le prestige était reflété par la position sociale des garçons et des filles d'honneur. Il pouvait aussi être souligné par la haute dignité de l'officiant et la notoriété de la paroisse où la cérémonie avait lieu. La fortune, quant à elle, se lisait dans le luxe des toilettes et le nombre de personnes formant le cortège d'honneur. Le public constatait la bonne réputation des familles dans le respect des

convenances et dans l'ordre qui présidait au déroulement de la cérémonie. Enfin, l'esthétique du mariage en entier résidait dans la beauté qu'offrait le cortège d'honneur. Un cortège réussi comprenait des hommes de taille plus élevée que celle des femmes. De plus, l'harmonie dans les couleurs choisies pour les vêtements et pour les fleurs dénotait le bon goût et la distinction des membres du cortège.

Si la journée du mariage constituait le point culminant, les autres rites avaient aussi leur importance. En effet, le mariage des membres de la bourgeoisie était largement annoncé dans les journaux à partir du moment des fiançailles, photos, articles ou entrefilets décrivant par le menu chaque épisode.

Dans la **classe moyenne**, l'amorce d'une relation amoureuse s'effectuait plus souvent dans le milieu des loisirs organisés par l'entourage ou au hasard de rencontres dans des lieux publics. Le cadre familial aussi était un lieu où on pouvait nouer de nouvelles connaissances mais moins fréquemment que dans les autres classes. Ceci indique peut-être que le style de vie des membres de la classe moyenne poussait les jeunes à envahir davantage la scène publique pour leurs loisirs et que leurs activités quotidiennes les mettaient souvent en contact avec des personnes vivant hors du cercle familial.

Le désir de promotion sociale s'y faisait sentir par la publication de la photo du couple de jeunes mariés, prise le plus souvent après la noce, dans les journaux montréalais. De temps en temps aussi, on se servait des journaux pour annoncer le mariage. Ceci peut paraître contradictoire, alors que les couples se soient souvent prévalus (9/12) de la dispense et que les bans n'aient été publiés qu'une seule fois au lieu de trois comme la règle religieuse l'imposait. Mais on sait que le fait de payer cette dispense était habituellement le signe d'une certaine aisance financière. Néanmoins, ce comportement avait pour effet de restreindre le caractère public du mariage.

La préparation des noces s'effectuait dans l'aire familiale, en rapport constant avec le monde commercial qui fournissait vêtements, nourriture, lieu de réception et quelques services comme les locations de voitures, les fleurs, les cartes d'invitations et les photographies. Rarement, dans la classe moyenne, se contentait-on d'une courte réception après la messe. La noce donnait l'occasion de manifester aux invités et à toute la paroisse son statut social par la catégorie de mariage choisi, le faste des toilettes des mariés et de leur famille et l'importance des frais consentis pour la décoration de l'église, le chant et à la musique. Les cloches annonçaient l'événement après la cérémonie du mariage et le cortège s'accompagnait quelquefois du klaxon des voitures qui le composaient. Le caractère public des gestes posés à l'église s'étendait également à la noce. Celle-ci regroupait de nombreux invités autour des nouveaux époux et, si les parents oeuvraient dans le domaine des affaires, ils n'avaient pas manqué non plus de convier leurs meilleurs clients ou leurs employés les plus importants. Au cours des premiers mois de son mariage, le couple se repliait sur l'intimité de son foyer et les visites aux familles immédiates, lesquelles représentaient alors l'essentiel de leurs relations sociales.

Comme dans les autres classes, dans la classe **ouvrière**, les manifestations publiques comportaient à peu près les mêmes séquences du rituel. Les ouvriers se différenciaient surtout par rapport aux modes d'exécution comme le démontrent les coutumes entourant la préparation du repas de noce et le cortège conduisant les mariés vers le lieu de la noce.

La préparation du repas de noce donnait souvent l'occasion de réunir les proches quelques jours avant la cérémonie: on faisait alors appel aux femmes de l'entourage, tantes, cousines ou amies, pour aider à la préparation des mets qui allaient être servis au repas de noce. Un des événements publics d'importance chez les ouvriers consistait dans le cortège à la sortie de la cérémonie religieuse. Voitures décorées de rubans blancs et klaxons

annonçaient à tous qu'un mariage venait d'être célébré. Par ces démonstrations, parfois exubérantes, le cortège associait la communauté au bonheur du nouveau couple. En outre, le tracé du cortège témoignait des liens des familles avec leur milieu puisqu'il arrivait que l'on fasse un détour afin de saluer ici la clientèle d'un commerce, là les compagnons de travail demeurés à leur poste¹¹.

Notons également une particularité du rituel ouvrier, le "mariage privé". Cette expression désignait un mariage où la cérémonie se réduisait aux strictes observances religieuses et où la noce se limitait à une modeste réception avec les témoins et la famille immédiate. Ce type de mariage a été évoqué à deux reprises. Les couples s'y résignaient s'il y avait une raison grave qui empêchait la tenue de réjouissances, par exemple, une mésentente au sein de la famille immédiate. Le mariage perdait ainsi, au sens des informateurs, son caractère public.

Ce bref survol des scènes privée et publique illustre la complexité des rituels. Chaque séquence privée appelle sa contrepartie publique si bien que seul le dosage de l'un et de l'autre nous renseignerait sur la stratification sociale. La hiérarchie s'y exprime principalement lors de la cérémonie du mariage, point culminant des rituels nuptiaux. Cependant, les bourgeois multipliaient les manifestations sociales dès le moment des fiançailles et les journalistes amplifiaient l'événement dans leurs compte rendu. Les objectifs de maintien social que poursuivaient les bourgeois avaient besoin d'une large exposition publique du mariage de leurs enfants. L'espace d'identification était

¹¹ Nous avons observé pareilles situations chez quelques membres de la classe moyenne.

plus étroit mais tout aussi significatif lors du mariage des membres de la classe moyenne. Les mariés et leurs familles tenaient à un certain décorum affichant leur connaissance des règles de bon goût et de distinction. La famille cherchait, en outre, à réunir un grand nombre d'invités. Le mariage ouvrier se caractérisait par l'association plus intense et plus personnelle avec les proches et les invités dans l'organisation de la journée du mariage par exemple pour la confection des repas et des décorations et les tours. Les festivités requérant davantage l'intervention directe des exécutants renforçaient, en quelque sorte, le réseau de liens de solidarité par une participation plus directe du groupe social auquel appartenaient les familles des mariés.

5.1.6 Valeurs exprimées

Les rituels par lesquels s'exprime une société relèvent de normes et celles-ci permettent de mesurer la conformité à un ordre social. L'observance de ces prescriptions, dans le cours de la vie, suppose alors l'existence de principes plus fondamentaux que sont les valeurs sociales. Selon François Chazel, "les valeurs sont des critères du désirable, définissant les fins générales de l'action"¹². Elles sont donc susceptibles de nous renseigner sur les motivations profondes des individus à un moment aussi important de la vie qu'est le mariage. Nous tenterons, dans cette partie de l'analyse, de discerner quelles étaient les valeurs dans les trois milieux étudiés telles qu'elles transparaissent dans les rituels observés. Nos observations des rituels nous portent à croire à un système des valeurs primordiales qui s'élaborait autour de grands pôles dont les principales composantes en jeu dans les rituels de mariage étaient: la hiérarchie familiale placée sous l'autorité du père;

¹² François Chazel, "Normes et valeurs sociales", *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1990, p. 451.

l'organisation familiale où le mari est pourvoyeur et la femme, gardienne du foyer; l'amour et la virginité pré-nuptiale. Après avoir décrit comment ces valeurs étaient exprimées dans tel ou tel rituel, nous tenterons d'identifier comment chaque classe sociale les introduisait dans ses manifestations culturelles.

La hiérarchie familiale placée sous l'autorité du père

La famille canadienne-française montréalaise que nous avons pu observer fonctionnait, normalement, sous l'autorité du père. Ce modèle patriarcal trouvait son expression à plusieurs occasions dans les rituels nuptiaux. Ainsi, par le mariage, le père donnait sa fille à un gendre. Par exemple, la grande demande reconnaissait explicitement ce fait. On sait, par ailleurs, que cette démarche était, la plupart du temps, tout à fait symbolique puisque le père refusait rarement l'union proposée; il avait eu amplement le temps lors des fréquentations de se faire une opinion du candidat qui se présentait comme futur gendre. Le cas échéant, il avait manifesté sa désapprobation avant que les fréquentations ne conduisent au projet de mariage. La grande demande se faisait donc principalement pour formaliser l'acceptation du père et elle témoignait ainsi du respect de son autorité. Le même modèle se reproduisait dans le cortège de la mariée où c'est le père qui conduisait sa fille à l'autel lors de la cérémonie religieuse pendant que le futur époux attendait au pied de l'autel. Le transfert d'autorité du père au gendre sur l'épouse, que le mariage sanctionnait, était très bien signifié à la fin de la cérémonie. En effet, c'était au bras de son mari que la mariée sortait de l'église. Le rite de la signature des registres exprimait pareillement l'autorité du père, car la coutume lui confiait le rôle de témoin au mariage de son enfant.

Nous avons observé que la demande en mariage était un rite largement observé dans toutes les classes sociales, ce qui tend à démontrer une adhésion fort étendue à l'autorité paternelle dans les décisions impliquant la

structure de la famille. Pour leur part, les couples bourgeois donnaient à cette démarche beaucoup de décorum. Il s'agissait souvent d'un rendez-vous spécial du jeune homme pris avec le père de la jeune fille. Ailleurs, la demande, tout en revêtant un caractère plus familial, associait d'autres membres de la famille, par exemple à l'occasion d'un repas familial. Cependant, dans tous les cas, le respect de l'autorité paternelle demeurait le même.

Déjà, à la base de la formation d'un couple, des critères de choix favorisaient l'exercice du pouvoir du mari au sein du ménage. En effet, les jeunes filles avaient tendance à préférer un homme plus âgé qu'elles et, également, de taille plus élevée. Ces caractéristiques personnelles étaient susceptibles de conférer à l'homme une image d'autorité et à la femme une image de soumission. D'avance, de façon inconsciente, les couples intériorisaient en quelque sorte les valeurs familiales touchant l'autorité. Les prescriptions de la loi, elles, les inscrivaient dans la réalité puisque le régime matrimonial de la communauté de biens confiait à l'autorité du mari la disposition et la gestion des biens du ménage. À ce propos, le degré de conformité à ce modèle reflète les différences culturelles. Ainsi, le contrat de mariage¹³, qui presque toujours instituait le régime de la séparation de biens, s'inscrivait couramment dans le rituel bourgeois et dans celui des classes moyennes. Les ouvriers, à cette époque, signaient rarement un contrat; par conséquent, les couples de ce milieu vivaient sous le régime de la communauté de biens. Même si le régime de la séparation de biens conférait toute latitude au mari dans l'exercice de ses affaires, puisqu'il était propriétaire de son capital (mobilier et immobilier), dans l'esprit du moins, il apparaissait de

¹³ Rappelons que les époux qui désiraient vivre en séparation de biens devait passer un contrat devant notaire. Autrement, le régime de la communauté de biens s'appliquait. La communauté de biens faisait en sorte que les biens du couple étaient possédés en indivis. Par ailleurs, la sujétion de la femme aux décisions de son mari, quant à la disposition des biens de son vivant, était totale. La communauté de biens rendait vulnérable le patrimoine familial car les mauvaises affaires du mari pouvaient le compromettre gravement.

nature à protéger la famille en mettant à l'abri de la faillite (ou en cas de séparation du couple) le montant de l'"avantage" monétaire et autres biens nommément consentis à l'épouse.

L'organisation familiale où le mari est pourvoyeur et la femme, gardienne du foyer

Précisons d'abord que les responsabilités parentales dont il est question ici sont celles qui étaient dévolues aux père et mère dans la vie quotidienne de la famille. La famille urbaine, qui contrôlait peu ses moyens de production à l'intérieur du foyer, comptait principalement sur le salaire du père pour subvenir aux besoins matériels. Ce dernier devait, pour cela, exercer un métier ou une profession à l'extérieur du cadre familial. La femme, elle, restait au foyer pour tenir maison et élever les enfants. C'était elle aussi, le plus souvent, qui entretenait le réseau de sociabilité avec la famille élargie et les voisins.

Ce modèle était intégré de façon différente d'une classe à l'autre. Du côté du mari, personne ne contestait son rôle comme celui, dans le couple, qui devait subvenir aux besoins de la famille. Cependant, des modulations marquées sont perceptibles dans la perception du rôle attribué à l'épouse. Nous en retrouvons des traces dans la confection du trousseau. Les bourgeoises ne confectionnaient pas elles-mêmes les pièces du trousseau; elles les achetaient déjà fabriquées ou les faisaient broder par des professionnelles. Les jeunes filles de la classe moyenne brodaient souvent des pièces d'agrément comme les faux draps, les nappes à thé, alors que les ouvrières cousaient elles-mêmes les pièces du trousseau. Ces trois situations soulignent, à notre avis, certaines différences dans le rôle que la femme serait appelée à jouer après son mariage à l'intérieur du foyer. La tenue de la maison constituait pour la bourgeoise davantage une activité de gestion où elle avait moins besoin de mettre la main à la pâte. Des serviteurs venaient l'aider dans son rôle et accomplir les principales tâches manuelles. Dans la classe moyenne, les jeunes filles, même si elles visaient à pratiquer un style de vie

plus proche de celui de la bourgeoisie, devaient s'impliquer directement dans la tenue de maison. Les femmes de la classe ouvrière, moins nanties, devaient fabriquer au foyer un plus grand nombre des produits destinés à la consommation familiale.

Les responsabilités de l'éducation des enfants paraissent avoir été davantage semblables d'une classe à l'autre. La société confiait avant tout à la femme, et par extension à la mère, la transmission des valeurs spirituelles. Par exemple, à l'intérieur des fréquentations, c'est sur la jeune fille que reposait la conduite morale du couple. Ainsi, les bonnes fréquentations s'inscrivaient sous le signe de la retenue et de la modestie. C'était à la jeune fille de fixer les limites aux témoignages amoureux et elle se devait de refuser les avances trop empressées du jeune homme.

L'amour

Nous nous sommes demandé quel était le mobile déterminant qui conduisait les couples au pied de l'autel. D'entrée de jeu, mentionnons que les conditions économiques difficiles forçaient souvent les couples à de longues fréquentations et que, par conséquent, leur constance en amour était alors mise à l'épreuve. Mais les couples se mariaient-ils par amour? Notre enquête répond ainsi à cette question: l'amour oui, mais dans une moindre mesure que le désir de fonder un foyer. Quelquefois aussi, le désir d'avoir des enfants a été mentionné spécifiquement et, plus rarement, le désir de quitter la maison paternelle¹⁴.

¹⁴ Rappelons que les personnes interrogées lors de l'enquête étaient surtout des femmes. Même si elles répondaient au nom du couple à cette question, il est possible que leur réponse ait reflété davantage leur propre perception.

Fonder une famille paraissait être le but principal de la vie. Le célibat étant très peu valorisé, à moins d'être consacré à la vie religieuse, le mariage restait la voie désignée pour la majorité. Tout spécialement, le mariage donnait à la jeune fille une identité, lui permettait d'acquérir un statut social et, en outre, lui assurait des moyens de subsistance. En effet, son avenir paraissait tout tracé si elle avait un mari. De plus, l'idéal véhiculé par le clergé faisait de la vie au foyer et de la maternité à l'intérieur du mariage les modèles les plus désirables pour la femme¹⁵.

Au couple marié, appelé à avoir des enfants, la société conférait considération et estime. Le mariage consacrait l'indépendance des jeunes et sanctionnait leur statut d'adultes. Se marier et fonder une famille étaient donc lourds de signification.

L'amour venait en second lieu dans les motivations. Si l'on s'aimait, l'unique façon de vivre pleinement cet amour était de se marier, car la vie conjugale constituait la seule formule acceptable pour vivre sa sexualité. D'un autre côté, comme le mariage était pratiquement indissoluble, il pouvait être risqué de se fier uniquement à un sentiment pour s'engager pour la vie. Aussi se méfiait-on parfois des sentiments lorsque venait le temps de choisir un conjoint. Il n'était pas rare que les parents interviennent pour manifester leur préférence pour un candidat plutôt qu'un autre. Cependant, si les mères tentaient parfois de contrecarrer le choix de leur fils, elles n'obtenaient guère de succès. Par contre, une telle influence s'exerçait assez efficacement par les

¹⁵ De nombreuses publications servaient à promouvoir ce système de valeurs auprès de la population québécoise, notamment: les *Semaines Sociales du Canada*, *La Bonne Parole*. Les évêques du Québec véhiculaient ces mêmes valeurs dans leurs mandements et circulaires. Ces valeurs sont discutées dans un article de Monique Dumais, "Religion catholique et valeurs morales des femmes au Québec au XXe siècle", dans W. Westfall et Louis Rousseau, Religion/culture, numéro spécial de *Canadian Issues*, 1985, (7), pp.164-180.

mères à l'égard de leurs filles. En effet, on estimait que le bonheur de la femme dépendait davantage du mari que l'inverse; aussi fallait-il être plus attentif de ce côté. Les pères, quant à eux, veillaient à l'avenir matériel de leur fille, en s'enquérant auprès du fiancé de ses possibilités financières lors de la demande officielle. Ces observations ne signifiaient pas que l'amour était absent des considérations menant au mariage mais il n'en était qu'un facteur.

Les différences sociales que nous avons observées concernant les motifs des couples à se marier s'avèrent plutôt minces. Les bourgeois ont mentionné un peu plus souvent (6/12) l'amour comme première raison de se marier mais celle-ci y est suivie de très près par le désir de fonder un foyer (5/12). Les membres de la classe moyenne et les ouvriers accordaient un peu plus d'importance au désir de fonder un foyer (6/12 et 7/12). Ces deux motivations ralliaient donc la plupart des couples de l'échantillon: le désir de fonder un foyer ,18, et l'amour, 14.

Il peut paraître curieux que la procréation n'ait pas figuré en première place dans la mention des buts du mariage. Cette valeur était-elle si intériorisée qu'elle ne venait même pas à l'esprit lorsqu'il s'agissait de préciser les motifs pour lesquels on se mariait? Cette préoccupation était sans doute présente chez la plupart des jeunes couples mais elle était loin de prédominer, certains n'ayant même pas réfléchi sérieusement à l'éventualité d'avoir des enfants avant le temps des fiançailles. Six personnes seulement ont mentionné cette raison explicitement (trois à titre de motivation principale et trois autres comme deuxième raison).

La virginité préuptiale

La virginité préuptiale était extrêmement valorisée. Par conséquent, la vie sexuelle ne pouvait s'épanouir que dans le mariage. Les fréquentations se déroulaient sous un régime absolu de chasteté. Malgré les ruses des

amoureux cherchant à déjouer certains contrôles, les interdits étaient si fortement intériorisés qu'ils suffisaient à contenir dans les limites permises les gestes d'amour échangés furtivement. D'ailleurs, pour la jeune fille, la peur du déshonneur qu'entraînait une grossesse hors des liens du mariage suffisait à contenir les élans amoureux dans de chastes limites. Le jeune homme aussi se gardait bien de faire des avances trop pressantes. S'il aimait sincèrement la jeune fille qu'il fréquentait, il la respectait. De son côté, si la jeune fille cédaux demandes d'un jeune homme, elle compromettrait gravement ses chances d'être agréée comme épouse: l'idéal d'un jeune homme était d'épouser une vierge.

L'ignorance en ce qui a trait à la sexualité agissait également comme gardienne de la vertu en suscitant la peur du moindre baiser trop empressé. L'imagination enjolivait le romantisme de l'acte sexuel mais on le désirait et on le craignait tout à la fois. Les admonestations des confesseurs et les exhortations des parents évoquaient de telles malédictions en cas de transgression que la sagesse imposait la chasteté aux jeunes filles de façon impérative.

Des femmes interrogées, toutes accordaient à leur propre virginité une valeur indiscutable. Leur futur rôle d'éducatrice ne leur faisait-il pas l'obligation de la vertu? La pureté du corps était une condition de la pureté de l'âme. Par contre, le futur mari ne faisait pas face aux mêmes exigences. Les hommes, chez qui aucun signe physique ne renseignait sur leur virginité, y étaient moins tenus¹⁶. On tolérait plus facilement que les jeunes hommes aient eu des relations sexuelles avant le mariage. Néanmoins, la majorité d'entre eux y arrivaient vierges.

¹⁶ Les hommes interrogés ont été très discrets sur le sujet, leur femme étant toujours présente lors de l'entretien.

La virginité était donc une valeur primordiale chez les jeunes à marier et cela sans distinction de classe. Encore aujourd'hui, ce sujet tabou demeure difficile à aborder en entrevue. Toutefois, les indices sont suffisamment clairs pour confirmer cette assertion. Une femme de notre échantillon nous a raconté son expérience. Il s'agit d'une jeune fille, orpheline de mère, sans soutien réel dans la vie: le futur mari aurait profité de sa naïveté et de sa vulnérabilité en accomplissant l'acte sexuel deux semaines avant le mariage: "Tu m'appartiens maintenant. Tu ne pourras plus te marier à aucun autre." lui aurait-il déclaré ensuite. Ces paroles illustrent, on ne peut mieux, la mentalité du temps à l'égard de la valeur accordée à la virginité.

Le système de valeurs que nous venons d'esquisser sous-tendait les gestes des rituels du mariage francophone montréalais et l'adhésion commune de tous les milieux servait de base aux principaux rituels. Mais d'autres valeurs s'imposaient aussi dans tel ou tel rite particulier à l'intérieur de chacune des classes. Ainsi, les bourgeois exprimaient une conscience de classe très accentuée et accordait une valeur importante à l'esthétique et aux bonnes manières. La dignité leur interdisait l'étalage des sentiments et l'exubérance dans les réjouissances. Le souci de ménager les apparences entraînait le déploiement des objets, des formes et des gestes les contraignant à l'observance stricte des règles d'étiquette et à la division des rôles. La publicité des événements entourant le mariage n'était pas non plus à négliger. La bourgeoisie accordait beaucoup d'importance aux rites susceptibles de la mettre en valeur, notamment: les fiançailles, les enterrements de vie de jeunesse, le trousseau, la cérémonie du mariage et la noce. Les ouvriers ignoraient cet aspect du système de valeurs bourgeoises. Le mariage donnait lieu davantage à une fête joyeuse: chants, danses, repas, klaxons, etc. Des moyens financiers modestes incitaient à la coopération familiale et communautaire dans la préparation de la noce. La classe moyenne affichait, quant à elle, un certain pragmatisme et ses membres cherchaient davantage à tirer le meilleur parti des situations. Témoins: la liberté que s'autorisait un

jeune homme d'assumer le coût du trousseau de la mariée. Parfois, on tentait d'imiter les habitudes bourgeoises en célébrant la noce par un repas servi dans un hôtel de la ville, ce qui permettait d'afficher un style plus élaboré que ne le permettaient les réceptions à l'intérieur de leur résidence. La diversité socio-économique des membres de cette classe rendait l'observance des règles plus souple.

Les valeurs perçues dans les comportements de ces citoyens des années 1920 et 1930 illustrent donc, à leur manière, la diversité culturelle et sociale qui s'exprimait dans les rituels de mariage.

CONCLUSION

Cette étude présente un aspect de la réalité culturelle du Québec urbain au vingtième siècle qui n'a guère été exploré jusqu'ici: celui d'un rite de passage, en l'occurrence le rituel matrimonial. Si les études économiques et géographiques nous ont renseignée sur le développement de Montréal, nous avons encore beaucoup à apprendre sur la culture des Montréalais eux-mêmes. Les Canadiens français constituent un élément clé de cette société complexe qui s'est considérablement transformée depuis le début du siècle.

Le caractère exploratoire de notre recherche voulait poser des jalons dans la définition de l'identité culturelle de cette population. En plus d'être des indicateurs culturels, les rituels de mariage sont également apparus comme des marqueurs sociaux. Ces rituels ont permis de comparer les aires culturelles sur le plan social pour en révéler les similitudes et les contrastes. À cet égard, les Canadiens français de l'île de Montréal entre 1925 et 1940 ont offert un terrain d'étude aux aspects suffisamment diversifiés pour satisfaire à l'examen de la différenciation collective.

Tout au long de la description, nous nous sommes attachée à relever rigoureusement les multiples facettes que présentait chaque classe sociale dans les gestes qu'elle posait dans la constitution des couples par le mariage. La différenciation socioculturelle nous est apparue autant dans la matérialité des habitudes elles-mêmes, propres à chaque classe, que dans les attitudes individuelles et familiales.

L'analyse des variations a fait ressortir le caractère homogène de la culture bourgeoise par rapport à la culture des autres classes sociales. Il est à

noter cependant que la variabilité des comportements dans les autres classes semble découler davantage de situations socio-économiques plus diverses. D'autre part, les pratiques demeuraient souvent tributaires d'événements familiaux qui avaient affecté la structure familiale comme la mort de l'un des parents par exemple. L'examen de la répartition des séquences cérémonielles fait apparaître une trame très dense dans la bourgeoisie. Le profil des rituels y apparaît plus net que dans les autres classes, les familles bourgeoises ayant tendance à suivre scrupuleusement les codes de conduite établis. Une observance moins rigoureuse, obéissant aux aléas de la vie familiale, a été observée dans les autres classes. Ces dernières offrent des agencements variables puisque des séquences rituelles pouvaient être plus souvent absentes, par exemple la fête de fiançailles, l'enterrement de vie de jeunesse ou le voyage de noces. Quant aux modalités associées aux pratiques rituelles, l'espace de variation au sein des classes sociales elles-mêmes s'avère beaucoup plus étendu, principalement des les classes moyenne et ouvrière.

Les éléments de différenciation qui se dégagent des rituels que nous avons observés touchent principalement l'aspect festif qui n'était pas associé aux mêmes éléments du rituel d'une classe à l'autre. Au sein des familles bourgeoises, il était plus concentré dans les rencontres de jeunes alors qu'il était plus appuyé dans la noce au sein des familles ouvrières. En effet, les jeunes bourgeois semblent avoir vécu une "jeunesse dorée", marquée par une certaine insouciance chez les jeunes filles qui étaient encouragées à assister à de multiples rencontres sociales, et aussi pour les jeunes hommes qui étaient engagés dans une voie d'avenir prometteuse au plan professionnel. Les parents encourageaient leurs filles, avant qu'elles ne fassent leur choix définitif, à fréquenter plusieurs garçons, élargissant ainsi l'éventail des candidats possibles tout en alimentant le réseau de relations sociales. Ces dernières favorisaient l'atteinte de l'objectif d'un beau mariage, signe d'alliance durable entre les familles. Dans le milieu relativement restreint de la bourgeoisie

montréalaise, il en résultait un tissu social très dense que les mariages entre fils et filles des mêmes familles renforçaient.

L'importance de la vie sociale pour la bourgeoisie de la fin des années 1920 et des années 1930 se lit dans la multiplication des réceptions entourant le mariage: les *showers*, les thés, les dîners et la noce elle-même. Signes évidents de prestige et de réussite sociale, ces réunions mondaines étaient finalement consacrées par un large écho dont elles bénéficiaient dans les journaux locaux. Le mariage d'un enfant de famille bourgeoise donnait donc à celle-ci et à l'entourage l'occasion de se manifester sur la scène mondaine. Pour qu'elle soit bénéfique, cette présentation de soi auprès des pairs exigeait le respect de règles connues et partagées par l'ensemble des gens de la même classe. C'est sans doute pourquoi la noce bourgeoise apparaît empreinte de cérémonial se démarquant peu d'autres réceptions sociales: on n'y dansait pas, on n'y chantait pas; "On était digne", comme l'a affirmé une informatrice. Le mariage bourgeois se voulait distingué, protocolaire et quelque peu empesé. Il tirait sa solennité de l'ampleur du cortège, des décorations de l'église et du lieu de la noce, de même que de la toilette élaborée des femmes. Il fallait tenir son rang.

Les rituels bourgeois étudiés se caractérisent également par la transmission matérielle et symbolique entre les générations. La circulation des objets (bagues de fiançailles, livres d'heures) témoignent du désir de continuité, de durée et de lien entre les générations. En attendant la transmission des biens économiques par héritage, les familles tenaient à marquer l'appartenance à une lignée par des souvenirs familiaux qui se transmettaient des parents aux enfants au moment du mariage. Signes de continuité dans le temps, ces objets entretenaient le sentiment d'appartenance à une famille, à un nom chez les individus et au sein des familles de la classe bourgeoise.

À l'autre bout de l'échelle sociale, les rituels ouvriers ignoraient ces démonstrations sur la scène sociale montréalaise. Cependant, ils marquaient eux aussi à leur façon la continuité dans le mode de vie propre à ce milieu. La période des fréquentations amoureuses était marquée de plus d'austérité chez les jeunes ouvriers soumis très tôt dans la vie aux exigences du gagne-pain. Les contraintes matérielles, surtout pendant la Crise, influençaient le déroulement des rituels avant le mariage. Par contre, nous y voyons beaucoup plus qu'ailleurs d'implications directes de la part des membres de la famille à l'occasion du mariage. La confection du trousseau de la mariée, la préparation des mets servis à la noce et la cohabitation du couple de jeunes mariés avec l'une des familles illustrent que la solidarité familiale en milieu ouvrier trouvait à s'exprimer dans la participation à des réalisations concrètes, encore plus intimement que dans les autres classes.

En dépit de la situation financière parfois difficile des familles, la célébration du mariage chez les ouvriers était l'occasion d'une fête extraordinaire sous plusieurs aspects: la réunion d'un grand nombre de personnes apparentées, l'abondance inhabituelle de nourriture et de boisson, les décorations, les divertissements, etc. Les familles y consacraient des ressources relativement importantes sur le plan des efforts personnels et financiers. La collaboration étroite entre les divers membres de la famille semble avoir permis une plus grande expression des sentiments entre eux. L'investissement personnel explique sans doute également l'ouverture aux manifestations sentimentales des participants aux noces. Les démonstrations extérieures par les pleurs de la mère au départ de sa fille, les bruits des klaxons et le parcours allongé des cortèges de voitures ou la photo de mariage réunissant toute la noce au sortir de la messe nuptiale servaient à associer la noce aux proches et aux voisins. Ces faits tendent à démontrer une association plus étroite et plus directe, dans les rituels ouvriers, entre les participants à la noce et la communauté. La communication s'établissait avec peu d'intermédiaires dans une production rituelle malgré tout très intense et variée.

Le jour des noces rassemblait à lui seul une multiplication des rituels qui en faisait, chez les ouvriers, le jour exceptionnel qui marquait la vie des individus. Seul le dénuement des familles contraignait parfois les fiancés à renoncer aux festivités coutumières.

Par contraste avec la bourgeoisie et la classe ouvrière, la culture au sein de la classe moyenne montre plus de variabilité, certains rituels étant tantôt présents, tantôt absents. Les rituels présentent également plus d'hétérogénéité s'apparentant parfois aux rituels de la bourgeoisie et à d'autres moments à ceux des ouvriers. Si on y regarde de plus près, les rituels révèlent des aspirations qui faisaient de la classe moyenne le lieu d'une certaine innovation culturelle. Nous prenons, comme témoin de ce phénomène, l'indépendance de quelques fiancés qui osaient plus fréquemment qu'ailleurs se substituer aux parents dans la prise de décision concernant l'organisation des noces. Comme nous l'avons souligné, les jeunes se situaient assez souvent à un niveau professionnel supérieur qui leur conférait, à leurs propres yeux et à ceux de leur entourage, une marge de manoeuvre suffisante pour imposer leurs choix à leurs parents. Les jeunes filles qui travaillaient exerçaient souvent un métier requérant des qualifications spécifiques (souvent d'un degré plus élevé que celui de leurs parents) et les jeunes hommes avaient eu accès à des études supérieures qui leur permettaient d'envisager un avenir de plus d'envergure que leurs aînés. Les rituels illustraient la prise en main, de plus en plus possible, par les jeunes de leur propre avenir.

Dans la population de classe moyenne, les initiatives échappaient davantage aux parents que dans les autres classes. Le renversement des rôles, tel que nous le connaissons aujourd'hui, qui fait du mariage un événement généralement initié et géré par les jeunes, trouve-t-il son origine dans le comportement des individus de la classe moyenne des années 1920 et 1930? Il faut cependant être prudent dans la mise en valeur d'un trait culturel qui, pour y être plus apparent que dans les autres classes, ne s'étendait pas à

l'ensemble de la classe moyenne. Dans les familles plus aisées de ce milieu social, les rituels tendaient à imiter ceux de la bourgeoisie lors de la célébration du mariage et, par conséquent, respectaient plus facilement certaines de leurs conventions. L'effort était mis sur des gestes de présentation de soi comme la réception élaborée (souvent à l'hôtel), le *shower* et la photo chez le photographe avec publication dans le carnet mondain. Ces rituels révèlent l'aspiration des familles à s'élever le plus possible dans la hiérarchie sociale en prenant modèle sur la bourgeoisie et en créant des occasions de se mettre en valeur. Cependant, si les moyens financiers ne favorisaient pas la tenue d'une noce trop fastueuse, il y avait moins de conséquences immédiates sur le plan des relations sociales.

Cette influence des aspirations des acteurs quant à la distinction sociale s'avère manifeste dans la production rituelle. Toutes les classes, en définitive, dans la constitution du couple et à l'occasion du mariage, présentaient des caractères suffisamment contrastés pour soutenir l'hypothèse de la différenciation sociale dans le processus rituel. La conscience de classe, fortement intériorisée, traçait la conduite à suivre pour chacun.

On peut d'ailleurs illustrer la production rituelle de chaque classe sociale en l'insérant dans le schéma de la consommation (achats faits à l'extérieur du foyer) et de la production domestique. Plus les mariés se situaient à un niveau élevé dans la hiérarchie sociale, plus les rituels s'appuyaient sur les produits de consommation. Les trousseaux, les vêtements et les réceptions en témoignent largement. Ainsi, les rituels de la bourgeoisie orientaient largement leurs choix vers des produits de consommation. Les ouvriers avaient recours principalement à la production domestique pour se conformer aux rites nuptiaux tandis que les mariés de classe moyenne faisaient appel, à des degrés divers, à l'un et l'autre moyen.

Tout au long de ce travail, nous avons pu constater que l'analyse de la différenciation sociale à Montréal offrait un matériau riche que nous avons exploité en gardant à l'esprit ses perspectives et ses limites. Dans l'ensemble, notre étude ethno-historique a voulu contribuer de diverses façons à enrichir la connaissance de la culture québécoise. Nous en signalons cinq, en particulier:

- 1- La région étudiée, qui se situe dans la partie ouest du Québec, a peu intéressé les ethno-historiens jusqu'à maintenant. Les pratiques culturelles, en effet, ont été bien davantage étudiées dans les régions de l'est de la province: Québec, la Gaspésie, la Beauce, de Charlevoix, etc.
- 2- L'observation de la culture urbaine en milieu métropolitain présente également un aspect novateur, les études ethnologiques s'étant surtout attardées aux milieux ruraux ou à ceux des petites villes.
- 3- Notre enquête explore le terrain des classes sociales à Montréal par le prisme des rituels nuptiaux en offrant une analyse différentielle de trois classes sociales. On apprend ainsi quelque chose sur les classes sociales à Montréal, en mettant en lumière: a) la distance entre les trois classes; b) la grande homogénéité de la classe bourgeoise, et c) la grande hétérogénéité de la classe moyenne.
- 4- L'étude de la société francophone montréalaise par le biais des classes sociales nous a conduite, sur le plan méthodologique, à articuler l'enquête ethno-historique à une problématique sociologique de l'identité et de la distinction.
- 5- Cette avenue nous a permis de recueillir des données sur le statut des femmes qui contribuent à faire mieux connaître cette réalité dans un domaine qui n'est pas souvent étudié par les historiens, soit celui des comportements symboliques. Sur ce dernier plan, nous avons vu, par

exemple, que l'activité des femmes dans la sphère publique nous informe sur leur condition dans la société. Les femmes de la bourgeoisie s'activaient à la création et à l'entretien d'un réseau de relations sociales au moyen des réceptions mondaines. Les femmes de la classe moyenne investissaient deux champs privilégiés, celui des loisirs culturels et celui des emplois spécialisés reliés aux fonctions féminines traditionnelles. En outre, les femmes du milieu ouvrier, par les emplois exercés à l'extérieur de leur famille avant leur mariage, jouaient un rôle social public. Enfin, les rituels reliés au monde des sentiments nous font voir que la femme détenait un certain pouvoir dans l'économie de l'amour et de l'intimité. En effet, notons, par exemple, que c'était la jeune fille, par la résistance qu'elle démontrait, qui traçait les limites des manifestations amoureuses au sein du couple avant le mariage; les fréquentations se déroulaient principalement à la résidence de la jeune fille; la célébration religieuse du mariage avait toujours lieu dans la paroisse de la mariée et, la noce était toujours organisée par la famille de la jeune fille.

D'autre part, certains problèmes logistiques ont imposé des limites à notre analyse des phénomènes sociaux que nous désirions approfondir. En effet, il aurait été souhaitable de disposer d'un corpus de données plus considérable, ce qui aurait permis d'affiner notre analyse, sous un certain nombre de points de vue. Cependant, le cadre d'une thèse de doctorat ne suffisait pas à supporter une telle ambition. Nous le regrettons car un corpus plus important aurait fourni davantage d'éléments pour mieux cerner, notamment, la classe moyenne dans son hétérogénéité.

Le corpus rassemblé et les jalons que nous avons établis ouvrent un certain nombre de perspectives de recherche qui seraient de nature à approfondir la compréhension de la culture urbaine québécoise. En effet, les données de notre enquête peuvent servir de base à des études sur d'autres aspects qui méritent également d'être explorés. Il serait intéressant, par

exemple, a) de coupler les données qualitatives avec des données quantitatives, à caractère démographique, sociologique et économique; b) de comparer la culture francophone à celle d'autres ethnies présentes sur l'île de Montréal; c) d'étudier l'évolution des rituels du mariage au cours des décennies subséquentes, jusqu'à l'époque actuelle; d) d'assortir ce genre d'enquête d'une dimension comparative avec d'autres milieux: rural, urbain ou semi-urbain.

Dans cet esprit, des recherches sont actuellement entreprises sur les rituels de mariage dans diverses régions du Québec, dans le cadre d'un projet de recherches sur les dynamiques culturelles interrégionales au Québec (20e s.), au sein de l'Institut interuniversitaire de recherches sur les population (IREP). La publication de certains résultats a déjà permis de relever des différences entre les rituels des quelques régions étudiées jusqu'ici. Notre thèse servira donc, lorsque tous ces travaux seront suffisamment avancés, de témoin du monde métropolitain dans l'étude des articulations interrégionales, incluant la relation villes/campagnes. "On pourra voir aussi dans quelle mesure la stratification spatiale et la dynamique de la diffusion se sont elles-mêmes transformées au cours du dernier demi-siècle."¹ Dans cette perspective plus large, notre thèse acquerra une nouvelle dimension.

¹ Bouchard, Gérard, Anne-Marie Desdouits, René Hardy et Francine Saillant "Sur les dynamiques culturelles interrégionales au Québec (19e-20e s.)", in Bouchard, Gérard et Martine Segalen, (sous la dir. de) *Dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (IREP), 1995, p.16.

BIBLIOGRAPHIE

A. SOURCES

1. ORALES

36 entrevues réalisées auprès de personnes d'origine canadienne-française, nées à Montréal et mariées à Montréal entre 1925 et 1940.

2. IMPRIMÉES

La Presse, le carnet mondain entre 1925 et 1940.

Statistique Canada, *Recensement du Canada, Population, Canada, 1942*, Statistique Canada, *Septième recensement du Canada. Sommaire.*, Ottawa, 1931, vol. 1.

Les photos et autres archives familiales des personnes rencontrées en entrevue.

B. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Fortin Jacques, Marcelle et Jeanne Saint-Denis Farley, *L'étiquette du mariage*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1960, 159 p.

Létourneau, Jocelyn, *Le coffre à outils du chercheur débutant: guide d'initiation au travail intellectuel*, Toronto, Oxford University Press, 1989, 227 p.

Linteau, Paul-André, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, 607 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, 739 p.

Maisonneuve, Jean, *Les rituels*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 125 p.

Mendras, Henri, *Éléments de sociologie*, Paris, Librairie Armand Colin, 1967, 218 p.

- Roberge, Martine (sous la dir. de Bernard Genest), *Guide d'enquête orale*, Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires culturelles, Direction des communications, 1991, 265 p.
- Robert, Jean-Claude, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global. Libre Expression, 1994, 167 p.
- Rocher, Guy, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1976 (1969), (En 3 tomes) 562 p.
- Servier, Jean, *L'ethnologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, 127 p.

C. OUVRAGES GÉNÉRAUX

- Ariès, Philippe et André Béjin, (sous la direction de), *Sexualités occidentales*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 245 p.
- Baker, Margaret, *Wedding customs and folklore*, Newton Abbot London Vancouver, David & Charles, 1977, 140 p.
- Baillargeon, Denyse, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991, 311 p.
- Bechtel, Guy, *La chair, le diable et le confesseur*, Paris, Librairie Plon, 1994, 437 p.
- Benoît, Michelle et Roger Gratton, *Pignon sur rue. Les quartiers de Montréal*, Montréal, Guérin, 1991, 393 p.
- Bouchard, Gérard, *Tous les métiers du monde. Le traitement des données professionnelles en histoire sociale*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 323 p.
- Bouchard, Gérard et Martine Segalen (sous la dir. de), *Dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France. Construction d'une enquête*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (IREP), 1995, 260 p.
- Bouchard, Gérard et Serge Courville, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 445 pages
- Bradbury, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal*, Montréal, Boréal, 1994, 368 p.
- Cazeneuve, Jean, *Sociologie du rite*, Paris, Presses universitaires de France, 1971,

- Cazeneuve, Jean, *Sociologie de Marcel Mauss*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 130 p.
- Centlivres, Pierre et Jacques Hinard, *Les rites de passage aujourd'hui*, Actes du colloque de Neuchâtel 1981, Lausanne, Éditions de l'Âge d'Homme, 1986, 238 p.
- Copp, Terry, *Classe ouvrière et pauvreté. Les conditions de vie des travailleurs montréalais, 1897-1929*, Montréal, Boréal Express, 1978, 213 p.
- Csikszentmihalyi, Mihaly et Eugene Rochberg-Halton, *The meaning of things. Domestic symbols and the self*, New York, Cambridge University Press, 1981, 304 p.
- Dechêne, Louise, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, Paris, Plon, 1974, 588 p.
- Dumont, Micheline, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, Éditeur, 1982, 521 p.
- Flandrin, Jean-Louis, *Les amours paysannes XVIe-XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1993 (1975), 334 p.
- Flandrin, Jean-Louis, *Le sexe et l'Occident: évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, 375 p.
- Fortin, Andrée, *Histoire de familles et de réseaux*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1991, 225 p.
- Fournier, Marcel, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994, 844 p.
- Gagnon, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.
- Garigue, Philippe, *La vie familiale des Canadiens français*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1962, 142 p.
- Garigue, Philippe, *Analyse du comportement familial*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1967, 179 p.
- Gillis, John R., *For better, for worse. British marriages, 1600 to the present*, New York, Oxford University Press, 1985, 417 p.
- Girard, Alain, *Le choix du conjoint*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 201 p.

- Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 1. *La présentation de soi*, 2. *Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, 251 p. et 371 p.
- Goody, Jack, *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*, Paris, Armand Colin, 1985, 298 p.
- Gordon, Pierre, *La nuit des nocces*, Paris, Dervy, 1950, 123 p.
- Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (1925), 367 p.
- Halbwachs, Maurice, *Classes sociales et morphologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972, 461 p.
- Isambert, F.-A., *Rite et efficacité symbolique*, Paris, Éditions du Cerf, 1979,
- Lamonde, Yvan, assisté de Lucia Ferretti et Daniel LeBlanc, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920): bilan bibliographique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 176 p.
- Lemieux, Denise et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 400 p.
- Lévesque, Andrée, *La norme et la déviance. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux guerres*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989,
- Le Wita, Béatrix, *Ni vue ni connue: approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1988, 200 p.
- McNicoll, Claire, *Montréal. Une société multiculturelle*, Paris, Bélin, 1993, 248 p.
- Nadel, Siegfried P., *La théorie de la structure sociale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, 229 p.
- Perrot, Michelle, *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, 225 p.
- Picard, Dominique, *Les rituels du savoir-vivre*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, 266 p.
- Pujol, G. et R. Labourie, *Les cultures populaires*, Toulouse, Privat, 1979, 211 p.
- Reboux, Paul, *Ce qu'il faut savoir sur la nuit de nocces*, Sans lieu, Arago Publication, 1931, 32 p.
- Rivière, Claude Rivière, *Les rites profanes*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, 261 p.

- Roy, Fernande, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.
- Segalen, Martine et Gérard Bouchard (sous la dir. de), *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, 1997, Sainte-Foy, Les Presses de L'Université Laval, 351 p.
- Segalen, Martine, (sous la dir. de), *L'autre et le semblable*, Paris, Presses du CNRS, 1989, 239 p.
- Segalen, Martine, (sous la dir. de), *Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Actes du Colloque du Centre d'Ethnologie française et du Musée national des Arts et Traditions populaires, novembre 1987, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1989, 873 p.
- Segalen, Martine, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, 175 p.
- Segalen, Martine, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 1981, 334 p.
- Segalen, Martine, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, Flammarion, 1980, 211 p.
- Sennett, Richard, *La famille contre la ville: les classes moyennes de Chicago à l'ère industrielle, 1872-1890*, Paris, Éditions Recherches, 1980, 233 p.
- Shorter, Edward, *Naissance de la famille moderne*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 379 p.
- Van Gennep, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Tomes I et II, Paris, A. et J. Picard, 1982, 830 p.
- Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, A. et J. Picard, 1991 (1909), 288 p.
- Verdier, Yvonne, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Éditions Gallimard, 1991 (1979), 347 p.
- Wesley, Margaret W., *Grandeur et déclin. L'élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950*, Montréal, Libre Expression, 1990, 331 p.

D. ARTICLES DE PÉRIODIQUES OU CHAPITRES DE COLLECTIFS

- Agulhon, Maurice, "Sociabilité populaire et sociabilité bourgeoise au XIXe siècle", dans G. Pujol et R. Labourie, *Cultures populaires*, Toulouse, Privat, 1979, pp. 81-91.

- Albert-Llorca, Marlène, "Les fils de la Vierge. Broderie et dentelle dans l'éducation des jeunes filles", *L'homme*, 1995, (133), pp. 99-122.
- Augustins, Georges, "Différenciation sociale et appropriation de l'espace en milieu urbain. Le cas d'Évora au Portugal", *Ethnologie française*, 1996, XXVI, (3), pp.464-475.
- Barbichon, Guy et Jacques Gutwirth, "Cultures et milieux particuliers", in Segalen, Martine, (sous la dir. de), dans *Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Actes du Colloque du Centre d'Ethnologie française et du Musée national des Arts et Traditions populaires, novembre 1987, Louvain-la-Neuve: Peeters, 1989, pp. 719-720.
- Baudrillart, Mgr., "Aux mariés de demain", *La bonne parole*, vol. XVI, (12), 1928, p. 13.
- Belmont, Nicole, "La fonction symbolique du cortège dans les rituels populaires du mariage", *Annales Économie, Société, Civilisation*, 1978, 33, (3), pp. 650-655.
- Belmont, Nicole, "La notion de rite de passage", Pierre Centlivres et Jacques Hainard, (sous la dir. de) *Les rites de passages aujourd'hui*, Actes du Colloque de Neuchâtel 1981, Lausanne, L'Age d'homme, 1986, pp. 9-19.
- Bidart, Claire, "Sociabilités et identités culturelles des ouvriers des quartiers nord de Marseille: regard sociologique et ethnologique?", dans *Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Actes du Colloque du Centre d'Ethnologie française et du Musée national des Arts et Traditions populaires, novembre 1987, Louvain-la-Neuve: Peeters, 1989, pp. 659-670.
- Bouchard, Gérard, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot, "Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise", in Bouchard, Gérard et Serge Courville, (sous la dir. de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, pp. 261-305.
- Bouchard, Gérard, "La reproduction familiale en territoires neufs. Comparaison sur des données québécoises et françaises", *Annales Économie, Société et Civilisation*, 1993, (2), pp. 421-451.
- Bouchard, Gérard, "Les alliances conjugales au Saguenay: paramètres géographiques et sociaux (1842-1921)", *Anthropologie et sociétés*, 1989, vol.13, (2), pp.143-167.
- Bouchard, Gérard, "Sur la dynamique culturelle des régions de peuplement", *Canadian Historical Review*, 1986, XVII, (4), pp. 473-490.

- Bouchard, Gérard et Christian Pouyez, "Les catégories socio-professionnelles: une nouvelle grille de classement", *Labour/Le travail*, 1985, (15), pp. 99-133.
- Bouchard, Gérard, "L'étude des structures familiales pré-industrielles. Pour un renversement de perspectives", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1981, tome XXVIII, pp. 546-571.
- Bouchard, Lorraine, "La mariée des années 40", *Cap-aux-diamants*, 1988, vol.4, (2), pp. 21-23.
- Bouchard, Lorraine, "Le costume de la mariée, reflet de la vie quotidienne?", *Canadian folklore canadien*, 1988, vol.10, (1-2), pp. 53-78.
- Bourdieu, Pierre, "Habitus, code et codification", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, (64), pp. 40-44.
- Bourdieu, Pierre, "Espace social et genèse des classes", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, (52-53), pp. 3-14.
- Bourdieu, Pierre, "Les rites comme actes d'institution", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, (43), pp. 58-63.
- Bourdieu, Pierre, "Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction", *Annales Économie Société et Civilisation*, 1972, vol.27, (4-5), pp. 1105-1125.
- Bourdieu, Pierre, "Capital symbolique et classes sociales", *L'Arc*, 1978, (72), pp. 13-19.
- Bourdieu, Pierre, "Une classe objet", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, (17-18), pp. 2-5.
- Bozon, Michel, "Sociologie du rituel du mariage", *Population*, 1992, (2), pp. 409-434.
- Bozon, Michel, "La mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province", *L'Homme*, 1992, Vol.XXII, (4), pp. 63-76.
- Bozon, Michel, "Evolution ou déclin du rituel matrimonial? Une analyse par catégorie sociale" dans *Familles et contextes sociaux. Les espaces et les temps de la diversité*, Actes du colloque de Lisbonne, Association internationale des sociologues de langue française, 1991, pp. 13-27.
- Bozon, Michel, "Le choix du conjoint" in, de Singley, François, *La famille l'état des savoirs*, Paris, Editions La Découverte, 1991, pp. 22-33.
- Bozon, Michel, "Le mariage en moins", *Société française*, 1988, (26), pp. 9-19.

- Bozon, Michel, "Le mariage: montée et déclin d'une institution", in *La famille: l'état des savoirs*, François de Singly, (sous la direction de) , Paris, Éditions La Découverte, 1991, pp. 47-57.
- Bozon, Michel et François Héran, "La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social", *Population*, 1988, (1), pp. 121-150.
- Bozon, Michel et François Héran, "La découverte du conjoint. I. Evolution et morphologie des scènes de rencontre", *Population*, 1987, (6), pp. 121-150.
- Bozon, Michel, "La mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province", *L'Homme*, 1982, XXII, (4), pp. 63-76.
- Bradbury, Bettina, "Gender ar work at home: family decisions, the labour market, and girls' contributions to the family economy", dans Bradbury, Bettina, *Canadian Family History*, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd, 1992, pp. 177-198.
- Bradbury, Bettina, "L'économie familiale et le travail dans une ville en voie d'industrialisation: Montréal dans les années 1970", dans Fahmy-Eid, Nadia et Micheline Dumont, *Maîtresses de maisons, maîtresses d'école, Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal, Express, 1983, pp. 287-318.
- Cancian, Francesca M., "Love ad the Rise of Capitalism", in Risman, B.J. et P. Schwartz, ed., *Gender in Intimate Relationships A Microstructural Approach*, Belmont, Cal., Wadsworth Publishing Co., 1989, pp. 12-25
- Chazel, François, "Normes et valeurs sociales", *Ecyclopaedia Universalis*, Paris, 1990, pp. 450-453
- Cheal, David. J., "Women Together: Bridal Showers and Gender Membership", dans B.J. Risman et P. Schwartz, ed., *Gender in Intimate Relationships. A Microcultural Approach*, Belmont, Cal., Wadsworth Publishing Co., 1989, pp. 87-93.
- Cheal, David J., "Showing them you love them: gift giving and the dialectic of intimacy", *The Sociological Review*, 1987, vol. 35, (1), pp. 150-169.
- Collins, Randall, "On the Microfoundations of Macrosociology", *American Journal of Sociology*, 1981, vol.86, pp. 984-1014.
- De Saint-Martin, Monique, "Les stratégies matrimoniales dans l'aristocratie", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, (59), pp. 74-77.
- Delâge, Denis, "La sociabilité familiale en Basse-ville de Québec", *Recherches sociographiques*, 1987, XXVIII, (2-3), pp. 295-316.

- Desdouits, Anne-Marie, "Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce" dans Gérard Bouchard et Serge Courville, (sous la dir. de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, pp. 307-328.
- Desrosières, Alain, "Marché matrimonial et structure des classes sociales", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, (20-21), pp. 97-107.
- Debonneuil, Xavier et Michel Gollac, "Structure sociale des villes", *Economie et Statistique*, 1978, (98), pp. 51-65.
- Desrosières, Alain, "Marché matrimonial et structure des classes sociales", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, (20-21), pp. 97-107.
- Duflos-Priot, Marie-Thérèse, "L'apparence individuelle et la représentation de la réalité humaine et des classes sociales", *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1981, LXX, pp. 63-84.
- Dumais, Monique, "Religion catholique et valeurs morales des femmes au Québec au Xxe siècle", in Westfall, W., Louis Rousseau et al., Religion/culture, numéro spécial de *Canadian Issues*, 1985, (7), pp. 164-180.
- Dumont, Fernand, "La représentation idéologique des classes au Canada français", *Recherches sociographiques*, 1965, vol.VI, (1), pp. 9-22.
- Faribault-Beauregard, Marthe, "La vie mondaine à Montréal à la fin du XIXe siècle", *Cahier de la Société historique de Montréal*, 1986, vol. 5, (1) pp. 261-267.
- Ferretti, Lucia, "Mariage et cadre de vie familial dans une paroisse ouvrière montréalaise: Sainte-Brigide, 1900-1914", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1985, vol.39, (2), pp. 221-251.
- Fine, Agnès, "À propos du trousseau: une culture féminine?" dans Perrot, Michelle (sous la dir. de), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, pp. 155-188.
- Fournier, Daniel, "Consanguinité et sociabilité dans la zone de Montréal au début du siècle", *Recherches sociographiques*, 1983, vol. XXIV, (3), pp. 309-323.
- Gagnon, Nicole, "La famille, lieu de sécurité affective", *Service social*, 1963, vol. 12, (1-2), pp. 6-27.
- Gossiaux, Jean-François, "Le sens perdu du mariage", *Dialogue*, 1986, (91) pp. 90-110.
- Gouesse, J.-M., "Parenté, famille et mariage en Normandie aux XVIIe et XVIIIe siècles", *Annales Économie Société Civilisation*, 1972, vol. 27, (4-5), pp. 1139-1154

- Graham, Hilary, "Caring: a labour of love", dans Janet Finch and Dulcie Groves, ed., *A labour of love: women, work and caring*, Boston et Londres, Routledge & Kegan Paul, 1983, pp.13-30.
- Grant, Gail Paton, "Getting Started: Outfitting the Bride in Seaside", *Canadian Folklore Canadien*, 1993, vol. 15, (2), pp. 69-81.
- Guérard, François, "Les notables trifluviens au dernier tiers du 19e siècle: stratégies matrimoniales et pratiques distinctives dans un contexte d'urbanisation", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1988, vol. 42, (1), pp. 27-46.
- Haraven, Tamara, "Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis", *Revue d'histoire d'Amérique française*, 1985, vol. 39, (2), pp. 185-209.
- Héran, François, "L'institution démotivée de Fustel de Coulanges à Durkheim et au-delà", *Revue française de sociologie*, 1987, (XXVII), pp. 67-97
- Hérault, Laurence, "La cheville et le brandon. Rituels de fiançailles et de mariage dans le haut bocage vendéen", *Terrain*, 1987, (8), pp. 42-51.
- Kaplan, Temma, "Female Consciousness and Collective Action: The Case of Barcelona, 1910-1918", *Signs*, 1982, vol. 7, pp. 545-566.
- Lemieux, Denise et Lucie Mercier, "Familles et destins féminins. Le prisme de la mémoire, 1880-1940", *Recherches sociographiques*, 1987, XXVII, (2-3), pp. 255-271.
- Linteau, Paul-André, "Quelques réflexions autour de la bourgeoisie québécoise, 1850-1914", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1976, vol. 30, (1), pp. 55-66.
- Mathieu, Nicole-Claude, "Homme-culture et femme-nature?", *L'homme*, 1973, (13), pp. 101-113.
- Mathieu, J. C. Cyr, G. Dinel et al., "Les alliances matrimoniales exogames dans le gouvernement de Québec 1700-1760", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1981, vol. 35, (1), pp. 3-32.
- Medick, Hans et David Warren Sabean, " Family and the economy of emotion", dans Medick, Hans et David Warren Sabean, *Interest and emotion*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1984, pp. 9-27.
- Merllié, Dominique, "Comment vous êtes-vous connus? Une expérience de codification multiple", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, (57-58), pp. 89-92.

- Morel, Alain et Anne-Marie Thiesse, "Les cultures populaires dans les sociétés contemporaines" dans Segalen, Martine, (sous la dir. de), *L'autre et le semblable*, Paris, Presses du CNRS, 1989, pp. 147-157.
- Morton, Suzanne, "The june bride as the working-class bride: getting married in a Halifax working-class neighbourhood in the 1920s", dans Bradbury, Bettina, *Canadian Family History*, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd, 1992, pp. 360-379.
- Muchembled, Robert, "Il faut bien que jeunesse se passe! Des royaumes de jeunesse à l'invention de l'adolescence (XVe-XVIIIe siècle)" dans Levasseur, Roger, sous la dir. de, *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal: Boréal, 1990, pp. 19-38.
- Murcott, Anne, "It's a pleasure to cook for him: Food, Mealtimes and Gender in some South Wales Households", dans Eva Gamarnikow, David H.J. Morgan, June Purvis et Daphne Taylorson, *The Public and the Private*, London, Heineman, 1983, pp. 78-90.
- Perrot, Michelle, "De la nourrice à l'employée ... Travaux de femmes dans la France du XIXe siècle", *Le mouvement social*, 1978, (105), pp. 3-10.
- Pitrou, Agnès, "Le soutien familial dans la société urbaine", *Revue française de sociologie*, 1977, XVIII, pp. 47-84.
- Rioux, Marcel, "Conscience ethnique et conscience de classe", *Recherches sociographiques*, 1965, vol. VI, (1), pp. 23-32.
- Rioux, Marcel, "Remarques sur les concepts de Folk-Société et de société paysanne", *Anthropologica*, 1957, (5), pp. 147-162.
- Risman, Barbara J., "Intimate relationships from a microstructural perspective: men who mother", *Gender and Society*, 1987, vol. 1, (1), pp. 6-32.
- Rivière, Claude, "Pour une approche des rituels séculiers", *Cahiers internationaux de sociologie*, 1983, LXXIV, (juil. déc.), pp. 97-117.
- Rosaldo, Michelle Zimbalist, "Woman, Culture, and Society: A Theoretical Overview", dans Michelle Zimbalist Rosaldo, et Louise Lamphere, ed., *Woman, Culture, and Society*, Stanford, Stanford University Press, 1974, pp. 17-42.
- Sélim, Monique, "Distances et proximités: positions, illusions, reconstructions", dans Segalen, Martine, (sous la dir. de), *Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Actes du Colloque du Centre d'Ethnologie française et du Musée national des Arts et Traditions populaires, novembre 1987, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1989, pp. 83-89.

Smith-Rosenberg, Carroll, "The Female World of Love and Ritual: Relations between Women in Nineteenth-Century America", *Signs*, 1975, vol. 1, pp.1-29.

Tremblay, Marc-Adélar, "La crise économique des années trente et la qualité de vie chez les Montréalais d'ascendance française", dans *Travaux et communications*, Académie des sciences morales et politiques, Montréal, Bellarmin, 1977, vol.3, pp.149-165.

Valade, Bernard, "Les mythologies et les rites", dans *L'anthropologie*, Paris, Coll. Les dictionnaires du savoir moderne, 1972, pp. 346-363.

E. THÈSES

Baillargeon, Denyse, *Travail domestique et crise économique. Les ménagères montréalaises durant la crise des années trente*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1990, 465 p.

Boisvert, Marie-Josée, *Les rituels du mariage des ouvriers de Trois-Rivières, 1925-1940*, Mémoire de maîtrise en Études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1996, 137 p.

Bouchard, Lorraine, *Le costume de la mariée de la région de Québec entre 1910 et 1960*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1990, 186 p.

Ferretti, Lucia, *La société paroissiale en milieu urbain: Saint-Pierre-Apôtre, 1848-1930*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1990, 495 p.

Hérault, Laurence, *L'espace de la variation*, Thèse de doctorat d'Ethnologie, Université de Provence, 1992, 601 p.

Huot, Marie-Josée, *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay et de Charlevoix*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, 1991, 138 p.

Taschereau, Sylvie, *Les petits commerçants de l'alimentation et les milieux populaires montréalais, 1920-1940*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1992, 408 p.

ANNEXES

ANNEXE I

PROFESSIONS EXERCÉES PAR LES MARIÉS ET LEURS PARENTS ^{a)}

| Mari | Femme | Père du mari | Père de la femme |
|----------------------------------|-----------------------------|--------------------------------|-------------------------------|
| Classe bourgeoise | | | |
| Commerçant | Aucune | Commerçant | Avocat |
| Ingénieur | Aucune | Ingénieur | Ingénieur |
| Avocat et juge | Aucune | Avocat | Ingénieur |
| Courtier valeurs mobilières | Aucune | Inconnue | Marchand de fer |
| Comptable agréé | Aucune | Haut fonctionnaire | Agent d'immeubles |
| Ingénieur ^{b)} | Aucune | Marchand de fer | Notaire et homme d'affaires |
| Comptable agréé | Aucune | Comptable | Avocat et sénateur |
| Avocat | Aucune | Industriel | Avocat et ministre provincial |
| Agronome ^{b)} | Aucune | Ingénieur | Avocat et rentier |
| Courtier valeurs mobilières | Aucune | Directeur de journal | Ingénieur |
| Homme d'affaires | Aucune | Homme d'affaires | Avocat |
| Haut fonctionnaire ^{b)} | Aucune | Médecin | Médecin |
| Classe moyenne | | | |
| Typographe | Institutrice | Fonctionnaire | Teneur de livres |
| Courtier d'assurances | Aucune | Homme d'affaires | Contracteur en bâtiment |
| Quincaillier | Aucune | Quincaillier (propriétaire) | Commerçant |
| Voyageur de commerce | Aucune | Voyageur de commerce | Maître boulanger |
| Vendeur d'automobiles | Coiffeuse (propriétaire) | Épicier | Chimiste |
| Comptable | Aucune | Laitier | Fonctionnaire |
| Médecin | Infirmière | Pharmacien | Voyageur de commerce |
| Dentiste | Aucune | Dentiste | Relationniste commercial |
| Commis de banque | Aucune | Sellier | Hôtelier |
| Médecin | Aucune | Ébéniste | Commerçant |
| Agent d'assurances | Téléphoniste | Courtier d'assurances | Boucher (propriétaire) |
| Artisan-commerçant | Aucune | Artisan-commerçant | Médecin |

| Mari | Femme | Père du mari | Père de la femme |
|-------------------------|---------------------------|-------------------------|-------------------------|
| Classe ouvrière | | | |
| Fondeur (métallurgie) | Commis-restaurant | Fondeur (métallurgie) | Barbier (propriétaire) |
| Préposé aux wagons (CN) | Commis-vendeuse | Ouvrier au CN | Serre-frein (CN) |
| Ouvrier d'usine | Femme de ménage | Journalier (chômeur) | Ouvrier non spéc. |
| Machiniste | Commis-vendeuse | Ouvrier non spéc. | Contracteur en bâtiment |
| Plombier | Plieuse (buanderie) | Forgeron | Ouvrier non spéc. |
| Peintre en bâtiment | Couturière (en manufact.) | Ouvrier non spéc. | Menuisier |
| Journalier | Bonne | Bûcheron | Journalier |
| Commis épicier | Garnisseuse (manufact.) | Valisier et épicier | Ouvrier non spéc. (CN) |
| Journalier | Aucune | Contremaître (commerce) | Mécanicien (automobile) |
| Tailleur de fourrure | Modiste | Charpentier | Plombier |
| Typographe | Ouvrière à la reliure | Typographe | Briqueteur |
| Ouvrier d'usine | Ouvrière d'usine | Ouvrier d'usine | Journalier |

- a) Dans quelques cas, des personnes exerçant une profession libérale (médecin, dentiste, pharmacien, comptable) ont néanmoins été rangés au sein de la classe moyenne. Les informations disponibles amenaient à faire intervenir d'autres critères, comme le lieu de résidence (à l'extérieur d'Outremont ou de Westmount), l'installation récente dans une profession au moment du mariage (cas d'ascension sociale), la précarité de la condition financière et du genre de vie.
- b) Étudiant au moment du mariage.

ANNEXE II

COMPOSITION DU TROUSSEAU D'UNE JEUNE FILLE DE LA BOURGEOISIE MARIÉE EN 1932

Lingerie

Un gilet rose capitonné
Un pyjama satin bleu pâle
Un pyjama crêpe bleu tailleur
Une robe de nuit rose (Paris)
Une enveloppe - chemise rose - même modèle
Une robe de nuit crêpe fleurie Pompadour
Un pantalon crêpe Pompadour
Une robe de nuit (modèle maman)
Deux robes de nuit crêpe chinois
Deux combinaisons crêpe rose uni
Deux paires pantalons bouffants roses
Une paire pantalon bouffant blanc
Un ensemble pantalon et chemise blanc et ...¹
Quatre ensemble tricolette
Une robe de chambre flanelle bleu uni
Une robe de chambre capitonnée rose
Une robe de chambre satin rose
Une paire mule crêpe bleu pâle (finette)
Une paire mules de ... bleu pâle
Une paire mules suède bleu foncé
Une paire mules satin rose avec autruche

Nappes

Une grande nappe française brodée
Douze serviettes
Une nappe dentelle ... (motifs ...)

¹ La liste est manuscrite et nous n'avons pu relever correctement certains mots que nous remplaçons ici par le signe: ...

Douze serviettes
 Une nappe
 Une nappe damassée avec jours
 Douze serviettes
 Une nappe dîner avec bordure satinée
 Six serviettes
 Une nappe dîner damassée
 Six serviettes
 Une nappe soir toile italienne
 Six serviettes
 Un service à lunch toile verte pour six
 Un service à lunch toile orange pour six
 Un service à lunch toile bleue pour 12
 Une nappe à déjeuner toile verte
 Six serviettes
 Une nappe à déjeuner toile blanche-jaune
 Quatre serviettes
 Une nappe bridge toile italienne
 Quatre serviettes
 Une nappe bridge toile basque (Lucie)
 Quatre serviettes
 Une nappe bridge
 Quatre serviettes
 Une nappe bridge toile mouchoir jaune
 Quatre serviettes
 Une nappe bridge toile mouchoir verte
 Six serviettes
 Une enveloppe biscuits chauds
 Six serviettes à fruits
 Un rond toile italienne
 Deux ronds Point de

Un couvre-pied fait par maman
 Une couverture Kenwood reversible bleue et rose
 Une couverture Kenwood blanche
 Une couverture Kenwood verte
 Une couverture Murray-Bay bleu-blanc
 Un couvre-lit bleu coton à picots
 Un couvre-lit rose moderne
 Un couvre-lit filet

Draps

Un drap brodé pois (115 frs)
 2 taies d'oreillers carrées
 Un drap brodé et jours (195 frs)
 Deux taies d'oreillers carrées
 Un faux drap brodé (mde Brosseau)
 Six draps Wabasso initialés

Douze taies d'oreillers
 Six draps français toile sans initiale (89 frs)
 Un drap bordure rose - 2 taies d'oreillers

Toiles chambre de toilette

Douze serviettes toilette toile et initialées
 Douze serviettes toile initialées
 Quatre serviettes toile

Guest towels

Deux en toile italienne écus
 Deux en toile italienne bleue (Hélène)
 Deux en toile rose ...
 Deux en toile rose à carreau
 Une serviette luxe
 Quatre finger tips bleus
 Un *bath mat* rose mauve
 Deux grandes serviettes de bain
 Six débarbouillettes
 Deux draps bain roses
 Un bath mat bleu (marine)
 Deux grandes serviettes (linges) ...
 Un drap bain bleu
 Deux serviettes bain roses (poisson)
 Deux serviettes bain bleues (cigogne)
 Un *bath mat* bleu (carreaux)
 Deux serviettes bain ~
 Deux débarbouillettes ~
 Un *bath mat* gris rose ...
 Six serviettes bain blanches
 Une grosse serviette bain bleue (tulipes)
 Une grosse serviette bain rose (tulipes)
 Deux petites serviettes bain roses (tulipes)
 Deux serviettes bain jaunes
 Six serviettes toilette - 2 débarbouillettes

Choses de cuisine

Une poignée - lavette, linge, etc.
 Douze linges à verre
 Douze linges à vaisselle
 Dix-huit rouleaux
 Quatre lavettes vaisselle
 Vingt-quatre poignées signées bordées ...
 Deux poignées dans étui
 Un sac à marché
 Trois cuillères de bois
 Un dessus de table bridge
 Deux ... cartes Bonne chance

Un marqueur bridge
Une table bridge

Un livre pour budget
Une boîte papier à lettre
Deux bouchons drôles à bouteilles
Six supports robes bleus (Poulette)
Vingt-trois supports (robe) roses
Un coussin chambre
Deux enveloppes roses toile à coussin (Poulette)
Quatre bouteilles chambre toilette (Poulette)

ANNEXE III

TEXTE D'UN FAIRE-PART POUR UN MARIAGE DE LA BOURGEOISIE

*Monsieur et Madame
ont l'honneur de vous faire part du mariage
de leur fille avec Monsieur
....., fils de Madame
.....*

*Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale
qui leur sera donnée le jeudi janvier,
mil neuf cent trente à dix heures en l'église
.....*

Réception

*(Adresse de la résidence
des parents de la jeune fille)*

ANNEXE IV

TEXTE D'UN FAIRE-PART POUR UN MARIAGE OUVRIER

Monsieur... et Madame...
*ont l'honneur de vous faire part du mariage
de leur fille*

.....
avec
Monsieur...
filz de Madame.....

*La bénédiction nuptiale leur sera donnée en
l'église*

*Sainte - M.....
le samedi vingt-deux juin mil neuf
cent trente- ...*

*à sept heures et demie
Réception après la cérémonie chez
Monsieur et Madame*

*... rue ...
Montréal*

ANNEXE V

LISTE DES CADEAUX REÇUS LORS DU MARIAGE D'UN COUPLE DE LA BOURGEOISIE EN 1937

1. Plat à hors d'oeuvre
2. Plat de côté
3. Potiche verte
4. Bouteille à liqueurs
5. Bouteille de parfum " Liu "
6. Plat à gâteau d'argent
7. *Mix master*
8. Lampe de verre et glace
9. 1 doz. de cuillers à thé
10. Assiette à gâteau en porcelaine
11. Assiette de R. Lalique
12. Cuiller à légumes
13. Assiette en verre
14. Plateau
15. Fourchettes à entrée (6)
16. 6 cuillers à café
17. Une horloge
18. Carafe
19. Vase d'étain
20. Service de vaisselle vert
21. Lampe potiche
22. Plat à crème glacée. Couteau
23. 6 cuillers à thé
24. Assiette de verre
25. Corbeille verte
26. Cuillers à thé 1 doz.
27. Cendrier. Statuette
28. Vase d'argent
29. *Muffin dish*
30. Bouteilles à chambre de bain
31. 8 cuillers à bouillon
32. Cuillers à café (6)

33. Service à café (plat à hors d'oeuvre)
34. Assiette de R. Lalique
35. Fourchette et couteau à dépecer
36. Pot à eau en verre taillé
37. Deux carafes en verre taillé
38. Plateau d'argent
39. Cendriers en verre et étain
40. Lampe blanche
41. Plat à salade en porcelaine
42. Assiette à gâteau d'argent
43. Cuiller à sauce
44. Cuillers à crème glacée (12)
45. 4 cuillers de fantaisie
46. Plat en aluminium
47. Plat à hors d'oeuvre
48. Lampe potiche blanche
49. Base en verre avec garniture or
50. Bol à glace avec pinces
51. Cendrier d'étain martelé
52. Plat à bonbon
53. Plat à hors d'oeuvre au sheffield
54. Plat à hors d'oeuvre
55. Pot à eau chaude
56. Tasses à café
57. Bonbonnière en argent
58. Plat à gâteau
59. Horloge électrique
60. Sandwich ?
61. Lampe sur pied
62. Plat à hors d'oeuvres en argent
63. Table en noyer
64. Plat à pudding
65. Table à café chromée
66. Assiette en *sterling*
67. Plat en *sterling*
68. Vase blanc
69. Cendrier sur pied
70. Potiche jaune
71. Lampe potiche verte
72. Anneaux à serviette
73. Vase chinois
74. Plat de côté en argent
75. Vase vert
76. Verres à cocktail fleuris
77. Couteau en *sterling*
78. Statuette + coquillage
79. Lampe sur pied
80. Tasses à café roses

81. Plateau en métal
82. Cuillers à soupe (12)
83. Cuillers à bouillon (12)
84. *Muffin dish*
85. Cadre
86. Peinture (Agnès Lefort)
87. 4 verres à scotch
88. 6 verres à scotch
89. *Muffin dish Russell wright*
90. Chenets en fer forgé à la main
91. Outils à cheminée en fer forgé
92. Ouvre bouteille en argent de Jansen
93. Plat à hors d'oeuvre
94. Plat à hors d'oeuvre
95. Livre de prières
96. Cuillers à thé(6)
97. Plat de côté
98. Couteau à gâteau
99. Vase bleu et étain
100. Table
101. Potiche bleu marine
102. Verrerie
103. Cafetière électrique
104. Peinture (Jori Smith)
105. Cuiller d'argent
106. Cendriers et boîte à allumettes
107. Beurrier
108. Bonbonnière d'argent
109. Cuiller & fourchette à salade
110. Ciseaux à fruits
111. Fourchettes à salade (6)
112. Saucier
113. Lampe (Berger)- Lusac
114. Deux plats de coté
115. Couteaux à beurre
116. Lampe en fer forgé
117. Table en fer forgé
118. Plat de côté
119. Potiche
120. Dessous de plat d'argent
121. Cendrier
122. Fourchettes (12)
123. Cuillers en argent (6)
124. 3 cuillers à servir
125. Fourchettes (6)
126. 2 cuillers à fruits
127. Horloge
128. Plat à mayonnaise en argent

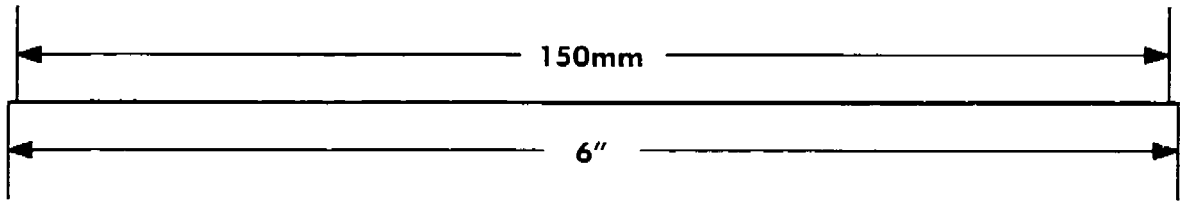
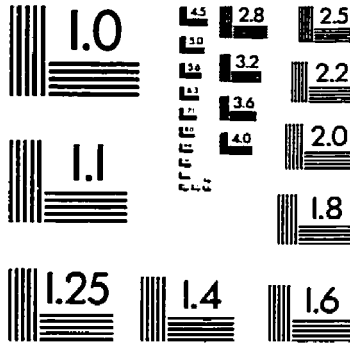
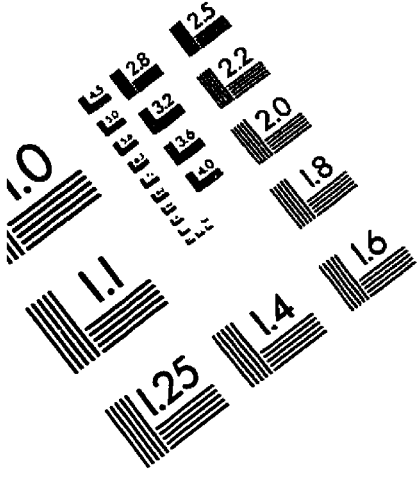
129. Potiche
130. Cendrier sur pied
131. Plateau en argent
132. Beurrier et couteau
133. Ciseaux à fruits
134. Plat de coté
135. Couverture de livre de téléphone
136. Plat à fruits en argent
137. Boîte à cigarettes
138. Fourchette
139. Plateau en argent
140. Plateau + assiettes en verre
141. Centre fleur en argent
142. Plateau rond en argent
143. Carafe en verre
144. Vase à fleurs en verre
145. Tasse
146. Cuillers à fruits (12)
147. Carafe en verre
148. Horloge
149. Saccoche + parapluie
150. Carafe en verre
151. Fourchettes (12 grandes)
152. Vase en argent
153. Plat *pyrex* et argent
154. Vase à fleurs verre taillé
155. Vase à fleurs fumé
156. *Cocktail shaker*
157. Bol en verre
158. Plateau en argent (rond)
159. Plat à hors-d'oeuvre (blanc)
160. Plat à hors-d'oeuvre
161. Cuiller à sauce
162. Plat de Lalique
163. Verres à coquetel
164. Plat à fromage en monel
165. Boîte à cigarettes en ...
166. *Coktail shaker*, six verres + plateau
167. Plat à viande en argent
168. Valise de pique-nique
169. Plateau en argent
170. Plat à hors-d'oeuvre
171. *Punch bowl*
172. Vase blanc et or
173. Tableau d'Icart
174. Assiette à bonbons d'argent
175. Peinture (Jean-Paul Lemieux)
176. Lampe blanche

- 177. Plateau en étain
- 178. Assiette de faïence
- 179. Bibelot
- 180. Horloge électrique
- 181. Pot de faïence blanc
- 182. Vase à fleurs en verre
- 183. Fourchettes à cocktails
- 184. Plat à gâteaux
- 185. Silex
- 186. Cuiller à moyonnaise
- 187. Cendrier
- 188. Sac du soir
- 189. Salières et poivrières avec cuillers
- 190. Service à liqueur
- 191. Lampe
- 192. 8 coupes à fruits (sterling)
- 193. Boîte et cendrier Birks
- 194. Plats à amandes
- 195. Cuillers à dessert
- 196. Assiette en miroir
- 197. Corbeille à pain
- 198. Service à thé en argent
- 199. 2 miniatures
- 200. Gong

Cadeaux en argent:

| | |
|----------------|--------|
| Mme B. | 15 \$ |
| Papa | 500 \$ |
| Oncle et tante | 25 \$ |
| Cie de peint. | 10 \$ |
| Curé | 5 \$ |
| Père du m. | 200 \$ |
| Mme J. | 200 \$ |
| M. M. | 25 \$ |
| M. R. | 500 \$ |

TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

